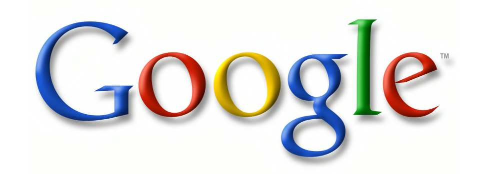
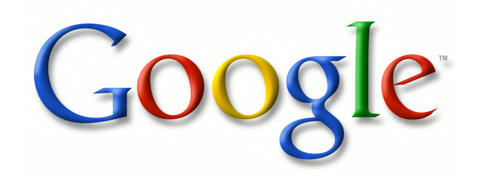
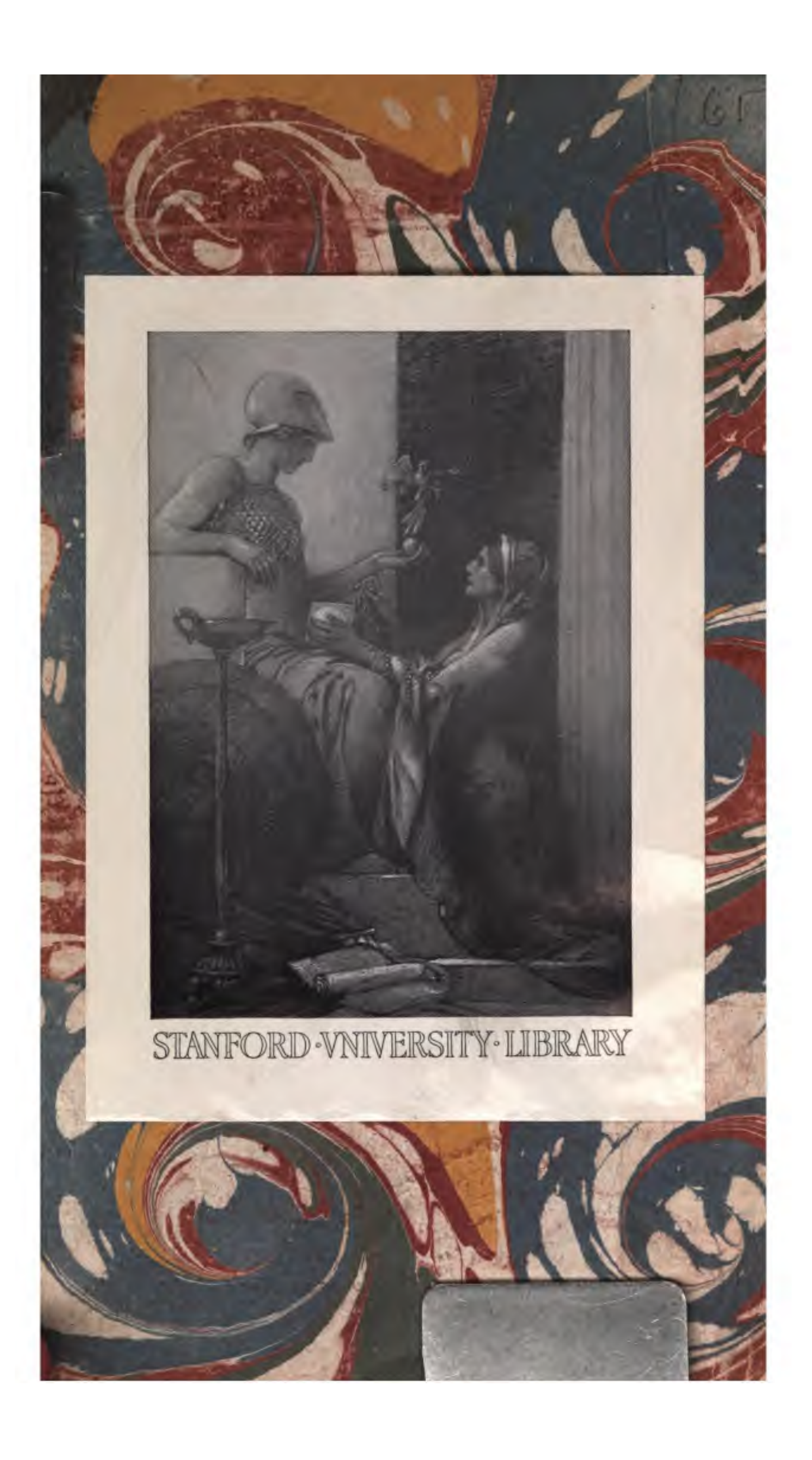






Stanford University Libraries
3 6105 117 206 560


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

MON Pere était mort à Rodosto[1] dans les bras du Comte Tczaky, au milieu de ses compatriotes. Le Ministère qui avait eu des vues sur moi,

[1] Ville sur la Propontide assignée par le Grand-Seigneur pour être la résidence du Prince Ragotzi & de tous les réfugiés de Hongrie. Feu mon Pere y avoit suivi ce Prince & en était parti l'année 1717, pour venir servir en France; les différentes commissions qu'il eut le mirent souvent à portée de revoir ses anciens camarades, au milieu desquels il vint mourir en 1757. Le Comte Tczaky, ne lui survécut que huit jours, & cessa de parler en apprenant sa mort.

venait d'être changé en France. Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettait de grands succès à Versailles. J'obtins cependant la promesse d'être employé dans une Cour d'Allemagne, ce qui plaçait assez mal les connoissances que j'avais acquises, & dont M. le Duc de Choiseul voulut sans doute tirer un parti plus utile, lorsqu'après avoir repris les Affaires étrangères, & m'avoir essayé dans une commission particulière, il me destina pour aller résider auprès du Kam des Tartares. Mon zèle me fit passer par-dessus tous les désagrémens de cette mission. Je ne l'avais ni sollicitée, ni désirée, ni prévue, mais je l'acceptai comme une faveur : c'en était une de servir sous les ordres de ce Ministre.

Il fut décidé que je me rendrais par terre à ma destination, & mes préparatifs

achevés, je partis de Paris le 10 Juillet 1767, pour aller à Vienne, où je séjournai huit jours, & de-là à Varsovie, d'où après six semaines de résidence, je me rendis à Kaminiek.

Tout ce que la disette de vivres, le manque de chevaux & la mauvaise volonté des gens du peuple, m'avait fait épouver de difficultés en Pologne, me préparait à supporter patiemment celles qu'il me restait à vaincre pour arriver au terme de mon voyage. La poste de Pologne ne passant pas Kaminiek, je fus assez heureux pour me procurer des chevaux Russes pour me conduire jusqu'à la premiere douane Turque vis-à-vis Swanitz, de l'autre côté du Niester. Le cours de ce fleuve sépare les deux Empires, & quelques Jénissaires qui étaient venus se promener sur les bords de la rive polonaise, attirés par la curiosité auprès de ma voiture,

m'ayant pris en affection lorſque je leur eus parlé Turc, s'embarquèrent avec moi dans le Bac qui me tranſporta de l'autre côté du fleuve. Excepté mon Secrétaire, les perſonnes qui m'accompagnaient, avaient cru que je les conduiſais à Conſtantinople. Je les détrompai pendant le trajet du Nieſter [1]. Nous débarquâmes heureuſement à l'autre rive, & mes Jéniſſaires empreſſés d'aller prévenir le Douanier de mon arrivée, le diſposèrent à tant d'égards qu'il me fallut enfin céder aux inſtances de ce Turc, & paſſer une mauvaiſe nuit à une lieue de Kotchim où j'aurais pu me procurer plus de commodité. Le Douanier contraignit auſſi les Ruſſes qui m'avaient amené de reſter avec leurs chevaux juſqu'au lendemain pour conduire ma voiture juſqu'à Kotchim. Mes

[1] On nomme auſſi ce fleuve Niéper.

représentations sur cet objet ne purent jamais balancer la convenance du Douanier ; il affectait à la vérité de m'en faire hommage, & de ne chercher que ce qui m'était le plus commode ; mais en effet, il ne travaillait qu'à épargner des frais qu'il aurait dû supporter.

A cela près nous ne pûmes nous appercevoir que nous étions à sa charge, que par la profusion dont il nous environna ; & le Pacha qu'il avait fait prévenir de mon arrivée, ajouta encore à notre abondance, par un présent de fleurs & de fruits qu'il m'envoya, avec l'assurance d'être bien reçu & mieux traité le lendemain.

L'habitude de vivre avec les Turcs me rendit cependant ma soirée plus supportable qu'elle n'eut été pour tout autre. J'en passai une partie dans le Kiosk du Douanier : c'est-là qu'il faisait sa résidence ordinaire, & que couché non-

chalamment ſur la frontière du deſpotiſme, ce Turc jouiſſait de la plénitude de ſon autorité, en préſentait l'image aux habitans de la rive oppoſée, & s'ennivrait du plaiſir de ne rien appercevoir d'auſſi important que lui. Il m'apprit que deux jeunes Français arrivés depuis peu de jours à Kotchim, après y avoir pris le turban, en étaient repartis pour ſe rendre à Conſtantinople. Il ſatisfit auſſi à mes queſtions ſur le revenu de ſa Douane ; j'appris qu'elle était pour lui d'un auſſi grand profit qu'onéreuſe aux malheureux qui tombaient ſous ſa main : & comme c'était là tout ce qu'il pouvait m'apprendre, je le quittai pour aller jouir de quelque repos. Cependant les gens que le Pacha avait envoyés au-devant de moi pour me conduire à Kotchim & m'y recevoir avec diſtinction, commencèrent par me réveiller en ſurſaut à la pointe du jour. Chacun d'eux

s'empreſſa de m'annoncer l'importance de ſon emploi, afin de tirer meilleur parti de ma reconnaiſſance. Les gens du Douanier qui guettaient mon réveil, en exigèrent auſſi quelque témoignage. J'en diſtribuai encore aux gardes que l'on m'avait donnés, & que mes gens ſurveillèrent avec aſſez de ſoin pour les empêcher de me voler : après quoi nous partîmes avec un aſſez nombreux cortége, & je fus bientôt inſtallé dans une maiſon Juive que l'on m'avait préparée dans le fauxbourg de Kotchim.

Un Officier & quelques Jéniſſaires pour me garder en occupaient la porte; j'y fus introduit par un des gens du Gouverneur, deſtiné à me faire fournir *gratis*, & aux frais des habitans, les denrées qui m'étaient néceſſaires; ſon premier ſoin fut auſſi de me demander l'état des fournitures que je deſirais. Je répugnais

à cette vexation qui m'était connue ; mais je ne connaiſſais ni les droits ni les reſſources des vexateurs ; je répondis modeſtement que rien ne me manquait, & je donnai des ordres ſecrets pour faire acheter les proviſions dont j'avais beſoin. Pouvais-je prévoir que c'était préciſément le moyen d'aggraver la vexation ? Cependant un malheureux Juif que j'avais chargé de faire mes emplettes, & que le deſir de me voler ſur le prix des denrées avait étourdi ſur le danger de ſa miſſion, fut ſaiſi, bâtonné & contraint d'indiquer à mon zèlé pourvoyeur les marchands dont il avait acheté : ceux-ci en furent quittes à la vérité pour rendre l'argent ſans aucun échange ; mon commiſſionnaire rendit auſſi ſes bénéfices, & le Turc ne rendit rien ; mais il eut grand ſoin d'ordonner pour le ſoir & pour le lendemain une

ſi grande abondance de vivres, qu'il dut encore revendre pour ſon compte, ce que je n'avais pas pu conſommer.

De pareilles ſcènes ajoutaient infiniment au deſir que j'avais de hâter mon arrivée en Crimée; mais il me fallait & l'aveu du Pacha & des moyens que lui ſeul pouvait me procurer : mon premier ſoin fut de hâter le moment de notre entrevue; car les Turcs ſont ſi lents & ſi pareſſeux, que la premiere politeſſe qu'ils font à un étranger eſt toujours de l'inviter à ſe repoſer : c'eſt auſſi le compliment que je reçus en mettant pied à terre; mais j'aſſurai ſi poſitivement que rien ne me fatiguait tant que le repos, que j'obtins mon audience pour le lendemain. Le Pacha qui loge dans la fortereſſe m'envoya pour l'heure convenue des chevaux & pluſieurs de ſes Officiers chargés de m'accompagner chez lui.

La forteresse de Kotchim, située à la naissance de la pente de la montagne qui borde la rive droite du Niester, s'incline vers le fleuve & découvre tout l'intérieur de la place à la rive opposée. Le territoire de Pologne offre à la vérité à cette citadelle une perspective si agréable qu'on serait tenté de croire que les Ingénieurs Turcs ont sacrifié à cet avantage la défense & la sûreté de ce poste important, dans lequel on ne tiendrait pas trois jours contre une attaque régulière.

Le Pacha qui y commandait était un vieillard vénérable sur le compte duquel j'avais déja des notions instructives ; je savais qu'étant d'un caractère timide, il redoutait dans le Visir des dispositions qui ne lui étaient pas favorables, & je devais craindre qu'il n'osât pas me laisser passer sans ordres de la Porte. C'est aussi ce qu'il m'annonça d'abord après les pre-

miers complimens, en m'aſſurant cependant qu'il me rendrait ma détention auſſi agréable qu'il dépendrait de lui ; mais c'était préciſément ce qui n'en dépendait pas. Je diſcutai la queſtion & je parvins à lui perſuader qu'il s'expoſerait à bien plus de danger en me retenant à Kotchim, qu'il ne courrait de riſques en me laiſſant paſſer, puiſqu'il déplairait aux Tartares qui m'attendaient, ſans faire ſa cour au Viſir qui ne m'attendait pas ; & la protection du Kam que je lui garantis acheva de le déterminer. Mon départ fut fixée au lendemain, & nous nous ſéparâmes d'autant plus amicalement, que je lui avais fait entendre que mon amitié pourrait lui être utile.

Son premier Tchoadar deſtiné à être mon Mikmandar [1], vint me voir auſſitôt

[1] Officier chargé d'aller au devant des Ambaſſadeurs ou autres perſonnes que la Porte fait voyager à ſes frais.

que je fus de retour chez moi ; il examina les mesures qu'il devait prendre & me quitta pour faire signer ses expéditions & ordonner les chevaux de poste dont nous avions besoin ; mais nonobstant la violence avec laquelle on travailloit à les rassembler, nous ne pûmes partir le lendemain que fort tard, & malgré les coups que mon Mikmandar distribuait aux malheureux postillons, nous n'en allions pas plus vîte. Nous eussions cependant poussé notre journée plus avant, si Aly-Aga [1] ne nous eût fait arrêter à une lieue du Pruth pour se ménager le tems d'en préparer le passage. Il nous établit à cet effet dans un assez bon village, dont les malheureux habitans furent contraints aussitôt d'apporter des vivres. Une famille promptement

[1] Nom de mon Mikmandar ou conducteur.

délogée, nous fit place, & deux moutons égorgés, rôtis, mangés & point payés, joint à quelques coups distribués sans nécessité, commencèrent à me donner un peu d'humeur contre mon conducteur, qui partit le soir pour aller préparer les moyens de transporter ma voiture de l'autre côté du Pruth.

Je profitai de son départ pour donner à un vieux Turc, qui paraissait chargé des intérêts de la communauté, la valeur de ce que nous venions de consommer; mais d'autres habitans vinrent bientôt se plaindre, de ce qu'en ne faisant pas moi-même les partages, ils ne recevraient rien du dédommagement que je leur avais destiné. Le vieux Turc, ajoutaient-ils, auquel vous avez tout donné, est soutenu par quatre Couppe-jarrets qui sont ses enfans, ils ne supportent aucune charge & s'emparent de tous les bénéfices. En me contant leur

doléance,ces malheureux ne ſe doutaient ſûrement pas qu'ils avaient le bonheur de vivre ſous une ariſtocratie. Cependant je doublai la ſomme, afin de remplir ma première intention, & chacun de nous s'occupant de ſon gîte, j'élus mon domicile dans ma voiture où je m'endormis ſi profondément que nous étions déjà en route quand je m'éveillai. Le Pruth n'était qu'à une lieue, & mon conducteur que nous apperçûmes à cheval au milieu d'un grouppe de payſans qu'il bâtonnait avec une grande activité, nous annonça la rivière au bord de laquelle nous arrivâmes ſans l'avoir apperçue à cauſe de ſon encaiſſement.

Le Pruth ſépare le Pachalik de Cotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga avait paſſé la veille à la nage à l'autre rive, avait raſſemblé à coups de fouët près de trois cent Moldaves des environs, les avait occupés toute la nuit à former

avec des troncs d'arbres un mauvais radeau, & s'en était servi pour repasser de notre côté ; mais tout cela n'en garantissait pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le fallait, & ma voiture & tout ce dont elle était chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille & je me promis bien de ne pas m'exposer à courir personnellement un risque qui paraissait évident & d'en garantir aussi mes gens que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissait. Mon conducteur, pendant ce temps, fier & radieux d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitait à remonter dans ma voiture ; & comment, lui dis-je avec impatience, la ferez-vous seulement descendre, jusqu'à la rivière ? Comment la ferez-vous ensuite rester sur votre méchant radeau, qui peut à peine la contenir & qui plongera sous son poids ? Comment ? me dit-il, avec ces deux outils, en me

montrant ſon fouët & plus de cent payſans bien nerveux qu'il avait amené de l'autre rive : n'ayez point d'inquiétude, je leur ferais porter l'univers ſur leurs épaules, & ſi le radeau enfonce, tous ces gaillards ſavent nager, ils le ſoutiendront : ſi vous perdiez une épingle, ils ſeraient tous pendus.

Tant d'ignorance & de barbarie me révoltèrent ſans me tranquilliſer ; mais j'avais pris mon parti, je lui dis que je ne paſſerais avec mes gens qu'à un ſecond voyage, qu'ainſi il eut à faire ce qu'il jugerait à propos. Je m'aſſis ſur le bord de l'eſcarpement, pour mieux juger de cette belle manœuvre, & jouir au moins d'un ſpectacle dont je comptais payer chérement les frais.

Le nom de Dieu prononcé d'abord & ſuivi de pluſieurs coups de fouët, fut le ſignal des travailleurs. Ils dételèrent & amenèrent à bras ma voiture juſques ſur

le bord du précipice où quelques coups de pioche donnés à la hâte, montraient à peine un léger dessin de talus. Je les vis alors & non sans frémir au moment d'être écrasés par le poids de ma berline, qu'ils descendirent sur le radeau, elle ne put y être placée que sur la diagonale, & pour la contenir dans cette assiette, on fit coucher quatre de ces malheureux sous les roues, dont le moindre mouvement eut conduit tout l'équipage au fond de la rivière. Après cette opération qui avait envasé le radeau vers la terre, & fait plonger de sept à huit pouces le côté opposé, il fallut travailler à le mettre à flot; les cent hommes en vinrent encore à bout; ensuite ils l'accompagnèrent, partie en touchant terre, partie à la nage, & le dirigèrent avec de longues perches jusqu'à l'autre bord où des buffles préparés à cet effet enlevèrent ma voiture, que je vis en un clin-d'œil sur le haut

de l'efcarpement oppofé. Je refpirai alors plus librement, & le radeau qui fut bientôt de retour tranfporta nos perfonnes fans ombre d'inconvéniens & de difficultés.

On juge bien fans doute qu'Ali-Aga était triomphant, & que je ne partis pas fans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs; mais ce qu'on ne jugera pas fi aifément, ce que je n'avais pas prévu moi-même, c'eft que mon conducteur, attentif à toutes mes actions, attentif à mes moindres geftes, refta quelque tems en arriere pour compter avec les malheureux ouvriers du petit falaire que je leur avais donné.

Il reparut une heure après & nous devança fur le champ pour aller préparer le déjeûner à trois lieues du Pruth, où nous le joignîmes dans le tems qu'il raffemblait des vivres avec le même outil dont il conftruifait des radeaux. A cela près

qu'il en faisait à mon gré un usage trop fréquent, Ali-Aga m'avait paru un garçon fort aimable, & j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au passage du Pruth, & la bonne chere que vous nous faites, ne me laisserait rien à desirer, mon cher Ali-Aga, si vous battiez moins ces malheureux Moldaves, où si vous ne les battiez que lorsqu'ils vous désobéissent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce soit avant ou après, puisqu'il faut les battre, ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du tems.

LE BARON.

Comment perdre du tems! Est-ce donc en faire un bon emploi, que de battre

ſans raiſon des malheureux dont la bonne volonté, la force & la ſoumiſſion exécutent l'impoſſible.

ALI-AGA.

Quoi, Monſieur, vous parlez Turc, vous avez habité Conſtantinople, vous connaiſſez les Grecs, & vous ignorez que les Moldaves ne font rien qu'après qu'on les a aſſommé? Vous croyez donc auſſi que votre voiture aurait paſſé le Pruth ſans les coups que je leur ai donné toute la nuit & juſquà votre arrivée au bord de la rivière?

LE BARON.

Oui, je crois que ſans les battre, ils auraient fait tout cela par la ſeule crainte d'être battus; mais quoi qu'il en ſoit, nous n'avons plus de rivière à paſſer, la poſte nous fournit des chevaux, il ne

nous faut que des vivres, & c'eſt l'article qui m'intéreſſe ; car je vous l'avouerai, mon cher Ali, les morceaux que vous me procurez à coups de bâtons me reſtent au goſier, laiſſez-les moi payer, c'eſt tout ce que je déſire.

ALI-AGA.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigeſtion ; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

LE BARON.

Soyez tranquille, je payerai ſi bien que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur & plus sûrement que vous ne pourriez-vous le procurer vous même.

ALI-AGA.

Vous n'aurez pas de pain, vous dis-je ;

je connais les Moldaves, il veulent être battus. D'ailleurs je suis chargé de vous faire défrayer par-tout, & ces coquins d'Infidéles sont assez riches pour supporter de plus fortes charges, celle-ci leur parait légère, & ils seront contens, pourvu qu'on les batte.

LE BARON.

De grace, mon cher Ali-Aga, ne me refusez pas. Je renonce à être défrayé, & je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paie; je m'en charge; laissez-moi faire.

ALI-AGA.

Mais nous mourrons de faim.

LE BARON.

C'est un essai dont je veux me passer la fantaisie.

ALI-AGA.

Vous le voulez, j'y consens faites une expérience dont il me paraît que vous avez besoin pour connaître les Moldaves; mais quand vous les aurez connus, songez qu'il n'est pas juste que je me couche sans souper; & lorsque votre argent ou votre éloquence auront manqué de succès, vous trouverez bon, sans doute; que j'use de ma méthode.

LE BARON.

Soit : & puisque nous sommes d'accord, il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher, je trouve seulement le Primat [1], afin que je puisse traiter amicalement avec lui pour nos vivres, & qu'il y ait un bon

[1] Primat : ce titre équivaut à celui de Maire, mais ses fonctions diffèrent dans les proportions de l'esclavage à la liberté.

feu auprès de quelque abri où nous puissions passer la nuit, sans nous mêler avec les habitans & sans inquiétude sur la peste, qui vient de se manifester en Moldavie.

En ce cas, dit Ali-Aga, je puis me dispenser d'aller en avant. Il ordonna en même temps à un de ses gens d'exécuter l'ordre que je venais de donner & me répéta en souriant, qu'il ne voulait pas se coucher sans souper.

Le chemin qu'il nous restait à faire, ne nous permit d'arriver qu'après le soleil couché, & notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avait préparé.

Fidele à son engagement, mon conducteur en mettant pied à terre fut se chauffer, & s'assit le coude appuyé sur sa selle, son fouet sur ses genoux de manière à jouir du plaisir que j'allais lui procurer. Je ne fus pas moins empressé de m'assurer celui de tenir ma nourriture

de l'humanité qui échange les befoins. Je demandai le Primat, on me le montra à quelques pas, & m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre, je lui parlais Turc & puis Grec, en ces termes fidélement traduits.

LE BARON (*en Turc*).

Tenez, mon ami, voilà de l'argent pour m'acheter les vivres dont nous avons befoin ; j'ai toujours aimé les Moldaves, je ne puis fouffrir qu'on les maltraite, & je compte que vous me procurerez promptement un mouton [1] & du pain ; gardez le refte de l'argent pour boire à ma fanté.

LE MOLDAVE (*feignant de ne pas favoir le Turc*).

Il ne fait pas.

[1] Un mouton vivant & de bonne qualité ne vaut qu'un écu.

LE BARON.

Comment il ne ſait pas ! eſt-ce que vous ne ſçavez pas le Turc ?

LE MOLDAVE.

Non Turc, il ne ſait pas.

LE BARON (*en Grec*).

Eh bien parlons Grec, prenez cet argent, apportez-moi un mouton & du pain, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE MOLDAVE (*feignant toujours de ne pas entendre & faiſant des geſtes pour exprimer qu'il n'y a rien dans ſon village & qu'on y meurt de faim.*

Non pain, pauvres, il ne ſait pas.

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas de pain ?

LE MOLDAVE.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah malheureux, que je vous plains; mais au moins vous ne ferez pas battus: c'eſt quelque choſe; il eſt ſans doute auſſi fort dur de ſe coucher ſans ſouper: cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (*au Conducteur*) Vous l'entendez, mon cher Ali, ſi l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez que les coups auraient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien, & j'en ſuis plus fâché que de la néceſſité où je me trouve moi-même de manquer de tout pour le moment, nous en aurons meilleur appétit demain.

ALI-AGA.

Oh! je défie que pour mon compte, il puiſſe être meilleur qu'aujourd'hui.

LE BARON.

C'eſt votre faute : pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village, où il n'y a pas même du pain ? Vous jeûnerez : voilà votre punition.

ALI-AGA.

Mauvais village, Monſieur, mauvais village ! Si la nuit ne vous le cachait pas, vous en ſeriez enchanté ; c'eſt un petit bourg : tout y abonde ; on y trouve juſqu'à de la canelle [1].

LE BARON.

Bon ! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

ALI-AGA.

Ma foi, non, Monſieur, ce n'eſt que

1 Les Turcs ſont très-friands de cette écorce qu'ils mettent à toute ſauce, ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

l'envie

l'envie de ſouper, qui ne me quittera ſûrement pas ; & pour la ſatisfaire, & vous prouver, que je me connais mieux que vous en Moldaves, laiſſez-moi parler à celui-ci.

LE BARON.

En aurez-vous moins faim, quand vous l'aurez battu ?

ALI-AGA.

Oh je vous en réponds, & ſi vous n'avez pas le plus excellent ſouper dans un quart-d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

LE BARON.

A ce prix j'y conſens, je vous prends au mot ; mais ſouvenez-vous-en : ſi vous battez un innocent, je le ferai de bon cœur.

ALI-AGA.

Tant qu'il vous plaira; mais ſoyez auſſi tranquille ſpectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

LE BARON.

Cela eſt juſte : je vais prendre votre place.

ALI-AGA (*après s'être levé, mis ſon fouet ſous ſon habit, & s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement ſur l'épaule*).

Bonjour, mon ami, comment te portes-tu? Eh bien, parle donc; eſt-ce que tu ne reconnais pas Ali-Aga, ton ami? allons parles donc.

LE MOLDAVE.

Il ne ſait pas.

ALI-AGA.

Il ne ſait pas ! ah, ah, cela eſt étonnant ! quoi mon ami, ſérieuſement tu ne ſais pas le Turc.

LE MOLDAVE.

Non, il ne ſait pas.

ALI-AGA (*d'un coup de poing jette le Primat à terre & lui donne des coups de pied pendant qu'il ſe relève*).

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE MOLDAVE (*en bon Turc*).

Pourquoi me battez-vous ? ne ſavez-vous pas bien que nous ſommes de pauvres gens, & que nos Princes nous laiſſent à peine l'air que nous reſpirons.

ALI-AGA *au Baron.*

Eh bien, Monſieur, vous voyez que

je ſuis un bon maître de langue, il parle déja Turc à ravir. Au moins pouvons-nous cauſer actuellement, c'eſt quelque choſe. (*au Moldave en s'appuyant ſur ſon épaule*). Actuellement que tu ſçais le Turc, mon ami, dis-moi donc comment tu te portes, toi ta femme & tes enfans.

LE MOLDAVE.

Auſſi bien que cela ſe peut, quand on manque ſouvent du néceſſaire.

ALI-AGA.

Bon, tu plaiſantes; mon ami, il ne te manque que d'être roſſé un peu plus ſouvent, mais cela viendra : allons actuellement au fait. Il me faut ſur le champ deux moutons, douze poulets, douze pigeons, cinquante livres de pain, quatre oques [1] de beurre, du ſel,

[1] Poids Turc qui équivaut à peu près à 42 onces.

du poivre, de la muſcade, de la canelle, des citrons, du vin, de la ſalade, & de bonne huile d'olive, le tout à ſuffiſance.

LE MOLDAVE (*en pleurant*).

Je vous ai déja dit que nous étions des malheureux qui n'avions pas de pain : où voulez-vous que nous trouvions de la canelle.

ALI-AGA (*tirant ſon fouet de deſſous ſon habit & battant le Moldave juſqu'à ce qu'il ait pris la fuite*).

Ah, coquin d'infidéle, tu n'as rien ! Eh bien, je vais t'enrichir, comme je t'ai appris le Turc. (*Le Grec s'enfuit, Ali-Aga revient s'aſſeoir auprès du feu*). Vous voyez, Monſieur, que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE BARON.

Pour faire parler les muets, j'en con-

viens, mais non pas pour avoir à souper : aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre, car votre méthode ne procure pas plus de vivres, que la mienne.

ALI-AGA.

Des vivres ! Oh, nous n'en manquerons pas, & si dans un quart-d'heure, montre sur table, tout ce que j'ai ordonné n'est pas ici, tenez voilà mon fouet, vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donné.

En effet, le quart-d'heure n'était pas expiré, que le Primat assisté de trois de ses confreres apporta toutes les provisions, sans oublier la canelle.

Après cet exemple, comment ne pas avouer que la recette d'Aly valait mieux que la mienne, & n'être pas guéri de mon entêtement d'humanité ? En effet j'avais un tort inconcevable, mais évi-

dent : Ce fut assez pour me soumettre, & en dépit de moi-même, je laissai désormais à mon conducteur le soin de me nourrir, sans le chicanner sur les moyens.

Le sol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéressans par une riche culture & par une grande variété d'objets, se présentaient à chaque pas, & je comparerais la Moldavie à la Bourgogne, si cette Principauté Grecque pouvait jouir des avantages inestimables qui résultent d'un Gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes sur la foi des traités, ces peuples ne devraient encore connaître le despotisme, que par la mutation de leurs Souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie soumise dans l'origine à une très-petite redevance,

ainsi que la Valachie, jouissait alors d'une ombre de liberté. Elle offrait dans la personne de ses Princes, sinon des hommes de mérite, au moins des noms illustres, que le vainqueur considérait, & dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimait à reconnaître encore ses anciens maîtres; mais tout fut bientôt confondu. Les Grecs assujettis ne se virent plus que comme des esclaves, ils n'admirent plus de distinction entre eux; leur mépris mutuel accrut leur avilissement, & sous cet aspect le Grand-Seigneur lui-même ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté; tout intriguant s'y crut des droits; & ces malheureuses Provinces mises fréquemment à l'enchère, gémirent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces encheres, des sommes

énormes empruntées par l'inféodé pour acheter l'inféodation, des intétrês à vingt-cinq pour cent, d'autres sommes jounellement employées pour écarter l'intrigue des prétendans, le faste de ces nouveaux parvenus, & l'empressement avide de ces êtres éphémères, sont autant de causes qui concourent pour dévaster les deux plus belles Provinces de l'Empire Ottoman. Si l'on considère actuellement que la Moldavie & la Valachie sont plus surchargées d'impôts, & plus cruellement vexées, qu'elles ne l'étaient dans leur état le plus florissant, on pourra se faire une idée juste du sort déplorable de ces contrées. Il semble que le Despote uniquement occupé de la destruction croie devoir exiger davantage à mesure que les hommes diminuent en nombre & les terres en fertilité. J'ai vu, pendant que je traversais la Moldavie, percevoir sur le peuple la onzième

capitation de l'année quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'Octobre.

Nous approchions de Yassi où mon conducteur avait expédié le matin un courrier pour y annoncer mon arrivée. J'avais profité de cette occasion pour faire faire des complimens au Prince qui gouvernait alors. Il était fils du vieux Drogman de la Porte, le même dont j'ai déja parlé. Je pouvais croire que notre ancienne connaissance me serait utile en Moldavie, mais je ne prévoyais pas que son empressement à m'accueillir devancerait mon arrivée dans sa capitale. Cependant à une lieue de cette ville, la nuit déja obscure, dans un chemin très-étroit, escarpé, & dont le terrein glaiseux ajoutait aux difficultés, on m'annonça une voiture du Prince envoyée à ma rencontre. Elle vint effectivement fort à propos pour me boucher le passage; & pour mettre le comble

à mon impatience un Secrétaire mandé pour me complimenter me cherche dans l'obſcurité, me trouve à tâtons, & s'acquitte ſi longuement de ſa commiſſion, que j'y ſerais encore, ſi je ne m'étais laiſſé tranſporter dans ſa cariole, dont malgré l'obſcurité, il voulait me faire admirer la magnificence. Ah! mon cher Ali, m'écriai-je que votre recette eſt bonne. Je voyais effectivement qu'Ali-Aga, qui n'en doutait pas, en faiſait uſage dans le moment, avec autant de ſuccès que d'activité, afin de retourner à bras la voiture dans laquelle je venais de prendre place. Je crus tirer parti de ma poſition préſente en interrogeant le Secrétaire ſur les objets qui avaient piqué ma curioſité, & qui ne pouvaient compromettre ni ſa politique ni ſa diſcrétion; mais ce fut en vain, & je ne pus en obtenir que de nouveaux regrets ſur ce que la nuit cachait la dorure de

notre char & me privait de tout l'éclat de l'entrée triomphale qu'on m'avait destinée.

Cependant des lumieres répandues çà & là, nous annonçaient la ville, & le bruit des madriers sur lesquels je sentais rouler la voiture me fit encore interroger le Secrétaire. Il m'apprit que ces pièces de bois rapprochées & posées en travers couvraient toutes les rues, à cause du terrein fangeux sur lequel Yassi est bâti; il ajouta qu'un incendie avait nouvellement réduit la plus grande partie de cette ville en cendres; qu'on travaillait à reconstruire les édifices consumés; mais que les maisons seraient faites dans un goût plus moderne: il allait aussi m'en détailler les plans, lorsque notre voiture, en tournant trop court, & en accrochant un pan de mur nouvellement calciné, nous introduisit dans le couvent des Missionnaires, où je devais loger,

& où je fus fort aise de me séparer de la cariole la plus cahotante & du complimenteur le plus incommode.

Un assez bon souper nous attendait, & des Cordeliers Italiens établis à Yassi, sous la protection du Roi, & sous la direction de la Propagande, nous avaient également préparé des gîtes assez commodes. Je reçus avant de me coucher, un nouveau compliment de la part du Prince sur mon heureuse arrivée, & mon réveil fut suivi de la visite du Gouverneur de la Ville. Il était monté sur un cheval richement harnaché; une foule de valets vêtus en Tchoadars, accompagnaient ce Grec, que j'avais connu à Constantinople dans un état très-mince. On voit que son premier soin fut de me faire admirer le faste oriental dont il était présentement environné. Je ne me plaisais pas moins à le voir si bouffi du plus sot orgueil,

lorſque Ali-Aga vint tout déranger par ſa préſence. On a déja dû remarquer que ce Turc avait des manières très-leſtes avec les Moldaves de la campagne. Mais je le croyais un peu déchu de ſon importance & de ſes prérogatives dans Yaſſi. Cependant c'était encore un tort que j'avais avec lui, & je le vis paraître avec un bel habit, un maintien grave, un ton important : c'était enfin un homme de cour qui pouvant devenir Viſir & faire des Princes de Moldavie, ſe croyait déja au-deſſus d'eux. Dans cet eſprit, il débuta par traiter aſſez mal, le Gouverneur de la Ville, ſur ce que le Grand-Ecuyer ne lui avait pas encore envoyé le cortége qui devait le conduire à l'audience du Prince : le Gouverneur alléguait en vain que ce tort ne le regardait pas. Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre, repliqua Ali-Aga, mais j'y mettrai

ordre. Heureusement ce cortége si desiré parut, il consistait en un cheval proprement harnaché, & quatre Tchoadars du Prince, destinés à accompagner... qui? le Tchoadar du Pacha de Cotchim qui n'était lui-même qu'un Pacha du second ordre. Mais il n'y a point de degrés entre un Turc & un Grec : le premier est tout, le second n'est rien.

C'est encore d'après cette régle qui n'est jamais contestée, qu'Ali-Aga monta à cheval, avec une majesté singulière, & que toutes les personnes qu'il rencontrait, s'arrêtaient pour le saluer profondément. Il répondit gravement à ces respectueux hommages par un léger coup de tête, & par un petit sourire de bonté : sa visite au Prince lui valut des présens : chaque pas qu'il faisait dans Yassi ne servait pas moins bien ses intérêts que sa dignité personnelle ; & tandis que mon conducteur mêlait ainsi l'utile à

l'agréable, je m'occupais des moyens de le remplacer pour continuer ma route. Le Prince de Moldavie ne pouvait y pourvoir que jusqu'aux frontieres Tartares, & j'écrivis par un courier au Sultan Serasker de Bessarabie, pour le prier d'envoyer au devant de moi jusqu'aux confins de la Moldavie.

Ces dispositions faites, je montai dans une voiture que le Prince m'avait envoyée, & qui, environnée de beaucoup plus d'Ecuyers & de Valets-de-pied que je n'en aurais voulu, me conduisit au Palais. Je m'empressai d'y pénétrer, pour éviter la longueur des cérémonies Turques qui m'y attendaient & que l'orgueil des Grecs m'avait préparé.

Je trouvai le Prince seul avec son frère, dans un appartement dont la richesse n'était pas aussi remarquable que deux énormes fauteuils couverts d'écarlate. J'en devinai bientôt toute l'importance

portance ; mais je refusai constamment l'honneur d'en occuper un. Le Prince prit lui-même un autre siége, & notre ancienne liaison qui fournissait au début de notre entretien, le conduisit à me confier l'embarras de sa position présente. J'apperçus aisément que le fanatisme intriguant de son frère la rendait véritablement cruelle, & l'exposait à de grands risques pour l'avenir. Nous terminâmes cette conférence par décider les arrangements nécessaires pour mon départ, après quoi il me fallut essuyer toutes les cérémonies Turques. La plus importante, celle qui marque le plus d'égards, est de présenter le cherbet : elle est toujours suivie de l'aspersion d'eau rose & du parfum d'aloës. Ce cherbet dont on parle si souvent en Europe, & que l'on y connaît si peu, est composé avec des pâtes de fruits au sucre, qu'on fait dissoudre dans l'eau, & qui sont tellement mus-

quées, qu'on peut à peine goûter cette liqueur; aussi le vase une fois rempli, suffit-il aux visites de toute la semaine. J'en usai donc avec autant de discrétion que des confitures qui accompagnent le café, & dont on ne change jamais la cuillier. Cependant tout ce cérémonial répété dans l'anti-chambre en faveur de mon laquais fut admis par lui d'une manière beaucoup moins économique; son appétit ne se refusa à rien, il mangea tout ce qu'on lui présenta de gingembres confits, il avala d'un seul trait tout le vase de cherbet, & les courtisans étaient encore dans l'admiration, lorsque je sortis de l'appartement du Prince.

Je trouvai à mon retour chez les Cordeliers, plusieurs Grecs de ma connaissance qui m'y attendaient; j'en retins quelques-uns à dîner, ils m'accompagnèrent ensuite dans les visites que j'avais à rendre.

La ville de Yaſſy, placée dans un terrain fangeux, eſt environnée de collines qui préſentent de toutes parts des ſites champêtres où l'on aurait pu conſtruire les maiſons de campagne les plus agréables; mais à peine y voit-on quelques troupeaux, & ſi l'on excepte les maiſons des Boyards, & celles qu'occupent les Grecs qui viennent de Conſtantinople à la ſuite du Prince, pour partager avec lui les dépouilles de la Moldavie, toutes les autres habitations de la capitale ſe reſſentent de la plus grande misère.

Les Boyards [1] repréſentent avec beaucoup de morgue les grands du pays; mais ils ne ſont en effet que des propriétaires aſſez riches, & des vexateurs très-cruels, rarement ils vivent dans une

[1] On appelle ainſi les grands Terriens, ce ſont des eſpèces de nobles ſans autre titre que leurs richeſſes; mais la richeſſe ſoumet tout, & l'ordre le mieux établi lui réſiſterait difficilement.

bonne intelligence avec leur Prince, leurs intrigues se tournent presque toujours contre lui, Constantinople est le foyer de leurs manœuvres. C'est-là que chaque parti porte ses plaintes & son argent, & le Sultan Séraskier de Bessarabie est toujours le refuge des Boyards que la porte croit devoir sacrifier à sa tranquillité. La sauve-garde du Prince Tartare assure l'impunité du Boyard, sa protection le rétablit souvent, mais il faut toujours que cette protection soit payée.

Ces différentes dépenses dont les Boyards se remboursent par des vexations particulières, jointes aux taxes que le Prince leur impose pour acquitter la redevance annuelle & les autres objets de dépense dont je viens de parler, surchargent tellement la Moldavie, que la richesse du sol peut à peine y suffire. On peut aussi assurer que cette province, ainsi

que la Valachie qui lui eſt contiguë en ſe ſoumettant à Mahomet II, ſous la clauſe d'être l'une & l'autre gouvernée par des Princes Grecs, & de n'être aſſujetties qu'à un impôt modéré, n'ont pas fait un auſſi bon marché, que les Auteurs de ce Traité s'en étaient flattés, ils n'avaient pas prévu ſans doute que la vanité des Grecs mettrait le Gouvernement de ces provinces à l'enchère : ils ſe ſont auſſi diſſimulé les ſuites funeſtes de la clauſe d'amovibilité réſervée pour le Grand-Seigneur. Marché terrible entre un Deſpote avide, & des eſclaves orgueilleux qu'il éleve à la Principauté quand il lui plaît, & qu'il en dépouille quand il veut. On ſent en effet que cette amovibilité ne pouvait manquer de porter la redevance de ces provinces par une progreſſion rapide au taux le plus exceſſif, & qu'une déprédation générale en devenait le réſultat néceſſaire. Auſſi

voit-on que tout l'art de ces Gouvernemens subalternes se réduit à saisir & à mettre en œuvre tous les moyens d'accélérer cette horrible déprédation.

La Moldavie & la Valachie étaient anciennement une colonie Romaine. On y parle encore aujourd'hui un latin corrompu, & ce langage se nomme *Roumié*, langue Romaine. Ces provinces malheureuses sous le joug altier des Romains, gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression bien plus cruelle & bien plus humiliante, puisqu'elles sont ravagées par des subalternes revêtus d'une autorité précaire & momentanée.

Tout étant disposé pour continuer ma route, je me séparai d'Ali-Aga, en récompensant ses bons offices, & je partis de Yassy accompagné de deux Jénissaires de la garde du Prince, & d'un Grec chargé de me conduire. Ces trois personnes exerçaient par-tout où nous

paſſions, les grands principes qui conviennent aux Moldaves, & qu'Ali-Aga m'avait appris; mais un tour de force & de brigandage que fit un des deux Turcs mérite d'être rapporté. Nous paſſions dans un vallon aſſez agréable, bordé de collines; des moutons y paiſſaient ſous la garde de pluſieurs bergers. Je queſtionnai un des Jéniſſaires ſur la qualité des laines du pays: vous allez en juger, me dit-il, auſſitôt, il pique ſon cheval vers le troupeau, le diſperſe, caracole au milieu, fixe le plus gros mouton, s'attache à ſa pourſuite, le joint au galop, ſe panche, le ſaiſit par la toiſon, l'enleve d'une main, le met en travers ſur le devant de ſa ſelle, en s'y raffermiſſant lui-même, & me rejoint à toute bride. Je fis de vains efforts pour faire reſtituer cet animal au propriétaire, ou lui en faire payer la valeur; on ſe mocqua de ma délicateſſe, le Turc con-

ſerva ſa priſe, & s'en régala le ſoir avec ſon camarade.

Cette partie de la Moldavie que nous parcourions, me parut auſſi belle, que celle que nous avions traverſée pour arriver à Yaſſy ; mais j'obſerverai qu'elle devenait plus montueuſe à meſure que nous approchions de Kichenow. Nous deſcendîmes enſuite par des gorges toujours plus larges & plus découvertes, à la fin deſquelles nous découvrîmes la Beſſarabie. Nous n'y avions pas encore pénétré, que les collines de droite & de gauche étaient déja couvertes d'un nombre infini de Dromadaires [1]. Le Grec

[1] Cet animal qui a deux boſſes ſur le dos eſt infiniment plus grand que le chameau qui n'en a qu'une ; mais il paroît qu'on n'eſt pas généralement d'accord ſur l'application des noms qui doivent diſtinguer ces deux eſpèces d'animaux; cependant comme les Arabes qui n'ont que le chameau à une boſſe le nomment *Devé*, & *l'Autruche Devécouchou*. (l'oiſeau chameau), il paraît que le nom de Dromadaire doit diſtinguer, celui de ces animaux du même genre qui a deux boſſes.

qui m'accompagnait me fit obſerver que ces animaux qui appartiennent aux Tartares, en pénétrant ainſi ſur un territoire étranger, occaſionnent de fréquentes diſcuſſions qui ne ſe terminent jamais qu'après que les pâturages en litige ont été conſommés.

Nous vîmes bientôt un plus grand nombre de ces troupeaux, & j'y remarquai des Dromadaires blancs.

Nous avions à peine paſſé la frontière que nous apperçûmes un grouppe de cavaliers qui venaient à nous : c'était l'interprête du Sultan Sérasker que ce Prince envoyait à ma rencontre avec dix Seimens de ſa garde. Le Courier que je lui avais expédié les accompagnait. Il me remit la réponſe du Sultan, & l'interprête y ajouta les choſes honnêtes qu'on l'avait perſonnellement chargé de me dire ; après quoi quatre Cavaliers s'étant mis à l'avant-garde, nous conti-

nuâmes notre route dans un pays plat, totalement découvert & sur un sol ferme où la route était à peine tracée.

Mon nouveau conducteur était un Juif renégat né en Pologne. Il parlait Allemand, & il aimait tant à parler, que je n'eus besoin de lui faire aucune question, pour savoir à fond toute son histoire. Il m'apprit aussi que les Noguais étaient mécontens du Kam, dont la faiblesse avait cédé au Grand-Seigneur le droit d'Ichtirach [1], sur les deux provinces du Yédesan & du Dgamboylouk que j'avais à traverser pour me rendre à Orcapi; mais notre conversation était fréquemment interrompue par une circonstance qui ne mérite cependant d'être rapportée que parce qu'elle a servi à m'établir avantageusement dans l'esprit superstitieux des Tartares.

[1] On a déja dit que ce droit se prélevait en bleds à un prix onéreux au Cultivateur.

En arrivant ſur la frontière,au moment où mon eſcorte me rencontra, une cygogne, eſpèce d'oiſeau qui ſe nourrit de ſerpens, qui niche ſur les maiſons & que les Orientaux révérent comme des Dieux pénates, parut auſſi venir à ma rencontre, elle paſſe d'un vol rapide à gauche très-près de ma voiture, en fait le tour par derriere, repaſſe par la droite, pourſuit ſon vol ſur le chemin & ſe poſe à 200 toiſes en avant des Cavaliers qui me précédaient; elle ſe releve lorſqu'ils approchent, reprend ſon vol vers ma voiture, en fait encore le tour, va reprendre ſon poſte avancé, & répéte cette manœuvre juſqu'à notre arrivée à *Kichela* [1].

Cette ville où réſide le Sultan qui commande en Beſſarabie eſt conſidérée comme la capitale de cette Province.

[1] Kichela veut dire quartier d'hiver.

Le Prince qui occupait ce poſte était fils aîné du Sultan régnant, & avait le titre de Sérasker [1] (généraliſſime). Un Mirza [2], vint à mon arrivée pour me complimenter de ſa part, & me conduire dans le logement qu'on m'avait préparé. Je me rendis enſuite avec ce gentilhomme chez le Sultan [3]. C'était un jeune Prince de 18 à 20 ans, aſſez grand, bien fait, d'une figure plus noble qu'agréable, & dont le maintien modeſte était accompagné d'un peu d'embarras. Je pris ſoin de le diſſiper, & j'apperçus que ce Prince ainſi que les Mirzas qui composaient

1 Sérasker eſt un mot Turc compoſé de ſer qui en Perſan veut dire tête & d'asker, *ſoldats*. C'eſt un grade Militaire qui n'admet point de ſupérieur. On ne peut le comparer qu'à Généraliſſime, & l'on donne ordinairement ce titre à ceux qui commandent ſur la frontière ou qui ſont détachés avec un corps de troupes conſidérable.

2 Mirza : c'eſt la dénomination de tous les nobles. On verra dans la ſuite de ces Mémoires les différentes claſſes de la nobleſſe Tartare.

3 On a déja vu que Sultan veut dire Prince du ſang.

cette cour prétendue barbare, avaient infiniment plus de douceur & d'aménité que l'on n'en trouve ſouvent chez les Nations prétendues policées.

Excepté les vêtemens du Sultan, & des Mirzas, qui ſans être riches, ont une ſorte de recherche & d'élégance, tous les meubles chez les Tartares, n'offrent que le néceſſaire le plus ſtrict. Le luxe des vîtres ne ſe trouve même que dans l'appartement du Prince; des chaſſis de papier ferment toutes les autres fenêtres pendant l'hiver, & l'on s'en débarraſſe en été; afin de reſpirer plus librement, & jouir ſans obſtacle de la vue de la mer Noire qu'on apperçoit dans le lointain. Le Sultan me donna à ſouper, & quoique j'euſſe un très-grand appétit, je ne laiſſai pas de m'appercevoir que les excellens poiſſons du Nieſter qu'on nous ſervit, auraient mérité de meilleurs Cuiſiniers que n'en

ont les Tartares ; le plaiſir de la chaſſe du vol & des lévriers, eſt auſſi le ſeul qui m'a paru les occuper, & le Sultan faiſait fréquemment de ces parties avec une nombreuſe ſuite de Mirzas. On part pour ces chaſſes avec armes & bagages : elles durent pluſieurs jours ; le camp s'établit tous les ſoirs, un corps de troupes eſt toujours à la ſuite du Séraker, & quelquefois ces parties de plaiſir ne ſont que le prétexte d'expéditions plus ſérieuſes.

On paſſa la nuit à réparer une petite voiture que j'avais acheté à Yaſſy, & dont j'avais fait une eſpèce de dormeuſe; un charriot portait les malles, qui juſqu'en Moldavie avaient été chargées ſur ma voiture ; & les ordres du Sultan étant expédiés, je partis le lendemain de Kichela, avec un Mirza chargé de me conduire à Bactchéſeray [1] ſous l'eſcorte

[1] Baċtcheſeray eſt la réſidence du Kam des Tartares.

de quarante Cavaliers armés d'arcs, de flèches & de sabres. Accoûtumé au peu d'ordre, de discipline & d'intelligence militaire qui regnent dans les troupes, je ne devais pas supposer les Tartares mieux instruits. Cependant après avoir passé le Niester qui sépare la Bessarabie du Yedsan dont on croyait les hordes dans une sorte de soulevement; l'Officier qui commandait le détachement, ordonna les dispositions de la marche en militaire éclairé; une avant-garde de douze Cavaliers précédait de 200 pas ma voiture, que l'Officier prit sous sa garde particulière avec huit hommes, dont il plaça quatre à chaque portière. Les deux char-

Cette ville considérée aujourd'hui comme la Capitale de la Crimée n'était autrefois qu'une maison de plaisance nommée le Palais des Jardins. Les Souverains en s'y fixant, y ont attiré nombre d'habitans, & cette ville, en conservant le même nom a successivement usurpé, la primatie sur l'ancienne ville de Crimée qui n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village où les tombeaux seuls témoignent son ancienne importance.

riots de ſuite venaient après ; huit autres Cavaliers fermaient la marche ; & deux pelotons de ſix hommes chacun, à plus de 600 pas de diſtance, éclairaient notre droite & notre gauche.

Les plaines que nous traverſions ſont tellement de niveau & ſi découvertes, que l'horiſon nous paraiſſait à cent pas de tous côtés aucune inégalité, pas même le moindre arbuſte, ne varie ce tableau, & nous n'apperçûmes pendant toute la journée que quelques Noguais à cheval, dont l'œil perçant de mes Tartares diſtinguait les têtes, lorſque la convexité de la terre cachait encore le reſte du corps. Chacun de ces Noguaîs ſe promenait à cheval tout ſeul, & ceux que nos patrouilles interrogèrent, nous tranquilliſèrent ſur les prétendus troubles qu'on nous avait annoncé. Je n'étais pas moins curieux de ſavoir quel était le but de leurs promenades, & j'appris que ces peuples,

peuples, crus Nomades, parce qu'ils habitent ſous des eſpèces de tentes, étaient cependant fixés par peuplades, dans des vallons de huit à dix toiſes de profondeur qui coupent la plaine du Nord au Sud, & qui ont plus de trente lieues de long ſur un demi-quart de lieue de large, des ruiſſeaux bourbeux en occupent le milieu & ſe terminent vers le Sud par de petits lacs qui communiquent à la mer Noire [1]. C'eſt ſur le bord de ces ruiſſeaux que ſont les tentes des Noguais, ainſi que les hangars deſtinés à ſervir d'abri pen-

[1] Nonobſtant le tableau aride que le pays des Tartares leur offre conſtamment, & la facilité qu'ils ont de comparer leur ſol avec celui des Moldaves & des Polonais pour juger des avantages dont ces derniers jouiſſent; la force de l'habitude a un tel empire & les beſoins des hommes ſont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtriſe toutes les ſenſations. Les Noguais, ne conçoivent pas qu'on puiſſe traverſer leurs plaines ſans en envier la poſſeſſion. Vous avez beaucoup voyagé, me diſait un de ces Tartares avec lequel j'étais aſſez lié; avez-vous jamais vu un pays auſſi ſomptueux que le nôtre? Il eſt aiſé de voir que cette epithete établie, n'admettait aucune contradiction.

dant l'hiver aux nombreux troupeaux de ces peuples pasteurs. Chaque propriétaire a sa marque distinctive; on imprime cette marque avec un fer rouge sur la cuisse des chevaux, des bœufs & des dromadaires, les moutons marqués en couleur sur la toison, sont gardés à vue & s'éloignent peu des habitations; mais toutes les autres espèces réunies en troupeaux particuliers, sont conduits au printems dans les plaines où le propriétaire les abandonne jusqu'à l'hiver. Ce n'est qu'aux approches de cette saison, qu'il va les chercher pour les ramener sous ses hangars. Cette recherche était aussi le but des Noguais que nous avions rencontré; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un Tartare occupé de ce soin dans une étendue de plaine, qui d'un vallon à l'autre a toujours dix à douze lieues de large sur plus de trente lieues de longueur, ne sait pas même de

quel côté il doit diriger ſa marche, il n'y réfléchit pas, il met dans un petit ſac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti ; ſix livres de farine lui ſuffiſent pour cela. Ses proviſions faites, il monte à cheval, ne s'arrête qu'au ſoleil couché, met des entraves à ſa monture, la laiſſe paître, ſoupe avec ſa farine, s'endort, ſe réveille & ſe remet en route. Cependant il obſerve chemin faiſant, la marque des troupeaux qu'il rencontre, en conſerve la mémoire, communique ſes découvertes aux différents Noguais qu'il trouve occupés du même ſoin, leur indique ce qu'ils cherchent, & reçoit à ſon tour des notions utiles qui terminent ſon voyage. Il eſt ſans doute à craindre qu'un peuple auſſi patient ne fourniſſe quelque jour un Militaire redoutable.

Notre première journée devait ſe terminer au vallon le plus voiſin, qui n'était qu'à dix lieues. Cependant le

ſoleil commençait à baiſſer, & je ne voyais devant moi qu'un triſte horiſon, quand tout-à-coup je ſentis deſcendre ma voiture, & j'apperçus la file des obas [1], qui de droite & de gauche prolongeaient le vallon à perte de vue : nous traversâmes le ruiſſeau ſur un mauvais pont, auprès duquel je trouvai trois de ces obas, ſéparé de la ligne & dont un neuf, m'était déſtiné. Mes voitures furent placées en arriere ; le détachement s'établit auprès de moi. Mon premier ſoin fut d'examiner l'enſemble d'un tableau dont je formais un grouppe iſolé ; je remarquai ſur-tout la ſolitude dans laquelle on nous laiſſait, & j'en étais d'autant plus étonné que je me croyais aſſez curieux pour mériter un peu d'attention. Le Mirza m'avais quitté en arrivant pour aller demander des

[1] Obas, tentes de Noguais.

vivres, & je m'occupai en attendant, à examiner la structure de ma maison Tartare. C'était une grande cage à poulet, dont la charpente construite en treillage, formait une enceinte circulaire, surmontée d'un dôme ouvert au sommet, un feutre de poil de chameau fixé extérieurement enveloppait le tout, & un morceau de ce même feutre recouvrait le trou supérieur destiné à servir de soupirail à la fumée. J'observai aussi que les obas habités par les Tartares & dans lesquelles on faisait du feu, avaient chacun ce même morceau de feutre, attaché en forme de bannière, dirigé du côté du vent, & soutenu par un long bâton qui sortait de l'intérieur de l'obas. Ce même bâton servait aussi à rabattre cet éventail pour fermer le soupirail, lorsque le feu une fois éteint rendait l'ouverture inutile ou incommode.

J'admirai fur-tout la folidité jointe à la délcateffe du treillage : des morceaux de cuir employés cruds forment tous les ligamens, & j'appris que mon obat, deftiné à une nouvelle mariée, faifait partie de fa dot.

Nous avions grand appétit, & nous vîmes avec fatisfaction, le Mirza revenir avec deux moutons & une marmite qu'il s'était procuré. On fufpendit la marmite à trois bâtons écartés par le bas & réunis par les bouts fupérieurs. La cuifine ainfi établie le Mirza, l'Officier & quelques Tartares procédèrent à égorger & à dépecer les moutons; on en remplit la marmite, tandis qu'on préparait les broches pour faire rôtir ce qui n'avait pu y trouver place. J'avais eu foin de faire provifion de pain à Kichela : c'eft un luxe que les Noguais ne connaiffent pas; & leur avarice leur interdit auffi l'ufage habituel de la viande dont ils

ſont cependant très-friands. Je fus curieux de connaître l'eſpèce de nourriture qu'ils prenaient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chere qu'on me préparait. Le Mirza auquel je confiai ma fantaiſie en ſourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de raſſembler tout ce qui pouvait la ſatisfaire : cet homme revint bientôt avec un vaſe plein de lait de jument, un petit ſac de farine de millet rôti, quelques ballotes blanches de la groſſeur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Noguais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuiſinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien ſuivre ſes procédés; il met de l'eau dans ſa marmite juſqu'aux trois quarts, ce qui pouvait faire deux pintes; il y ajoute environ ſix onces de farine de millet rôti; il met ſon vaſe auprès du feu, tire une ſpatule de ſon gouſſet, l'eſſuie ſur ſa

manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur; il demande alors une des ballottes blanches (c'était du fromage de lait de jument saturé de sel & desséché), la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens; la bouillie s'épaissit; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort, jusqu'à consistance de pain cuit sans levure; il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avais espéré. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurais peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement.

Tandis que je m'occupais de mon

ſouper avec autant de recherche on me préparait une ſcène plus intéreſſante.

J'ai dit qu'à mon arrivée les Noguais retirés chacun dans leur hutte, ne montraient aucune curioſité de me voir, & j'avais déja fait le ſacrifice de mon amour-propre à cet égard; quand j'apperçus une troupe aſſez conſidérable qui s'avançait vers nous : la tranquillité, la lenteur même avec laquelle elle s'approchait, ne pouvait nous donner aucune inquiétude. Nous ne pouvions cependant ſoupçonner les motifs qui conduiſaient ces Noguais de notre côté; lorſque nous les vîmes s'arrêter à plus de 400 pas; & l'un d'eux s'avançant ſeul juſqu'auprès du Mirza qui me conduiſait, lui expoſa le deſir que les principaux de ſa nation avaient de nous voir, il ajouta, que ne voulant troubler en rien notre repos, il avait été député pour demander ſi cette curioſité ne me

déplairait pas, & dans ce cas, quelle était la place, où ſes camarades me feraient le moins incommodes. Je répondis moi-même à l'Ambaſſadeur, & je l'aſſurai qu'ils étaient tous les maîtres de ſe mêler avec nous, qu'entre amis il ne pouvait y avoir aucune place diſtincte, encore moins de ligne de démarcation. Le Noguais inſiſta ſur l'ordre qu'il avait à cet égard, & le Mirza ſe leva pour lui indiquer le ſite juſqu'où les ſpectateurs pouvaient s'avancer : la troupe des curieux vint bientôt l'occuper. Je ne tardai pas non plus à m'en approcher, pour me laiſſer conſidérer de plus près & me procurer le plaiſir de faire connaiſſance avec ces Meſſieurs. Ils ſe levèrent tous quand je fus à portée d'eux, & le plus remarquable auquel je m'adreſſai me ſalua en ôtant ſon bonnet & en s'inclinant : j'avais obſervé ce cérémonial de la part

du député au Mirza, & j'en avais été d'autant plus ſurpris, que les Turcs ne découvrent jamais leur tête que pour ſe mettre à leur aiſe, & ſeulement lorſqu'ils ſont ſeuls ou dans la plus grande familiarité. C'eſt auſſi par cette raiſon que les Ambaſſadeurs Européens & leur ſuite, vont aux audiences du Grand-Seigneur le chapeau ſur la tête; ſe préſenter autrement devant un Turc, ſerait manquer aux bienſéances, & j'aurai des remarques plus importantes à faire ſur le rapport des uſages des Tartares avec les nôtres.

Si je tirai peu de lumière de mes Noguais, c'eſt ſans doute, parce que je manquai de leur faire des queſtions qui auraient pu m'éclairer. Cependant la ſatisfaction attachée à toutes les choſes nouvelles me rendit la fin de cette journée aſſez agréable. Je m'accommodai auſſi très-bien de mon ſouper, mais

cette cuisine Tartare ne dut son succès auprès de mes gens qu'au grand appétit qui fait trouver tout bon. Ils ne concevaient pas qu'on pût s'amuser du mal être. J'étais en apparence le seul objet de leurs plaintes : mais depuis j'ai bien apperçu qu'ils ne me souhaitaient une aisance personnelle, que pour acquérir le droit de gémir librement sur leurs privations ; en les partageant, je sus me rendre mes gens moins incommodes, & je donne cette recette à tous les voyageurs, comme la meilleure qu'ils puissent suivre.

Quelqu'intéressants que fussent les Noguais, pressé d'abréger mon séjour parmi eux & d'aller le lendemain coucher à la seconde vallée, je partis de grand matin, & nous vîmes le soleil paraître sur l'horizon de ces plaines, commes les navigateurs l'observent en mer. Nous ne découvrîmes pendant

cette matinée que quelques monticules ſemblables à celles qu'on voit dans beaucoup de parties de la Flandre, & ſur-tout dans le Brabant, où l'opinion commune eſt, qu'elles ont été formées à main d'homme, & par la réunion des pelletées de terre que chaque ſoldat apportait anciennement ſur le corps mort de ſon Général pour lui élever un mauſolée. On voit également un grand nombre de ces monticules dans la Thrace, où, ainſi qu'en Tartarie, dans le Brabant & par-tout où elles ſe trouvent elles ne ſont jamais ſeules; mais cette quantité de Généraux morts & ſouvent inhumés à des diſtances à peu près égales, & toujours avec un rapport de poſition qui ſemble plutôt indiquer une intention que le ſimple effet du haſard, m'avait fait chercher dans les uſages actuels, ce qui pouvait avoir donné lieu à la formation de ces prétendus

maufolées. Il m'a paru qu'on pouvait en démêler le motif dans l'habitude que les Turcs ont encore aujourd'hui lorfqu'ils vont à la guerre, de marquer par des monticules de terre placées en vue l'une de l'autre, la route que leur armée doit fuivre. Ces élévations font à la vérité moins grandes que celles dont je viens de parler & qui ont réfiftées à l'action des fiécles fur la furface de la terre. Mais ne peut-on pas ajouter à mon obfervation, que dans le cas où les monticules des anciens n'auraient eu d'autres objets que celui de jalonner leurs routes, afin d'affurer leur communication, l'efprit de conquête qui les faifait pénétrer dans des pays inconnus, devait auffi les inviter à préferver d'une deftruction facile ces points de reconnaiffement. A l'égard des offemens qui ont été trouvés fous quelques monticules, ils font feu-

lement la preuve qu'on les faiſait auſſi ſervir de ſépulture aux Généraux & aux ſoldats qui mouraient ſur la route de ces armées ; mais la plupart des buttes qu'on a fait miner en Flandre, ont prouvé que tous ces amas n'étaient pas des tombeaux, & ſi l'on eſt ramené à les conſidérer comme des jalons, cette hypothèſe donnerait encore l'explication des travaux dont parle Xénophon dans ſa retraite des Dix-mille. Un ſol inconnu devait offrir aux Grecs, à chaque inſtant, des obſtacles plus difficiles à vaincre, & des piéges plus redoutables, que les nations même qu'il fallait intimider ou repouſſer.

Je ne vis ſur ma route aucune apparence de culture, parce que les Noguais évitent d'enſemencer les lieux fréquentés : près des chemins, leurs ſemailles n'y ſerviraient que de pâture aux chevaux des voyageurs ; mais ſi ces meſures ſau-

vent les Tartares de ce genre de déprédation, rien ne peut préſerver leurs champs d'un fléau plus funeſte. Des nuées de ſauterelles fondent fréquemment dans les plaines des Noguais, choiſiſſent de préférence les champs de millet, & les ravagent en un inſtant, Leur approche obſcurcit l'horiſon, & le nuage que produit la multitude énorme de ces animaux fait ombre au ſoleil. Si les Noguais cultivateurs ſont en aſſez grand nombre, par leur agitation & par leurs cris, ils parviennent quelquefois à détourner l'orage, ſinon les ſauterelles s'abattent ſur leurs champs, & y forment une couche de 6 à 7 pouces d'épaiſſeur. Au bruit de leur vol ſuccéde celui de leur travail dévorant; il reſſemble au cliquetis de la grêle, & ſon réſultat la ſurpaſſe en deſtruction. Le feu n'eſt pas plus actif; & l'on ne retrouve aucun veſtige de végétation, lorſque

lorſque le nuage a repris ſon vol, pour aller produire ailleurs de nouveaux déſaſtres.

Ce fléau s'étendrait ſans doute ſur une culture abondante, & la Grèce & l'Aſie Mineure y ſeraient plus fréquemment expoſées, ſi la mer Noire n'engloutiſſait la plupart de ces nuées de ſauterelles lorſqu'elles tentent de franchir cette barriere.

J'ai vu ſouvent les plages du Pont-Euxin, vers le Boſphore de Thrace, couvertes de leurs cadavres déſſéchés & en ſi grand nombre, qu'on ne pouvait marcher ſur le rivage, ſans enfoncer juſqu'à mi-jambe dans cette couche de ſquelettes pelliculaires. Curieux de connaître la véritable cauſe de leur deſtruction, j'ai cherché les occaſions d'en obſerver le moment, & j'ai été témoin de leur anéantiſſement total, par un orage qui les ſurprit aſſez près de la

côte, pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues avant d'avoir été desséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection qu'il fallut plusieurs jours, avant de pouvoir en approcher.

Nous arrivâmes avant midi à la première vallée, & pendant que le Mirza chargé du soin de me conduire, cherchait ceux qui devaient ordonner les relais que nous avions à prendre, je m'approchai d'un grouppe de Noguais rassemblés autour d'un cheval mort qu'on venait de deshabiller. Un jeune homme nud, d'environ 18 ans, reçut sur ses épaules la peau de cet animal. Une femme qui faisait avec beaucoup de dextérité l'office de tailleur, commença par couper le dos de ce nouvel habit, en suivant avec ses ciseaux le contour du col, la chûte des épaules, le demi-cercle qui joint la manche & le côté

de l'habit, dont la longueur fut fixée au dessous du genou. Il ne fut pas nécessaire de soutenir une étoffe que son humidité avait déja rendue adhérente à la peau du jeune homme. La couturière procéda aussi lestement à former les deux devants croisés & les manches; après quoi le manequin qui servait de moule, donna en s'accroupissant la facilité de coudre les morceaux; de manière que vêtu en moins de deux heures d'un bon habit bai brun, il ne lui resta plus qu'à tanner ce cuir par un exercice soutenu : ce fut aussi son premier soin, & je le vis bientôt sauter lestement à poil sur un cheval pour aller joindre ses compagnons qui s'occupaient à rassembler les chevaux dont j'avais besoin, & dont le nombre n'était pas à beaucoup près complet.

On sait déja que les chevaux Tartares sont répandus dans les plaines, en trou-

peaux particuliers & diſtingués par la marque du propriétaire ; mais comme il exiſte un ſervice public auquel chaque individu doit contribuer, il exiſte auſſi un troupeau de chevaux appartenant à la communauté. Ce troupeau eſt gardé à vue à portée des habitations. Mais ces animaux libres dans la campagne n'y ſont pas faciles à ſaiſir. On ſent encore que le choix qu'il faut en faire pour fournir les différens chevaux de trait & de ſelle ajoute à la difficulté ; c'eſt à quoi les Noguais réuſſiſſent par une méthode qui donne en même temps aux jeunes gens toujours deſtinés à cette eſpèce de chaſſe, une occaſion de devenir les plus intrépides & les plus adroits cavaliers qui exiſtent. Ils ſe muniſſent à cet effet d'une longue perche au bout de laquelle eſt attachée une corde dont l'extrémité terminée en œillet, paſſé dans la perche, forme un nœud-coulant aſſez

ouvert pour que la tête d'un cheval puiſſe y paſſer facilement. Munis de cet outil, ces jeunes Noguais montés à poil, la longe du licol paſſée dans la bouche du cheval, joignent à toutes jambes le troupeau, obſervent l'animal qui leur convient, le pourſuivent avec une extrême agilité, l'atteignent malgré ſes ruſes, auxquelles ils ſe prêtent avec une adreſſe infinie, le gagnent à la courſe, & ſaiſiſſant le moment où le bout de la perche eſt arrivé au-delà des oreilles du cheval, ils font paſſer ſa tête dans le nœud coulant, ralentiſſent leur courſe, & retiennent ainſi leur priſonnier qu'ils ramenént au dépôt.

Comme il me fallait près de 80 chevaux & qu'il n'y avait à leur pourſuite qu'une demi-douzaine d'Ecuyers, leur exercice dura aſſez long-temps, pour m'en donner tout le plaiſir ; mais le relais fut ſi bien choiſi que nous pûmes

encore arriver d'affez bonne heure dans le fauxbourg d'Oczakow où nous logeâmes.

Cette fortereffe, fituée fur la rive droite du Borifthène & près de fon embouchure, occupe une petite pente qui conduit au fleuve. Un foffé & un chemin couvert font les feuls ouvrages qui défendent la place : elle a la forme d'un parallélogramme incliné fur fa longueur, & l'on y remarque ainfi qu'à Bender & à Cotchim, une nombreufe artillerie dont chaque pièce mal montée eft accollée de deux énormes gabions qui fervant de merlons forment l'embrafure.

Quelques Juifs établis dans le fauxbourg d'Oczakow y tiennent auberge. Ils nous furent d'un grand fecours pour renouveller nos vivres & nous mettre en état de traverfer les plaines du Dgamboylouk, également habitées par les Noguais. Nous employâmes la matinée

du lendemain à traverſer le Boriſthène. Ce fleuve rétreci à ſon embouchure par une langue de terre qui appartient à la rive opposeé, & qu'on nomme Kilbournou [1], forme en dedans une eſpèce de lac qui ſe prolonge vers le nord d'où le fleuve deſcend. Sa largeur eſt de plus de deux lieues entre Oczakow & le fort ſitué vis-à-vis à la naiſſance de la pointe de ſable; c'eſt dans cette direction que nous paſsâmes le Boriſthène. Des bâtimens deſtinés à cet uſage ſont voilés pour profiter du vent favorable, & peuvent auſſi ſe pouſſer à la perche, à cauſe du bas-fond qui ne leur manque que vers le milieu & pendant l'eſpace de quelques toiſes ſeulement.

Après trois heures de cette ennuyeuſe navigation, pendant laquelle nous ne fûmes diſtraits que par les bonds de

[1] Le nez ou le cap du Cheveux.

quelques dauphins, nous abordâmes à Kilbournou, vis-à-vis le château qui y est situé : le débarquement de mes voitures & la réunion des chevaux dont nous avions besoin, occupèrent mes conducteurs le reste de la journée que j'employai à visiter le château. Il ne m'offrit rien de remarquable que son inutilité. En effet son artillerie destinée à concourir avec celle d'Oczakow à la sûreté du fleuve, ne pouvant croiser son feu à une aussi grande distance, laisse constamment la liberté de pénétrer par le centre. J'ai observé que des batteries placées à la pointe de Kilbournou & sur un banc de rocher situé à la rive opposée, défendraient constamment le passage à toute espèce de bâtiment ; mais c'est ce que les Turcs n'ont pas encore été en état de calculer ; & j'aurai d'autres occasions plus importantes de déterminer les bornes de leurs connaissances militaires.

On était convenu de ſe mettre en route une heure avant le jour, & j'avais élu mon domicile dans un charriot diſpoſé en dormeuſe, afin de prolonger le repos dont je commençais à avoir beſoin.

Le commandant de mon eſcorte ignorait cette diſpoſition ; & après avoir rangé ſa troupe dans l'ordre que j'ai déja expliqué, il accompagnait ſoigneuſement ma berline, juſqu'à ce que la pointe du jour lui permit d'appercevoir que je ne l'occupais pas ; il ſe plaignit alors très-vivement du peu de ſoin qu'on avait eu de lui indiquer la voiture où je m'étais placé, & vint ſur le champ l'environner avec la petite troupe qu'il s'était réſervée à cet effet. On ſentira ſans doute que je ne rapporte cette circonſtance, que parce qu'elle développe le moral des Tartares ; elle préſente conſtamment le germe des plus ſaine idées.

Notre route nous avait rapproché de la mer Noire : nous ſuivions de temps en temps le rivage, & le ſeul bruit des vagues nous offrait un objet d'intérêt que nous ne pouvions trouver dans les plaines raſes que nous avions parcouru juſqu'alors. Celles qu'il nous reſtait à prolonger étaient également dépouillées ; mais l'on m'a aſſuré qu'anciennement elles étaient couvertes de forêts, & que les Noguais en avaient arraché juſqu'aux moindres ſouches, afin d'y être à l'abri de toute ſurpriſe. Si cette précaution peut en effet garantir une nation tellement tranſportable, qu'en moins de deux heures elle peut déménager ; ce moyen de ſûreté a privé les Tartares de la reſſource du chauffage néceſſaire au climat. C'eſt auſſi pour y pourvoir que chaque famille raſſemble avec ſoin la fiente de ſes troupeaux. On pêtrit cette fiente avec un peu de

terre ſabloneuſe, & il en réſulte une eſpèce de tourbe qui par malheur enfume les Tartares beaucoup plus qu'elle ne les chauffe.

Aucun peuple ne vit plus ſobrement. Le millet & le lait de jument ſont ſa nourriture habituelle : cependant les Tartares ſont très-carnivores ; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari ſans ſe donner une indigeſtion. Mais leur goût à cet égard eſt contenu par leur avarice, & cette avarice eſt portée au point qu'ils ſe retranchent généralement tous les objets de conſommation qu'ils peuvent vendre. Ce n'eſt auſſi que lorſque quelque accident fait périr un de leurs animaux, qu'ils ſe régalent de ſa chair, pourvu qu'ils puiſſent toutefois être à temps de ſaigner l'animal mort. Ils ſuivent également ce précepte du Mahométiſme ſur les animaux malades.

Les Noguais obfervent alors tous les périodes de la maladie, afin de faifir le moment où leur avarice condammée à perdre la valeur de l'animal, leur appétit peut encore fe ménager le droit de s'en repaître en tuant la bête un inftant avant fa mort naturelle.

Les foires de Balta & quelques autres qui font établies fur les frontieres des Noguais, leur procurent le débit annuel des immenfes troupeaux qu'ils poffédent. Le bled qu'ils recueillent en abondance fe débite également par la mer Noire, ainfi que les laines, foit du produit de toutes, foit pelades [1]; il faut encore joindre à ces objets de commerce quelques mauvais cuirs & une grande quantité de peaux de lievres.

[1] On appelle laines pelades celles qui font féparées des peaux par le fecours de la chaux. Cette opération ne peut avoir lieu fur les animaux vivans; elle procure la plus grande quantité de laine poffible, mais en détériore la qualité.

Ces différens articles réunis procurent annuellement aux Tartares des sommes considérables, qu'ils ne reçoivent qu'en ducats d'or de Hollande ou de Venise : mais l'usage qu'ils en font, anéantit toutes les idées de richesse que cet énorme numéraire présente.

Constamment augmenté sans qu'aucun besoin d'échange en rende une partie à la circulation, l'avarice s'en empare, elle enfouit tous ces trésors, & les plaines qui les recélent, n'offrent aucune indication qui puisse guider dans les recherches qu'on voudrait en faire. Plusieurs Noguais morts sans dire leur secret, ont déja soustrait des sommes considérables. On pourrait aussi présumer que ces peuples se sont persuadés, que s'ils étaient forcés d'abandonner leur pays, ils pourraient y laisser leur argent sans en perdre la propriété. En effet elle serait pour eux la même à 500

vais village, où je mis pied à terre, dans le logement qu'on m'y avait préparé. Le Commandant de la citadelle ne tarda pas à me faire complimenter sur mon arrivée en m'envoyant un plateau chargé de viande de mouton rôti à la Turque, qu'on nomme Orman Kébab [1]. Je reçus bientôt aussi une députation des Jénissaires de la forteresse qui m'invitaient à m'inscrire dans leurs compagnies, & j'acceptai cet offre avec autant d'empressement qu'ils en eurent à recevoir le présent de ma bienvenue. Le corps des Jénissaires composé dans son origine d'esclaves enlevés à la guerre par les Turcs, sur les Chrétiens, a été long-tems recruté par les enfans de tribut; mais les privileges accordés à cette nouvelle

[1] Orman Kébab (le rôti des bois), c'est le rôti favori des Turcs; il consiste en des morceaux de mouton coupés & enfilés sur des brochettes alternativement avec des tranches d'oignons qu'on fait rôtir à un grand feu.

milice, déterminèrent les Turcs à y faire inſcrire leurs enfans. L'abus du privilège & le nombre des prétendans s'accrurent l'un par l'autre, on ne vit plus de sûreté que ſous la protection de ce corps. Les Grands s'y firent inſcrire. Le Grand-Seigneur lui-même voulut lui appartenir, & perſonne n'apperçut que ménager ſon inſolence, c'était travailler à l'accroître. La regle établie ſoutint long-tems ce corps contre ſes propres déſordres; mais ils ceſſerent enfin de ſe maintenir dans l'indépendance individuelle. Chaque Jéniſſaire devint propriétaire, & rentrés aujourd'hui dans l'ordre général par l'intérêt particulier, ce corps a ceſſé d'être redoutable à ſes maîtres.

Tandis que ces différents ſoins m'occupaient, je vis paraître une troupe d'Européens conduite par des Tartares de la plaine. C'étaient des Allemands

fugitifs de Ruſſie dont les Noguais s'étaient emparés. La ſituation de ces malheureux me porta à les reclamer : on me les livra ſur le champ, & je leur abandonnai la pyramide de mouton rôti dont ils avaient ſans doute plus beſoin que moi. J'examinai enſuite ma nouvelle colonic, elle était compoſée de ſept hommes, de cinq femmes & de quatre enfans. Le malheur les avait abattus, mais ils commençaient à ſourire à l'eſpoir du bien être. Ces malheureux nés dans le Palatinat avaient été attirés en Ruſſie par l'eſpérance d'une meilleure fortune, qui détermine les émigrations, trompe toujours les émigrans & leur fait bientôt regretter leurs foyers. Empriſonnés dans dans une contrée étrangère, ils ne conçurent d'autre projet que la fuite, & ne connurent de route que celle qui les éloignait le plus promptement. Parvenus dans des plaines déſertes, à peine reſpi-

raient-ils en liberté,que les Noguais s'en étaient saisis pour les vendre au premier acquéreur. Je fus fort aise d'avoir sauvé ces malheureux, & je pris les mesures nécessaires pour les faire arriver sûrement à Baćtchéseray.

J'employai le reste de la journée à visiter les lignes d'Orcapi. Aucun tableau de ce genre n'est plus imposant ; mais à cela près que cet ouvrage est un peu gigantesque, je n'en connais point où l'art ait mieux secondé la nature. On peut aussi garantir la solidité de ce retranchement. Il coupe l'Isthme sur trois quarts de lieue d'étendue ; deux mers lui servent d'épaulement ; il domine d'environ quarante pieds sur la plaine inférieure, & il résistera long-tems à l'ignorance qui néglige tout. Rien n'indique l'époque de sa construction ; mais tout assure qu'elle est antérieure aux Tartares ou que ceux-ci étaient jadis plus instruits

qu'ils ne le ſont à préſent. Il n'eſt pas moins évident que ſi ces lignes étaient paliſſadées en fauſſe braye, ainſi que les redoutes qui les coupent, & garnies d'artillerie, & ſur-tout d'obus, elles aſſureraient la libre poſſeſſion de la Crimée contre une armée de cent mille hommes. En effet une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'aſſaut, ſerait bientôt réduite par le manque d'eau à chercher ſon ſalut dans la retraite. Ce n'eſt auſſi qu'en paſſant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très-étroite qui prolonge parallelement la côte orientale de la Crimée, que les Ruſſes y ont pénétré dans la dernière guerre. Cette route avait déja été tentée avec ſuccès dans les campagnes de 1736 & 1737 par le Général Munick, mais cela n'a point inſpiré aux Tartares le deſir & les moyens de ſe garantir déſormais d'un pareil malheur en défen-

dant la naiſſance de cette langue de terre, où la moindre réſiſtance aurait ſuffi pour arrêter leurs ennemis.

En partant d'Orcapi, j'obſervai que le chemin ſur lequel nous roulions était recouvert d'une croûte blanchâtre occaſionnée par le tranſport des ſels que les Tartares vendent aux Ruſſes. Les ſalines d'Orcapi réunies au Domaine du Souverain, ſont affermées à des Arméniens ou à des Juifs, & ces deux nations également commerçantes & toujours en rivalité, favoriſent le fiſc par leurs mutuelles enchères. Ils ſont auſſi maladroits dans l'adminiſtration de leurs conceſſions, & leur avidité eſt toujours la dupe de leur ignorance. Aucun hangard n'eſt deſtiné à recevoir, à ſécher & à conſerver le ſel naturel qui ſe forme dans les lacs ſalins. Il en réſulte que l'abondance d'une bonne année ne peut compenſer le déficit d'une mauvaiſe, & que les pluies dé-

truisent souvent une production si riche & si facile à emmagasiner. L'ignorance du vendeur & celle de l'acheteur paraissent aussi se réunir pour dicter les conditions qui les lient réciproquement. Elles permettent à l'acheteur de venir lui-même puiser le sel dans le lac & d'en charger ses voitures dont le nombre des chevaux est convenu, ainsi que le prix; mais sous la clause que si la voiture casse sous son poids avant d'être arrivée à un point déterminé, cet événement entraîne amende & confiscation. Le vendeur & l'acheteur n'ont pas apperçu qu'ils perdaient l'un & l'autre tout ce qui se répand sur la route, & qu'un état de guerre continuelle ne peut être la base d'un commerce avantageux.

Après avoir dépassé le site des salines, nous nous trouvâmes au milieu d'une culture plus fertile que soignée, & nombre de villages épars dans la plaine, nous

offrirent un coup-d'œil d'autant plus intéreſſant, qu'il y avait long-temps que nous n'en avions joui. Nous arrivâmes vers le ſoir dans une habitation ſituée au fond d'un vallon, où quelques rochers nous annonçaient un nouveau ſol. Nous apperçûmes en effet le lendemain, un terrain montueux, que nous parcourûmes durant toute la matinée. Il fallut à midi enrayer les quatre roues de ma voiture pour la deſcendre par un chemin taillé dans le roc & très-étroit qui me conduiſit à Baſtchéſeray. J'arrivai dans cette ville d'aſſez bonne heure, pour appercevoir dans le plus grand détail toutes les commodités auxquelles il me fallait déſormais renoncer. Le ſieur Fornetty, Conſul de France auprès du Kam des Tartares, me reçut dans la maiſon qu'il occupait depuis dix ans & qui m'était deſtinée. La diſtribution de cet édifice n'était pas favorable au ſurcroît

d'habitans que je menais avec moi. Cet inconvénient fut sur-tout très-sensible à mes gens. Fatigués du mal-être d'une longue route, l'aspect de cette étrange terre promise acheva de les décourager. Je dois convenir en effet que ma nouvelle habitation ne pouvait consoler des 930 lieues que nous venions de faire pour y arriver. Un escalier de bois découvert & dont les marches pourries par la pluie cédaient sous le poids des assaillans, conduisaient les plus lestes à un unique étage composé d'une salle, & de deux chambres latérales qui servaient de sallon & de chambre à coucher. Les murailles autrefois revêtues de blanc en bourre laissaient, ainsi que le plancher, distinguer la construction de cet édifice. On délibéra s'il pourrait supporter le poids de mes malles, cependant nous hasardâmes cette opération avec assez de succès ; & comme tout s'arrange, chacun

eut bientôt élu le gîte où il devait se reposer de ses fatigues.

Si la variété des objets qui se succèdent pendant la route, ne permet de s'occuper que des obstacles qu'il faut surmonter pour arriver au but du voyage, ce terme ramène naturellement à l'examen de la position durable où l'on est parvenu. C'est aussi ce que nous fîmes à notre réveil. Le tems que j'avais déja passé avec M. Constillier qui m'accompagnait en qualité de Secrétaire suffisait pour me garantir que la douceur de son caractère & sa patience résisteraient à tous les inconvéniens de sa position. Je ne fus pas moins heureux dans le choix que M. de Vergennes avait fait de M. Rufin, pour résider auprès de moi en qualité de Secrétaire Interprête, & bientôt l'intimité de ces deux jeunes gens, en animant leur gaieté me rendit leur société très-agréable. C'était aussi

la ſeule qui m'était réſervée, & je ne pouvais me flatter qu'un Moine que j'avais pris à Yaſſi, & deux Miſſionnaires Arméniens Polonais me fuſſent d'un grand ſecours, non plus que le ſieur Fornetty qui devait me quitter pour retourner à Conſtantinople, lorſque ſes lumières locales me feraient devenues inutiles.

Mon arrivée avait été annoncée ſur le champ au Viſir du Kam, & ce premier Miniſtre en me faiſant aſſurer de la ſatisfaction que ſon maître aurait à me voir, lorſque je me ſerais diſpoſé à recevoir ma première audience, m'envoya l'état du Tayn que le Prince m'avait aſſigné. Cet uſage conſiſte dans la fourniture des vivres jugés néceſſaires à la conſommation de celui qu'on en gratifie. Dans tout l'Orient, c'eſt toujours en donnant qu'on honore ; & forcé de me ſoumettre à cette manière d'honorer, j'appliquai mon, Tayn à la ſubſiſtance de

mà petite colonie Allemande ; mais ſi ce ſecours ſuffiſait pour la mettre dans l'abondance, mes gens ne voyaient aucun moyen de pourvoir à ma ſubſiſtance perſonnelle. Réduits à de mauvais pain, au riz, au mouton, & à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaiſe chere. Je ne concevais pas que le plus beau ſol du monde, & le voiſinage de la mer me laiſſaſſent manquer de beurre, de légumes & de poiſſons ; mais j'appris bientôt que le céleri était cultivé dans le jardin du Kam, comme une plante rare, que les Tartares ne ſavaient pas battre le beurre, & que les habitans des côtes n'étaient pas plus marins que ceux des plaines ; il fallut me ſoumettre. Mes gens découvrirent enſuite quelques légumes ſpontanés qui nous conſolèrent, & je pris des meſures pour faire venir des graines de Conſtantinople, afin de les cultiver.

Je louai à cet effet une maison de campagne : j'y établis mes Allemands, je leur donnai des vaches, & ma nouvelle métairie me fournit bientôt de tout en abondance. Je pris aussi le parti de faire faire mon pain. Un de mes gens devint un excellent Boulanger, & nous joignîmes à la bonne chere, le plaisir d'en avoir créé les moyens.

J'attendais pour prendre ma première audience, quelques présens qui n'arrivaient pas ; mais l'impatience de Mackfoud-Gueray alors sur le trône des Tartares, leva toute difficulté. Le jour pris pour la remise de mes lettres de créance, le Maître des Cérémonies se rendit chez moi avec un détachement de la garde & quelques Officiers chargés de m'accompagner au Palais. Notre cavalcade mi-partie Européenne & Tartare, attira un grand concours de peuple. Nous mîmes pied à terre dans la dernière cour,

& le Visir qui m'attendait dans le vestibule du Palais, me conduisit dans la salle d'audience, où nous trouvâmes le Kam assis dans l'angle d'un sopha. On avait mis vis-à-vis de lui un fauteuil où je me plaçai après avoir complimenté ce Prince & remis mes créances. Cette premiere cérémonie qui m'installait en Tartarie, fut suivie des politesses d'usage chez les Turcs, & d'une invitation que le Kam me fit lui-même de le voir fréquemment. Je fus ensuite reconduit chez moi dans le même ordre. J'employai les jours suivans aux différentes visites que je devais rendre ministériellement. Je m'attachai aussi à former des liaisons dans le desir que j'avais de connaître le Gouvernement des Tartares, leurs mœurs & leurs usages; & le Mufti, homme d'esprit, homme vraiment loyal & susceptible d'attachement, fut un de ceux avec qui je me liai le plus étroite-

ment, & dont je tirai le plusde lumière.

Après avoir donné mes premiers soins à ces objets, je crus devoir m'occuper à me garantir des intempéries de l'air avant que l'hiver vint m'assaillir dans ma baraque ; l'augmenter & la réparer, c'étoit à peu-près la reconstruire. Nous étions au mois de Novembre, il n'y avait pas de temps à perdre. J'en dessinai le plan, j'assemblai les matériaux, je surveillai le travail, sans m'écarter de la méthode des Tartares, & je fus passablement logé avant la fin de Décembre moyennant deux mille écus de dépense. C'est ici le moment d'examiner la construction des maisons en Crimée ; & ces détails sur l'architecture des Tartares seront plus utiles à ceux qui ont à cœur l'économie rustique qu'aux disciples de Vitruve.

Des piliers placés sur des points qui déterminent les angles & les ouvertures

fixés perpendiculairement par une architrave qui appuie les ſolives, prépare le plan ſupérieur qu'on diſpoſe de même pour recevoir le toit. L'Édifice étant ainſi diſpoſé, d'autres piliers plus minces, eſpacés à un pied de diſtance, également perpendiculaires, occupent les pleins, & ſont deſtinés à contenir des baguettes de coudrier, pour donner à l'édifice la façon d'un panier. On applique enſuite ſur cette eſpèce de claie, de la terre gâchée, avec de la paille hachée; après quoi une couche de blanc en bourre, appliquée intérieurement & extérieurement, jointe à la peinture qu'on étend ſur les piliers, ſur les portes, ſur les plintes & ſur les fenêtres, acheve de donner au bâtiment un aſpect aſſez agréable.

J'obſerverai que cette manière de conſtruire a infiniment plus de ſolidité que

ſa deſcription ne le ferait peut-être préſumer. Elle eſt certainement auſſi plus ſalubre que celle des maiſons de nos payſans. Je ſuis encore très-convaincu que les Seigneurs qui poſſédent des terres, & qui ſoit pour leur intérêt, ſoit par principe de bienfaiſance, veulent y faire conſtruire des habitations dans la vue d'augmenter & de favoriſer la population de leurs vaſſaux, gagneraient de toutes manières à adopter ce nouveau plan de conſtruction ; ils y trouveraient une grande économie, ils ménageraient d'avance aux habitans la facilité de réparer eux-mêmes leurs maiſons, & ce dernier avantage paraîtra le plus important.

Après m'être logé paſſablement, & en très-peu de temps, il ne me reſtait qu'à m'occuper des meubles. Mon Maître-d'hôtel était Tapiſſier. Je me chargeai de la menuiſerie, de la ſerrurerie,

rerie, du tour, & ces différentes occupations, jointes à mes affaires & à mes visites au Kam, me procurèrent un emploi suivi & varié de tous mes momens.

Maksoud-Gueray m'avait admis dans sa société privée : elle était composée du Sultan Nouradin son neveu, d'un Mirza des Chirins[1] nommé Kaïa[2] Mirza, mari d'une Sultane cousine-germaine du Kam, du Kadi-Lesker & de quelques autres Mirzas que Maksoud favorisait. Ce Prince nous recevait après la priere du coucher du soleil, & nous retenait jusqu'à minuit. Plus méfiant par calcul que par caractère, Maksoud-Gueray prompt à se prévenir, se livrait avec la même facilité à ce qui pouvait ramener

[1] Chirin est le nom de la famile la plus distinguée parmi celles qui composent la haute noblesse des Tartares ; on verra dans la suite de ces Mémoires, que l'Ordre établi exclut à jamais de cette classe toutes les familles annoblies.

[2] Kaya, en Tartare, veut dire rocher.

le calme dans ſon ame, & lui rendre agréable tout ce qui l'environnait; avec plus de connaiſſance que les Orientaux n'en ont communément, il aimait la littérature, s'en entretenait volontiers. Le Sultan Nouradin élevé en Circaſſie, parlait peu & ne parlait que des Circaſſes : le Kadi-Lesker au contraire parlait beaucoup & parlait de tout. Peu inſtruit, mais d'un eſprit gai, il ſacrifiait ſouvent la gravité de ſon état au plaiſir d'animer nos converſations. Kaïa Mirza les nourriſſait de toutes les nouvelles du jour, tandis que je fourniſſais celles de l'Europe, & que je répondais à toutes les queſtions dont on m'accablait. L'étiquette de cette Cour permet à peu de perſonnes de s'aſſeoir devant le Souverain; les Sultans jouiſſent de ce privilége par leur naiſſance, à l'exception des enfans du Prince, qui par reſpect ne s'aſſeaient jamais devant leur Pere. Ce droit eſt

accordé aussi aux Chefs de la loi, aux Ministres du Divan, & à ceux des Cours Etrangères; mais excepté Kaïa-Mirza qui s'asseait en sa qualité de mari d'une Sultane, les autres courtisans restaient debout au bas du sopha, & se retiraient à l'heure du souper. Ce repas était servi sur deux tables rondes: l'une dressée devant le Kam n'était destinée qu'à sa Majesté Tartare qui mange ordinairement seule, & ne déroge à cette étiquette qu'en faveur de quelque Sultan distingué par son âge ou Souverain lui-même. La seconde table dressée dans la même pièce est destinée aux personnes que le Kam admet à son souper. J'y mangais avec le Kadi-Lesker & Kaïa-Mirza. Maksoud-Gueray prenait toujours plaisir à animer les petits débats d'opinion qui s'élevaient journellement entre le juge & moi, & dans lesquels ce Magistrat paraissait beaucoup moins

occupé de la justeſſe de ſes raiſonnemens que du déſir d'amuſer ſon maître. Nos poſitions étaient ſi différentes que nous ne pouvions nous diſputer ſa faveur par les mêmes moyens ; mais je ne négligeais pas ceux par leſquels je pouvais plaire au Prince. J'avais obſervé qu'il aimait les feux d'artifice, & que l'ignorance de ſes artificiers ſervait très-mal ſon goût. J'apprêtai les outils, je préparai les matières, j'inſtruiſis mes gens, & lorſque je me crus en état de remplir mon objet, je demandai au Kam la permiſſion de fêter le jour de ſa naiſſance : l'habitude de ne voir que des gerbes enfumées, de mauvais pétards, & des petites fuſées mal garnies & mal dirigées, me donna de grands ſuccès.

J'avais prévu que le Kam, après m'avoir remercié du ſalpêtre que je venais de brûler, ſe plaindrait obligeamment du peu de durée de la fête,

& j'avais préparé pour ma réponſe quelques expériences d'électricité que je lui propoſai de voir, comme un petit feu de chambre qui pourrait nous amuſer le reſte de la ſoirée. Les premiers effets de ce phénomène exiterent un tel étonnement que j'eus bien de la peine à détruire l'opinion de Magie que je voyais germer dans les eſprits & que chaque expérience augmentait par dégrés. Le Kam eut cependant l'air de m'entendre. Il voulut être électriſé en perſonne ; j'en uſai modérément avec lui, mais je traitai les courtiſans de manière à mériter l'approbation du Prince.

Toute la ville retentit le lendemain du prodige que je venais d'opérer, & il fallut me ſoumettre les jours ſuivans à ſatisfaire la curioſité de ceux qui n'avaient pu aſſiſter chez le Kam aux expériences. Pluſieurs perſonnes vinrent

ſucceſſivement me prier de les répéter ſur elles & ſur leurs amis : je renvoyais tout mon monde également émerveillé, & chacun d'eux vantant l'électricité, augmentait encore ſucceſſivement le nombre des curieux. Je commençais cependant à me laſſer des inconvéniens de cette célébrité, & je m'en plaignais le ſoir à M. Rufin qui s'en ennuyait autant que moi, lorſque nous vîmes paraître plus de vingt lanternes dont la file dirigée ſur ma maiſon, s'arrêta à ma porte. J'envoyai ſur le champ M. Rufin pour interroger cette troupe ſur le motif qui l'amenait. Un orateur lui tint ce diſcours : Nous ſommes, M. les Mirzas Circaſſes en ôtage auprès du Kam; nous avons entendu raconter les merveilles que vôtre Bey [1]

[1] Bey eſt le titre qu'on donne aux perſonnes de diſtinction; il équivaut à celui de Seigneur, & s'employe auſſi pour celui de Prince, comme Bey de Valachie & Bey de Moldavie.

opére quand il lui plaît : merveilles dont on n'a jamais eu l'idée depuis la naissance du Prophête jusqu'à lui, & qui ne seront plus connues des hommes après sa mort : priez-le de permettre que nous en soyons les témoins, afin de pouvoir un jour en rendre témoignage à notre Patrie, & que la Circassie privée de ce phénomène, puisse au moins en consevrer la mémoire dans ses annales.

La gravité avec laquelle M. Rufin me rendit cette harangue, en conserva tout le piquant. Je fis monter mes nouveaux hôtes dans mon sallon, où après s'être rangés en demi-cercle, avec tout le respect & tout le recueillement d'une dévotion mystique, l'orateur Circasse m'adressa le même compliment qu'il avait déja fait à mon interprête. Je reçus sa harangue le plus sérieusement qu'il me fut possible, & je complimentai à mon tour toute la Circassie;

après quoi je me diſpoſai à leur imprimer fortement le ſouvenir de l'électricité, tandis que M. Rufin en leur faiſant les politeſſes d'uſages s'amuſait à fortifier l'opinion du merveilleux qui les avait attirés chez moi.

On juge que dans cette diſpoſition il me fut aiſé de choiſir mes victimes. Chaque ſpectateur voulut l'être à ſon tour, & ces malheureux dont j'avais quelquefois pitié, riaient aux anges, en ſouffrant le martyre. Ce ne fut auſſi qu'après les plus rudes épreuves, que j'eus le bonheur de renvoyer mes Circaſſes pleinement ſatisfaits; mais ils furent les derniers que j'électriſai, & je tâchai de me procurer des délaſſemens moins brillans, mais plus utiles. Mon uniforme que je portais toujours ménaçait ruine: je travaillai à devenir mon propre tailleur, j'eus auſſi la fantaiſie d'équiper à la françaiſe un joli cheval

Arabe ; je ne pouvais le dreſſer avec les ſelles Tartares, dont la forme éloigne trop le cavalier du cheval. Ce n'était pas une petite beſogne. Il me fallut commencer par faire des outils : je preparai les arçons, je diſpoſai toutes les pièces, & je parvins à finir une ſelle de velours cramoiſi, avec la houſſe & le harnois bien aſſortis : j'en fis uſage à ma première promenade avec le Kam. Ce Prince avait la bonté de m'admettre à toutes ſes parties, & je fus bien aiſe de lui donner quelque idée de notre manière de monter à cheval. Les Tartares ne connaiſſent d'autres principes d'équitation que la fermeté de l'aſſiete, & cette fermeté va juſqu'à la rudeſſe ; auſſi la ſoupleſſe des mouvemens de ma bête Arabe étonna toute la Cour. Le premier Ecuyer du Prince voulut en eſſayer ; mais à peine eut-il enfourché une ſelle raſe qu'il fut réduit bien vîte à chercher

ſon équilibre en ſerrant les talons. Mon cheval peu fait aux manières d'un ſemblable cavalier allait s'en débarraſſer, lorſque ſes gens accoururent à ſon ſecours pour lui éviter cette cataſtrophe.

Le Kam m'invitait également aux parties de chaſſe du vol & de lévriers qu'il faiſait fréquemment. Cinq ou ſix cent cavaliers l'accompagnaient. Nous parcourions ainſi les plaines des environs où l'abondance du gibier jointe à l'amour-propre des chaſſeurs, rendait ces chaſſes très-vives. Le vol avait ſur-tout un grand attrait pour Mackſoud-Guéray : ſes oiſeaux étaient parfaitement bien dreſſés, il ne lui manquait que de bons chiens pour faire lever le gibier. J'en avais amené un de France, dont la beauté était remarquable ; mais il était ſi careſſé, ſi gâté, ſi volontaire, que je ne le conduiſais jamais avec moi ; par cela même on le crut précieux. Les

courtiſans en parlerent au Prince : il me témoigna le déſirer, & me fit même quelques reproches avec une forte d'affectation de ce que je le lui cachais. En vain je lui objectai que mon chien était mal diſcipliné ; qu'il ſe jetterait infailliblement ſur ſes oiſeaux, qu'il arriverait quelque malheur : il prit tout cela pour une défaite, & je fus contraint de céder à ſa fantaiſie, dont il eut bientôt lieu de ſe repentir. J'envoyai ſur le champ chercher mon chien ; il arriva ; ſon début fut familier. Un baſſin avec un jet d'eau occupait le milieu de l'appartement. Diamant s'y baigne, ſaute enſuite ſur le ſopha, pour me careſſer, & prenant le rire du Kam pour une invitation amicale, s'élance avec gaieté ſur lui, & culbute chemin faiſant tout ce qui l'environne. Dans le premier moment de la faveur, on peut avoir tort impunément : auſſi Diamant recommandé à

un Page, eut dès le même ſoir bouche en Cour, & grande chaſſe ordonnée pour le lendemain. On ne parla toute la ſoirée que des talens du nouveau favori : je parlai, moi de ſa vivacité, de ſa déſobéiſſance ; tout fut trouvé charmant ; & le Kam avait une telle impatience de voir Diamant en action qu'il nous donna rendez-vous de meilleure heure qu'à l'ordinaire. En arrivant j'apperçus le héros de la fête, conduit par ſon Page entouré de ſpectateurs, & ne ſachant ce qu'on lui voulait ; on m'attendait pour le mettre en liberté. A peine en jouit-il que la cavalerie s'ébranle pour ſe déployer à la droite & à la gauche du Kam auprès duquel j'étais. Diamant effrayé n'éprouva d'abord que la crainte d'en être écraſé. Cependant une caille ſe leve devant lui, un des faucons du Kam eſt lancé à la pourſuitte de ce gibier, il joint ſa proie s'en ſaiſit &

pouſſe ſon vol à quelque diſtance où un fauconnier à toutes jambes va s'en emparer. Diamant prend également ſon eſſor, une double capture avait animé ſon ambition, & ſans un marteau d'armes qu'on lui lança pour le forcer à lâcher priſe, ma prédiction aurait été accomplie; mais l'effroi s'emparant également du chien & du faucon, chacun par des routes différentes prit celle du logis, & le Kam en fut quitte pour la la peur de perdre ſon oiſeau.

Ma poſition vis-à-vis de Mackſoud-Gueray & de ſes Miniſtres, jointe à la manière dont j'étais parvenu à arranger mon nouvel établiſſement, me rendaient le ſéjour de Bactchéſeray ſupportable: j'étais lié particulièrement avec Kaïa-Mirza de la famille des Chirins, réputée la première nobleſſe des Tartares. Il avait épouſé une Princeſſe du Sang qui occupait la charge d'Olou-Kané

(Gouvernante de la Crimée), & cette Sultane voulant me donner une marque de bienveillance m'envoya, par l'Intendant de sa maison, un présent composé d'une chemise de nuit brodée richement, & de tout ce qui appartient au deshabillé le plus magnifique & le plus complet. Le mystère qui accompagnait cette mission pouvait me donner une sorte d'inquiétude : en effet la Princesse avait 70 ans ; mais je fus bientôt rassuré : j'appris que des présens de ce genre ne sont jamais faits par une Sultane qu'à un de ses parens, & il me fut permis de me livrer sans crainte à toute ma reconnaissance. La Princesse avait quelque crédit auprès de Macksoud-Gueray, mais ce crédit n'aurait peut-être pas suffi pour préserver un de ses protégés de l'avarice de ce Prince.

Yacoub-Aga, Gouverneur & Grand-Douanier de Balta, allait en être la

victime. Dépoſſédé de ſon emploi, dépouillé de ſes biens, & enchaîné dans les priſons, il courait encore le riſque de perdre la tête nonbſtant le zèle de ſa protectrice : il me parut très-important de travailler à ſauver & à rétablir cet homme, dont la France avait toujours eu ſujet de ſe louer. Les Miniſtres me ſecondèrent, le Mufti nous ſervit avec chaleur, ainſi que la Sultane; Yacoub-Aga quitta ſes chaînes pour reprendre avec ſon ancienne dignité, les moyens de recommencer l'édifice de ſa fortune, que le Kam ne lui reſtitua pas. Mais ſi l'on peut reprocher à ce Prince ce trait d'avidité, il veillait ſoigneuſement au bon ordre, ſans adopter les principes fanatiques & ſuperſtitieux qui portent les Turcs à y déroger ſi ſouvent. L'eſclave d'un Juif avait aſſaſſiné ſon maître dans ſa vigne; la plainte fut portée par les plus

proches parens. On ſaiſit le coupable, & tandis qu'on inſtruit le procès de ce malheureux, des zèlés Mahométans le déterminent à ſe faire Turc, dans l'eſpoir d'obtenir ſa grace. On oppoſe à la ſentence de mort prononcée par le Kam, le converſion du coupable. Il eſt bon d'obſerver que la loi Tartare fait périr le criminel par la main de l'offenſé ou par celle de ſes ayans cauſe. On objecta donc, mais on objecta en vain, qu'un Turc ne pouvait-être abandonné à des Juifs : je leur livrerais mon frere, répond le Kam, s'il était coupable ; je laiſſe à la Providence à récompenſer ſa converſion, ſi elle eſt pure, & je ne me dois qu'au ſoin de faire juſtice. L'intrigue des dévots Muſulmans était cependant parvenue à retarder ce jugement juſqu'au Vendredi après midi, afin de rendre également favorable au Néophite, la loi qui oblige les offenſés d'exécuter

d'exécuter la ſentence dans les vingt-quatre heures, & celle qui aſſujétit les Juifs à ſe renfermer pour le Sabbat, au coucher du ſoleil ; cependant on conduit l'aſſaſſin chargé de chaînes, ſur la butte deſtinée à ces ſortes d'exécutions ; mais un nouvel obſtacle s'y oppoſe. Les Juifs ne peuvent répandre le ſang. Un Crieur public parcourt la ville pour offrir une ſomme conſidérable à celui qui voudra leur prêter ſa main, & c'eſt chez le peuple le plus miſérable que cette enquête eſt inutile. Ce nouvel incident fut porté au tribunal du Kam. Les dévots comptaient en tirer grand parti, mais ils furent trompés dans leur attente. Mackſoud-Guéray permit aux Juifs d'exécuter le coupable ſuivant les loix de l'ancien teſtament,& la lapidation termina cette ſcène.

La loi Turque dont je parlais précédemment, celle qui livre le coupable

à l'offenſé, eſt fondé ſur le Coran, qui accorde au plus proche parent du mort, le droit de diſpoſer du ſang de l'aſſaſſin. On a vu qu'en Turquie, la partie plaignante aſſiſte au ſupplice ; la loi Tartare plus littérale, charge la partie plaignante elle-même de l'exécution. J'obſerverai encore que chez les Turcs où le Bourreau attend pour donner le coup, que la ſomme offerte par le coupable ſoit refuſée : il n'eſt pas ſans exemple, qu'une femme ait vendu le ſang de ſon mari. En Tartarie au contraire cette femme chargée d'enfoncer le couteau de ſa propre main, ne ſe laiſſe jamais tenter par aucune offre, & la loi qui lui laiſſe le ſoin de ſa vengeance, la rend inacceſſible à tout autre ſentiment. Un Officier du Prince le bras levé & armé d'une hache d'argent précede le criminel, le conduit au ſupplice, & aſſiſte à ſon exécution.

Il n'eſt point de pays où les crimes ſoient moins communs qu'en Tartarie. Les plaines où les malfaiteurs pourraient d'ailleurs s'échapper aiſément, offrent peu d'objets à la cupidité, & la preſqu'Iſle de Crimée qui en préſente davantage, fermée journellement, ne laiſſe aucun eſpoir de ſe ſouſtraire au châtiment; auſſi n'apperçoit-t-on nulle précaution pour la ſûreté de la Capitale; elle ne contient de gardes que celles qui appartiennent à la Majeſté du Souverain. Le Palais qu'il habite, autrefois entierement bâti à la Chinoiſe, mais réparé à la Turque, préſente encore des beautés de ſon premier genre de conſtruction. Il eſt placé à une des extrémités de la ville & environné de rochers très-élevés : les eaux y abondent & ſont diſtribuées dans les Kioks & dans les jardins, de la manière la plus agréable. Cependant cette ſituation qui n'offre

pour point de vue que des rochers arides, oblige le Kam d'aller fréquemment se promener sur les hauteurs pour y jouir de la beauté du site le plus varié.

On a remarqué que les plaines des Noguais, qui prolongent le continent de la Crimée, étaient presque au niveau de la mer, & que l'Isthme présentait un autre niveau plus élevé de 30 à 40 pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié septentrionale de la presqu'Isle, après quoi le terrein hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est est piramidé par le *Tchadir-Dague* (le mont de la Tente). Cette montagne placée trop près de la mer, pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphère, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre; mais si l'on jette un coup d'œil sur la carte de notre hémisphère, on ne pourra méconnaître

dans le Tchadir-Dague le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucase. On voit en effet que la branche des Apennins qui traverse l'Europe de l'Oueſt à l'Eſt, ſépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace, après s'être plongée dans la mer Noire, reparaît dans la même direction ſur la partie méridionale de la Crimée, laiſſe à peine un paſſage pour la communication des mers de Sabache & du Pont-Euxin, & continue juſqu'à la mer Caſpienne ſous le nom de Caucaſe, pour reparaître enſuite ſous celui de Thibet, & s'étendre juſqu'au rivage oriental de l'Aſie.

La ſérie de ces montagnes n'eſt pas moins ſenſible, & n'eſt pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aſpect, leur ſtructure, les foſſiles qu'elles offrent & les minéraux qu'elles contiennent.

La première obſervation qui ſe préſente en Crimée, eſt l'uniformité d'un lit de rochers, qui y couronnent toutes les montagnes ſur le même niveau. Ces rochers extérieurement à pic ſur plus ou moins d'épaiſſeur, offrent les traces les plus certaines du travail des eaux, l'on y diſtingue par-tout le caractère de ceux qui ſont actuellement expoſés aux efforts de la mer, & ils ſont encore ſemés d'huîtres foſſiles apparentes; mais tellement enveloppées, que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciſeau. On obſerve auſſi que le vif de ces foſſiles qui ſont de la plus groſſe eſpèce, n'eſt pas connu dans les mers du Levant; j'ajouterai que la côte ſeptentrionale de la mer Noire eſt aujourd'hui dépourvue d'huîtres, & qu'il n'y en a que de la petite eſpèce dans la partie méridionale de cette mer.

On trouve auſſi parmi les foſſiles adhé-

rens aux rochers, l'eſpèce d'ourſin, dont le vif eſt particulier à la mer Rouge. Les vallons qui ſillonnent cette partie de la Crimée contiennent de très-grands bancs de foſſiles univalves, & preſque tous du genre des bonnets Chinois. Ces foſſiles différent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée, par une coquille plus épaiſſe, moins évaſée & couvertes de ſtries circulaires; dans quelques vallons, leur abondance eſt telle qu'elles y étouffent abſolument toute végétation : ces coquilles y ſont mêlées avec des fragmens d'un tuf follié & herboriſé dont le principal lit ſe découvre dans le fond des ravins.

Le niveau des bancs de rochers que j'ai vérifié d'une montagne à l'autre avec le niveau d'eau, annonce que toutes les couches ſont également horiſontales. J'ai toujours porté la plus ſcrupuleuſe attention dans mes recherches ſur un objet

aussi intéressant que neuf, & je n'ai rien découvert qui altéra cette uniformité [1].

La carte des terres supérieures de la Crimée, prise sur le niveau de ces bancs de rochers, ne présenterait qu'un Archipel, un amas d'îles plus ou moins élevées, placées à peu de distance les unes des autres, & toujours à l'Ouest du Caucase; mais fort éloignées des terres qui pouvaient à cette époque former le continent vers le Nord, & ce n'est que vers le petit Don que le sol commence à s'élever jusqu'au même niveau.

Ces recherches sur la Géographie pri-

[1] Lorsque les connaissances humaines auront pénétré le principe des révolutions du globe, l'observation que je rapporte sur l'immutabilité du sol de la Crimée acquérera plus de valeur, elle prouvera que les causes du renversement ont été sans effet pour la presqu'Isle. Les tremblemens de terre qui y sont à peine connus, n'ont jamais dû y être centrals, le sommet des rochers y est encore couvert d'une terre végétale, les montagnes les plus élevées n'offrent aucun indice de crathere, aucun vestige de laves.

mitive, en ſervant aux progrès des connaiſſances humaines répandraient ſans doute un nouveau jour, ſur un objet dont l'eſprit de ſyſtême s'eſt emparé, depuis long-temps. Les Savans qui ſeront curieux de connaître le premier aſpect du globe, le retrouveront en ſuivant le même niveau dont ils appercevront partout les traces les plus diſtinctes. Des montagnes plus élevées leur préſenteront encore des niveaux plus anciennement abandonnées par les eaux; mais borné dans ces Mémoires aux ſeuls détails du tableau actuel des pays que j'ai parcourus, &du moral de leurs habitans, je ne me permettrai plus ſur cette matière que de rapporter la réponſe d'un Tartare. Je me promenais avec cet homme, dans une des gorges qui joignent celle dans laquelle Bactcheferay eſt ſitué. J'y remarquai un anneau de fer placé au haut d'un rocher inacceſſible qui cou-

ronnait & fermait cette gorge dans ſon enfoncement. J'interrogeai mon Tartare ſur l'utilité de cet anneau. J'imagine qu'il ſervait, me répondit-il froidement, à attacher les vaiſſeaux, lorſque la mer, en baignant ces rochers formait un port de cette gorge. Je reſtai confondu, j'admirai le génie qui, n'ayant d'autre guide que la comparaiſon journalière du rivage actuel de la mer avec les anciennes traces de ſes eaux, imprimées & conſervées ſur les montagnes, s'élevait juſqu'à la ſolution du problême. Les anciens Grecs & les anciens Romains eurent des occaſions d'admirer auſſi la plus ſublime philoſophie morale dans des Scithes; mais l'idée la plus vaſte ſur les révolutions du globe eſt ſans doute plus étonnante dans un Tartare, & ſa ſimplicité naïve ajoutait encore à mon admiration. On peut juger par lui, que ſes compatriotes accordent peu d'intérêt

aux monumens qui atteſtent les différens âges de la nature, ils négligent auſſi de s'en approprier le travail par l'exploitation des mines du Tchadir-Dague. Les Génois plus inſtruits, & sûrement plus avides, avaient commencé à extraire l'or que cette montagne contient en aſſez grande abondance. On peut même préſumer que le Kam n'aurait pas été inſenſible à l'acquiſition de ces richeſſes, ſi la crainte d'exciter l'avidité de la Porte ne lui avait fait préférer l'inaction à un travail dont elle ſe ferait approprié le fruit. Le danger de voir paſſer ces richeſſes à Conſtantinople n'eſt pas le ſeul auquel le Kam des Tartares ſe feroit expoſé, en voulant exploiter la mine d'or qu'il poſſéde. Forcé d'attirer les gens de la monnaie pour diriger ce travail, il aurait introduit en Crimée, le fléau des prohibitions; & c'eſt à la tranquillité publique que l'humanité des Souverains

Tartares a facrifié leur propre intérêt. Il y a bien quelque gloire à être pauvre à ce prix.

Accoutumés à une exiftence dont les agrémens appartiennent plus à la richeffe du fol, qu'au fafte qui s'emprifonne dans des lambris dorés, les Tartares mettent en jouiffance jufqu'à l'air qu'ils refpirent, & ce premier befoin de tous les êtres eft pleinement fatisfait par la beauté du climat.

Les météores que le ciel de la Crimée préfente dans toutes les faifons, ainfi que la blancheur des aurores boréales qui y font affez fréquentes, atteftent la pureté de l'atmofphère. On pourrait auffi attribuer fa qualité pour ainfi dire éthérée, aux plaines immenfes & defféchées, qui font au Nord de ce pays, auffi bien qu'au voifinage du Caucafe, dont les fommets attirent & abforbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Oueft.

Des saisons réglées, & qui se succèdent graduellement, se joignent à la beauté du sol pour y favoriser la plus abondante végétation; elle se reproduit dans une terre végétale, noire, mêlée de sable, & dont le lit s'étend depuis Léopold, dans la Russie rouge, jusques dans la presqu'île. La chaleur du soleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, sans exiger du cultivateur qu'un léger travail. Ce travail se borne effectivement à sillonner avec le soc le terrain qu'on veut ensemencer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fêves mêlées ensemble dans un sac sont jettées par un homme qui suit la charrue. On ne daigne pas prendre le soin de recouvrir ces graines. On compte sur les pluies pour y suppléer, & le champ est abandonné jusqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir, & qu'il faudra seulement tirer de l'état de con-

fuſion que cette manière de ſemer rend inévitable.

Dans le nombre des productions ſpontanées qui couvrent la ſurface de la Crimée, les aſperges, les noix & les noiſettes ſe diſtinguent par leur groſſeur. L'abondance des fleurs eſt également remarquable, des champs entiers couverts de tulipes de la petite eſpèce forment par la variété de leurs couleurs le plus agréable tableau.

La manière dont on cultive la vigne en Crimée ne ſaurait améliorer la qualité du raiſin : l'on voit avec regret que les plus belles expoſitions du monde n'ont pu déterminer les habitans à les préférer aux vallons ; les ceps y ſont plantés dans des trous de huit à dix pieds de diametre ſur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'eſcarpement de ces foſſes, ſert de ſoutien aux branches du cep, qui en s'y appuyant cou-

vrent tout l'orifice de feuillage au-dessous desquels pendent les grappes, qui par ce moyen y sont à l'abri du soleil, & abondamment alimentées par un sol toujours humide & même souvent noyé par les eaux de pluies qui s'y rassemblent. On éfeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lesquelles on a soin de couper le cep près de terre, & le vignoble submergé pendant l'hiver par le débordement des ruisseaux, laisse un champ libre aux oiseaux aquatiques.

Dans les différentes espèces de ce genre qui abondent en Crimée, la plus remarquable est une sorte d'oie sauvage plus haut montée que les nôtres; & dont le plumage est d'un rouge de brique assez vif. Les Tartares prétendent que la chair de cet animal est très-dangereuse. J'ai cependant voulu la goûter, & je ne l'ai trouvée que très-mauvaise.

Aucun pays n'abonde plus en cailles

que la Crimée, & ces animaux dispersés dans tout le pays, pendant la belle saison, se rassemblent à l'approche de l'automne pour traverser la mer Noire, & se rendre à la côte du Sud, d'où ils se transportent ensuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations est invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui se sont réunies en Crimée choisissent un de ces jours sereins où le vent du Nord, en soufflant au coucher du soleil, leur promet une belle nuit. Elles se rendent au rivage, partent ensemble à six ou sept heures du soir, & ont fini le trajet de 50 lieues à la pointe du jour, où des filets tendus sur la côte opposée, & des chasseurs qui guettent leur arrivée, déciment les émigrans.

L'abondance des eaux qui est grande en Crimée, n'y forme cependant aucune rivière remarquable, & la proximité du

rivage appelle chaque ruiſſeau à la mer. Les plus fortes chaleurs n'y tariſſent point les ſources, & les habitans trouvent dans chaque gorge, des eaux d'autant plus belles, qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables, & à travers des rochers, dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie ſe plaît dans leur voiſinage, & ſon abondance pourrait faire regarder cet arbre comme naturel à la Crimée, ſi les établiſſemens des Génois n'indiquaient pas ceux qui peuvent les y avoir apportés.

Cette nation qui domina long-temps par ſon induſtrie, avait étendu ſon commerce & ſes conquêtes juſques dans la Cherſoneze Taurique où les deſcendans du fameux Gengiskam furent contraints de céder à l'oppreſſion de ces Négocians juſqu'à Mahomet II, qui ne délivra les Tartares de la tyrannie des Génois, que

pour y ſubſtituer un joug auſſi peſant peut-être, mais moins humiliant ſans doute.

On voit encore en Crimée les débris des chaînes qui contenaient les Tartares & les aſſujétiſſaient aux Génois. Ces monumens de la tyrannie atteſtent également la crainte & l'inquiétude qui dévoraient les tyrans. Ce n'eſt que ſur les rochers les plus eſcarpés que l'on retrouve les traces de leurs anciennes habitations. Le rocher même qui ſervait de baſe à des châteaux forts, eſt creuſé tout au tour & repréſente encore le plan de leurs demeures. On y voit des écuries dont les mangeoires ſont taillées dans le roc. La plupart de ces excavations ſe communiquent entr'elles, & quelques-unes joignent la ville ſupérieure par des ſouterrains dont les avenues ſont encore libres. J'ai trouvé dans le centre d'une ſalle aſſez grande, un baſſin quarré, de dix pieds de diamètre,

ſur ſept de profondeur, actuellement remplis d'oſſemens humains. Je ne haſarderai aucune conjecture ſur cette circonſtance, & je me borne à rapporter le fait qu'on peut encore obſerver, puiſque ces ruines ne ſont qu'à deux lieues de Batchéſeray. On voit en Crimée pluſieurs de ces retraites ménagées dans le roc, & toujours ſur des montagnes d'un accès difficile, & l'on peut préſumer qu'elles ſervaient d'aſyle aux troupeaux que les Génois faiſaient paître dans les plaines pendant le jour, & qu'ils renfermaient ainſi pendant la nuit.

Les lieux les plus eſcarpés ont toujours été l'aſyle de la liberté ou le repaire de la tyrannie. Les rochers ſont en effet le ſite le plus capable de diſſiper les craintes qui aſſiégent les oppreſſeurs & les opprimés.

Il eſt probable que la ville de Caſa qui eſt encore aujourd'hui le centre du

commerce de la Crimée, était également celui ou se réunissait le commerce des Génois : mais en considérant la beauté du Port de Baluklava & quelques ruines d'anciens édifices qu'on y apperçoit, on est porté à penser qu'ils n'avaient pas négligé d'en faire usage. Ce port est situé sur la pointe la plus méridionale de la Crimée; les deux caps qui en forment l'entrée sont la première terre qui se présente au Nord-Est du Bosphore de Thrace. A la proximité de ce port, à son étendue, à sa sûreté, se joint le voisinage des forêts qui pouvaient fournir les bois de construction; entièrement abandonné aujourd'hui, le port de Baluklava ne conserve que des vestiges de son ancienne importance, comme on a déja vu que les tombeaux qui subsistent encore à Krim, l'ancienne capitale de la presqu'île, sont les seuls indices qui restent d'une ville jadis considérable.

La Crimée en offre peu qui ſoient dignes d'être citées, on doit cependant compter Geuzlevé à cauſe de ſon Port ſur la côte occidentale de la preſqu'île, & Acmedchid, réſidence du Calga Sultan [1].

Après avoir parcouru les principaux objets qui ont trait à l'Hiſtoire Naturelle de la Crimée, jettons un coup-d'œil plus réfléchi ſur la ſituation politique des Tartares & ſur les principes de leur gouvernement.

Les pays compris ſous le nom de la petite Tartarie, ſont la preſqu'île de Crimée, le Couban, une partie de la Circaſſie, & toutes les terres qui ſéparent l'Empire de Ruſſie de la mer Noire. Cette zône depuis la Moldavie juſqu'au près de Taganrog ſitué entre le 46e & le 44e degré de latitude, a dans ſa

[1] On verra plus loin quelle eſt cette dignité.

largeur trente à quarante lieues ſur près de deux cent de longueur ; elle contient de l'Oueſt à l'Eſt le Yetitchékoulé, le Dgiamboylouk, le Yédeſan & la Beſſarabie. Cette dernière province que l'on nomme aujourd'hui le Boudjak, eſt habitée par des Tartares fixés dans des villages, ainſi que ceux de la preſqu'île ; mais les habitans des trois autres provinces n'ont que des tentes de feutre qu'ils emportent où il leur plaît.

Ces peuples qu'on nomme Noguais & qu'on croit Nomades, ſont cependant fixés dans les vallons, qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent, & leurs tentes rangées ſur une ſeule ligne y forment des eſpèces de villages de trente à trente-cinq lieues de long, qui diſtinguent les différentes hordes.

On peut préſumer que la vie champêtre & frugale de ces peuples paſteurs favoriſe la population, tandis que les

besoins & les excès du luxe, chez les nations policées, la coupent dans sa racine. On remarque en effet qu'elle est déja moins considérable sous les toits de la Crimée & du Boudjak que sous les tentes des Noguais ; mais on ne peut s'en procurer le dénombrement que dans l'apperçu des forces militaires que le Kam est en état de rassembler : on verra bientôt ce Prince lever en même-temps trois armées : celle qu'il commandait en personne de 100,000 hommes, celle de son Calga de 60,000, & celle de son Nouradin de 40,000. Il aurait pu en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels, & si l'on considère ce nombre de soldats & la surface des états de Tartarie, on pourra comparer leur population avec la nôtre.

La manière la plus sûre d'évaluer les forces de ces Nations, c'est de les voir opérer en corps d'armées ; mais il

eſt bon de commencer par obſerver la nature de ces forces même & les moyens qui les raſſemblent. Ces moyens tiennent au Gouvernement, & l'origine de tout Gouvernement eſt du reſſort de l'Hiſtoire.

Celle des Tartares en particulier préſente l'image d'un vaſte Océan, dont on ne peut connaître l'étendue qu'en parcourant les côtes qui l'environnent. On ne retrouve en effet les faſtes de ce peuple que chez les Nations qui ont eu le malheur d'être à portée de lui & qu'il a ſucceſſivement ravagé : cependant ces mêmes Nations qui ont peu ou point écrit, contraignent l'Hiſtoire de ſe renfermer dans les probabilités; mais elles ſont telles qu'en les comparant avec les annales de tous les peuples, on eſt forcé de convenir que les Tartares ont par devers eux les titres d'ancienneté les mieux conſtatés.

Sans prétendre moi-même à faire un examen approfondi de la grande queſtion qui agite aujourd'hui nos Littérateurs, celle de la véritable ſituation de l'Iſle des Atlantes, j'obſerverai ſeulement que le plateau de la Tartarie qui prolonge au Nord, la chaîne des montagnes du Caucaſe & du Thibet juſques vers la preſqu'Iſle de Corée, préſente à en juger par le cours des eaux qui du centre de l'Aſie ſe répandent au Sud & au Nord de cette partie du globe, la portion la plus élevée des terres qui ſéparent les mers des Indes & du Kamtchatka. Cette ſeule obſervation ſemble garantir que cette zône occupée encore préſentement par les Tartares a dû être la première terre découverte en Aſie, la première habitée, le foyer de la première population, celui d'où ſont parties ces émigrations qui conſtamment repouſſées par la muraille de la Chine

& par les défilés du Thibet & du Caucafe, en fe portant fur l'Afie feptentrionale ont reflué dans notre Europe fous les noms de Goths, d'Oftrogoths & de Vifigoths.

Aux obfervations géographiques qui appuient cette hypothèfe, fe joint encore la tradition Tartare que Krim Gueray m'a communiqué. On verra bientôt ce Prince fur le trône, on admirera fon courage, fes connaiffances, fa philofophie & fa mort.

Il ferait cependant difficile de demêler rien de fixe & de parfaitement avéré dans les annales des Tartares avant Gengiskan, mais on fait que ce Prince élu grand Kam par les Kams des différentes tribus, ne fut choifi pour être le Roi des Rois que parce qu'il était le plus puiffant d'entr'eux. On fait également qu'à cette époque Gengiskan conçut & exécuta les projets

d'envahiſſement qui lui ont formé le plus vaſte empire dont l'Hiſtoire faſſe mention. Les émigrations qui ont ſuivi ce conquérant & qui ont couvert les pays conquis prouvent encore le degré de population néceſſaire à ces débordemens ; & tous ces motifs réunis rejettent l'origine de cette famille dans l'obſcurité des temps les plus reculés.

Une chaîne non interrompue a amené juſqu'à nos jours cette dynaſtie des Princes Gingiſiens, ainſi que le Gouvernement féodal auquel les Tartares ſont encore ſoumis. On retrouve chez eux, les premières loix qui nous ont gouverné, les mêmes préjuges qui nous maîtriſent, & ſi l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces anciens peuples vers le Nord, & celle des peuples du Nord vers nous, on s'accordera peut-être, pour reconnaître la ſource de nos uſages les plus antiques.

Après la famille ſouveraine, on compte celles de Chirine, de Manſour, de Sedjoud d'Arguin & de Baroun. La famille de Gengiskan fournit les Seigneurs ſuzerains, & les cinq autres familles fourniſſent les cinq grands Vaſſaux de cet Empire. Ceux-ci qu'on nomme Beys, ſont toujours repréſentés par les plus âgés de chaque famille & cet ordre eſt invariable. Ces anciens Mirzas dont les annales placent la tige dans les compagnons de Gengiskan, forment la haute nobleſſe dans l'ordre où ils ſont nommés : ils ne peuvent jamais être confondus avec les familles annoblies. Celles-ci réunies ſous la dénomination de Mirza Capikouly, c'eſt-à-dire, Mirza eſclave du Prince, ont cependant un Bey qui les répréſente, & le droit de grande vaſſalité, celui de ſiéger aux états. Parmi les Mirzas Capikouly, la famille de Koudalak diſ-

tinguée par l'antiquité de ſon annobliſſement jouit du droit de fournir dans le plus âgé de ſes membres le repréſentant de toutes les familles annoblies ; & ces ſix Beys, réunis au ſuzerain, forment le Sénat, la Cour ilté, la toute-puiſſance des Tartares.

On ne convoque ces aſſemblées que dans les cas extraordinaires ; mais pour que le Kam, qui a le droit de réunir les grands Vaſſaux, ne puiſſe abuſer de leur éloignement, pour étendre ſon autorité au-delà des bornes de la féodalité, le Bey des Chirines repréſente conſtamment les cinq autres Beys, & ce chef de la nobleſſe Tartare a ainſi que le Souverain, ſon Calga, ſon Nouradin, ſes Miniſtres, & le droit de convoquer les Beys, ſi leur réunion négligée par le Kam devenait utile contre lui-même. La charge de Calga des Chirines eſt toujours occupée par le plus âgé de

la famille après le Bey : ce chef a donc constamment son successeur auprès de lui, & ce contre-poids de la puissance souveraine est toujours en activité.

Le même ordre qui réunit toutes les forces contre les attentats du despotisme, veille également à la sûreté, & au maintien du pouvoir légitime du souverain. Les grands Vassaux Tartares semblent en effet n'appartenir au Gouvernement, que comme des colonnes à un édifice; ils le soutiennent sans pouvoir l'ébranler. On n'a jamais vu chez ce peuple aucun exemple de ces troubles qui ont agité la France dans tous les temps de sa féodalité. Le Gouvernement Tartare encore dans sa pureté, ne laisse aucune marge à l'ambition. On naissait grand Vassal en France, à peine a-t-on le temps de l'être en Tartarie.

Il est probable que le même ordre était anciennement établi dans la

famille ſouveraine, & que le Kam des Tartares était conſtamment le plus âgé des membres de cette famille; mais quel que fût l'ordre de ſucceſſion avant l'arrivée des Génois en Crimée, on apperçoit diſtinctement à cette époque la tyrannie protégeant les intrigues, trois Kams élus à la fois, & Mingli-Gueray, dont les droits étaient les plus certains, priſonnier dans Mancoup.

Mahomet II venait de conſommer la conquête de Conſtantinople; il en avait expulſé les Génois, il courut les chaſſer de la Crimée & délivra Mingli-Gueray de leurs mains; mais il ne le rétablit ſur le trône, qu'après avoir fait avec ce Prince, un traité qui ſoumettait à la Porte ſa nomination & celle de ſes ſucceſſeurs. Une grande partie de la Romélie fut donnée en appanage au Prince Gengizien; de riches poſſeſſions devinrent le dédom-

magement de la liberté des Sultans Tartares & le garant de leur ſoumiſſion, & chacun des Princes de la famille régnante eut l'eſpoir de parvenir au trône par ſes intrigues à Conſtantinople.

Malgré les précautions que prit Mahomet II, vainqueur des Génois en Tartarie, pour aſſurer l'exécution de ſon traité avec Mingli - Gueray, il eſt certain que les parties contractantes ne pouvaient réellement ſtipuler qu'en vertu de leurs droits reſpectifs : que ceux de la république des Tartares ne purent être compromis, & que la dépoſition du ſuzerain attribuée au Grand-Seigneur ne portait aucune atteinte légitime à l'indépendance de la nation. Le droit public des Tartares a donc été négligé ou méconnu quand on a prononcé l'indépendance de cette Nation. Déclarer libre une Nation qui n'a jamais

jamais cessé de l'être est le premier acte de son assujettissement.

Les moyens politiques qui maintiennent en Crimée un parfait équilibre entre les Grands-Vassaux & le Suzerain avaient besoin que la distribution des terres en assurât la durée. Mais cette répartition devait elle-même se ressentir des différences qui se trouvent dans la manière d'exister des habitans.

Les terres de Crimée & de Bessarabie sont divisées en fiefs nobles, en Domaines royaux, & en possessions roturières. Les premieres qui sont toutes héréditaires ne relèvent pas même de la Couronne & ne paient aucune redevance. Celles du Domaine sont en partie annexées à certaines charges dont elles composent le revenu, le surplus est distribué par le Souverain à ceux qu'il veut en gratifier. Le droit d'aubaine établi en Crimée au défaut d'héritier au septieme degré,

met le Kam en jouiſſance de ce privilège pour tout ce qui concerne les biens nobles, & chaque Mirza jouit du même droit ſur tous les biens roturiers dans l'étendue de ſon fief. C'eſt d'après ce principe qu'eſt également perçue la capitation annuelle à laquelle tous les vaſſaux Chrétiens ou Juifs ſont aſſujettis, & ce dernier objet donne au bien noble en Tartarie toute l'extenſion de la propriété la plus abſolue.

Ce n'eſt auſſi qu'aux Etats aſſemblés que les Mirzas poſſeſſeurs de fiefs ſont redevables du ſervice militaire, & je traiterai cet article, lorſque j'en ſerai aux circonſtanccs qui en ont mis tous les détails en action.

On ne connaît point chez les Noguais ces diſtinctions de propriété territoriale, & ces peuples paſteurs uniquement occupés de leurs troupeaux, leur laiſſent la libre jouiſſance des plaines qu'ils habitent,

& ſe bornent aux ſeules limites qui ſont marquées entre les hordes voiſines.

Mais ſi les Mirzas Noguais partagent avec leurs Vaſſaux la communauté du ſol, s'ils attachent même une ſorte de honte à la culture, ils n'en ſont pas moins puiſſans. Retirés pendant l'hiver dans les vallons que leurs hordes occupent, ils y perçoivent chacun dans ſon Aoul [1] la redevance en beſtiaux & en denrées qui leur eſt due; & lorſque la ſaiſon permet d'enſemencer, ils ſe tranſportent avec les cultivateurs dans la plaine, choiſiſſent le lieu de la culture, & en font le partage entre leurs vaſſaux.

En promenant ainſi leur culture, les Noguais réuniſſent d'excellens pâturages à des récoltes abondantes que produiſent des terres qu'il n'épuiſent jamais.

Le droit de corvée qui tient moins

[1] Aoul, portion d'une horde qui comprend les vaſſaux relevans du même noble.

ſans doute à la conſtitution féodale qu'au luxe des Grands-Vaſſaux & des Seigneurs de fiefs eſt établi en Crimée, & n'eſt point connu chez les Noguais ; mais ils paient la dixme au Gouverneur de la Province.

Les Sultans qui ſont ordinairement revêtus de ces Gouvernemens, y réſident ſous le titre de Séraskiers, & y commandent en Vicerois. Mais la première dignité de l'Empire eſt celle de Calga, elle eſt toujours conférée par le Kam à celui des Princes de ſa Maiſon dans lequel il a le plus de confiance. Sa réſidence eſt à Acmet-Chid, ville ſituée à quatre lieues de Bactchéſeray ; il y jouit de tout le décorum de la Souveraineté. Ses Miniſtres font exécuter ſes ordres, & ſon commandement s'étend juſqu'auprès de Caſa.

La dignité Calga anciennement deſtinée au ſucceſſeur préſomptif, conſerve

encore le privilège de suppléer la Souveraineté dans le cas de mort du Kam & jusqu'à l'arrivée de celui qui doit le remplacer. Il commande en chef les armées Tartares, si le Kam ne va pas en personne à la guerre, & il hérite comme le Suzerain de tous les Mirzas qui meurent dans son appanage sans héritiers au septième degré.

La charge de Nouradin, la seconde dignité du Royaume, est également occupée par un Sultan; il jouit aussi du droit d'avoir des Ministres, mais ils sont ainsi que leur maître sans aucune fonction. Cette petite Cour qui n'a point d'autre résidence que Bachtchéseray, se confond avec celle du Kam : cependant si quelque événement met en campagne des troupes dont le commandement soit confié au Nouradin, son autorité ainsi que celle de ses Ministres acquiert dès ce moment toute l'activité du pouvoir souverain.

La troisième dignité du Royaume occupée par un Sultan sous le titre d'Or-Bey, Prince d'Orcapy, a cependant été quelquefois conférée à des Mirzas Chirines qui avaient épousé des Princesses du Sang Royal. Ces nobles qui dédaignent les premières places du Ministère & n'acceptent que celles destinées aux Sultans, ont aussi été admis aux Gouvernemens extérieurs ; mais ces Gouvernemens de frontieres sont communément occupées par les fils ou neveux du Prince régnant, ils y sont les Généraux particuliers des troupes de leur province, & lorsqu'on rassemble celles du Boudjak, du Yédesan & du Couban, elles sont toujours commandées par leurs Sultans Séraskiers, même après leur réunion sous les ordres du Kam, du Calga ou du Nouradin.

La horde du Dgamboilouk n'est gouvernée que par un Caïmakan ou Lieu-

tenant de Roi. Il y fait les fonctions de Séraskier & conduit ses troupes jusques à l'armée ; mais alors il en remet toujours le commandement au Général en chef, pour retourner dans son Gouvernement, & y veiller à la sûreté des plaines situées devant l'Isthme de la Crimée.

Outre ces grands emplois dont les revenus sont fondés sur certains droits perçus dans les provinces, il y a encore deux dignités féminines. Celle d'Alabey que le Kam confere ordinairement à sa mere ou à une de ses femmes, & celle d'Ouloukani qu'il donne toujours à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles. Plusieurs villages sont dans la dépendance de ces Princesses, elles y connaissent des différens qui s'élèvent entre leurs sujets & rendent la justice par le ministère de leurs Intendans qui siégent à cet effet à la porte du Sérail la plus voisine du Harem.

Je n'entrerai point dans les détails qui concernent le Mufti, le Visir & les autres Ministres, leurs charges sont analogues à celles qui y correspondent en Turquie, à cela près que les principes & les usages du Gouvernement féodal y modèrent seulement l'exercice de leurs fonctions.

Les revenus du Kam montent à peine à 600,000 liv. pour l'entretien de sa maison; cependant si ce modique revenu gêne la libéralité du Prince, elle ne l'empêche pas d'être généreux. Nombre de Mirzas vivent à ses dépens, jusqu'à ce que le droit d'aubaine lui fournisse le moyen de s'en débarrasser en leur concédant quelques biens domaniaux.

La levée de ses troupes n lui occasionne d'ailleurs aucune dépense. Toutes les terres sont tenues à redevance militaire. Le Souverain ne supporte non plus aucuns frais de justice, & la rend

gratuitement dans toute l'étendue de ses Etats, comme les jurisdictions particulières la rendent gratuitement dans leur district; on appelle de ces Tribunaux particuliers à celui du Suzerain.

L'éducation la plus soignée chez les Tartares se borne au talent de savoir lire & écrire; mais si l'instruction des Mirzas est négligée, ils sont distingués par une politesse aisée; elle est le produit de l'habitude où ils sont de vivre familiérement avec leurs Princes, sans jamais manquer au respect qu'ils leur doivent.

Bactchéseray renferme cependant un Journal historique très-précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conservé & suivi avec soin. Ce manuscrit que son premier Auteur a commencé en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui se sont succédés jusqu'à ce

jour. L'événement de ma miſſion en Tartarie ayant engagé le Continuateur de ce Journal à prendre de moi quelques informations qui me l'ont fait découvrir, j'ai voulu inutilement en faire l'acquiſition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, & les circonſtances ne m'ont pas laiſſé le tems d'en obtenir des extraits.

Les Gazettes ont aſſez parlé des troubles qui de nos jours ont agité la Pologne, & des diſcuſſions de la Porte & de la Ruſſie. Mackſoud-Guéray ſe trouvait au foyer de cet incendie, obligé d'y jouer un rôle conſidérable, il en redoutait les ſuites pour lui-même, voyait ſon ſucceſſeur dans Krim-Guéray, & ne ſe trompait dans aucune de ces conjectures.

Cependant l'affaire de Balta décida le Grand-Seigneur à déployer l'étendart de Mahomet; le Miniſtre de Ruſſie fut conduit aux ſept Tours, & Krim-Guéray remis ſur le trône des Tartares, fut

appellé à Conſtantinople, pour y concerter avec Sa Hauteſſe les premières opérations militaires. Ces nouvelles arrivèrent à Baćtchéſéray avec celle de la dépoſition de Mackſoud. Le même courier apporta les ordres du nouveau Kam pour inſtaller un Caïmakan [1], & ceux qui fixaient le rendez-vous général à Kaouchan en Beſſarabie. Je m'empreſſai de m'y rendre, & je me diſpoſais à aller au-devant de Krim-Guéray juſqu'au Danube lorſque je reçus un courier de ſa part qui me diſpenſait de cette formalité, bornait pour mon compte le cérémonial à l'accompagner à ſon entrée, m'aſſurait de ſa bienveillance, & m'invitait à lui faire préparer à ſouper pour le jour de ſon arrivée.

Ce début me parut très-aimable; mais le ſouper m'eut embarraſſé, ſans les éclairciſſemens que j'obtins facilement du cou-

1 Ce titre qui veut dire tenant place, répond ici à celui de Régent.

rier. C'était l'homme de confiance. Notre maître aime le poiſſon, me dit-il, il ſait que votre Cuiſinier l'accommode bien ; les ſiens ne mettent que de l'eau dans les ſauces : il ne m'en fallut pas davantage pour connaître le goût du Prince, & je donnai des ordres pour que le meilleur poiſſon du Nieſter fût noyé dans d'excellent vin.

Le Kam devait faire ſon entrée le lendemain. Je montai à cheval, & je le rencontrai à deux lieues de la ville. Une nombreuſe cavalcade l'accompagnait, & la réception qu'il me fit répondit au témoignage de bonté qui l'avait précédé.

Krim-Guéray, âgé d'environ ſoixante ans, joignait à une taille avantageuſe un maintien noble, des manières aiſées, une figure majeſtueuſe, un regard vif, & la faculté d'être à ſon choix d'une bonté douce ou d'une ſévérité impoſante. La circonſtance de la guerre conduiſait à ſa

ſuite un très-grand nombre de Sultans dont ſept étaient ſes enfans. On me fit ſur-tout remarquer le ſecond de ces Princes dont le jeune courage brûlait de ſe diſtinguer, & qui par l'habitude d'exercer ſes forces, était parvenu à tendre facilement deux arcs à la fois. Il s'était occupé de cet exercice dès ſon enfance; & ce Prince avait à peine neuf ans que ſon pere voulant piquer ſon amour-propre, lui dit d'un air mépriſant, qu'une quenouille conviendrait mieux à un poltron, comme lui; poltron, répond l'enfant en pâliſſant: je ne crains perſonne, pas même vous; en même-tems, il décoche une fléche, qui heureuſement n'aboutit que dans un panneau de boiſerie où le fer s'enfonça de deux doigts. Lorſqu'une grande douceur & les marques du plus grand reſpect filial précédent, & ſuivent un tel emportement, on ne peut ſans doute attribuer cet attentat qu'à une

exceſſive ſenſibilité ſur le point d'honneur.

Tout ce qui devait ſervir à l'entrée du Kam & à ſon inſtallation était préparé à la porte de la ville; il y mit pied à terre un moment pour faire ſa toilette ſous une tente dreſſée à cet effet; coëffé d'un bonnet chargé de deux aigrettes enrichies de diamants, l'arc & le carquois paſſé en ſautoir, précédé de ſa garde & de pluſieurs chevaux de main dont les têtieres étaient ornées d'aigrettes, ſuivi de l'étendart du Prophète & accompagné de toute ſa Cour, ce Prince ſe rendit à ſon Palais, où il reçut dans la ſalle du Divan, aſſis ſur ſon trône, l'hommage de tous les Grands.

Cette cérémonie nous occupa juſqu'à l'heure du ſouper que j'avais fait préparer, & que mon cuiſinier eut la liberté de ſervir. Ceux du Prince prévenus de cette concurrence avaient auſſi tra-

vaillé à se distinguer; mais ils ne purent lutter contre les sauces au vin. Les entremêts n'eurent pas moins de succès, & la supériorité de la cuisine française me valut l'avantage de fournir journellement au Prince douze plats à chacun de ses repas.

Krim-Guéray n'était pas uniquement sensible à la bonne chere, tous les plaisirs avaient des droits sur lui. Un nombreux orchestre, une troupe de Comédiens & des Baladines, qu'il avait également à sa solde, en variant ses amusemens, remplissaient toutes les soirées, & délassaient le Kam des affaires politiques & des préparatifs de guerre dont il était occupé pendant le jour.

L'activité de ce Prince qui suffisait à tout, le portait à en exiger aussi beaucoup des autres, & j'oserai dire qu'il paraissait content de la mienne. J'avais part à sa confiance, j'étais admis à ses

plaisirs, je m'amusais sur-tout du tableau piquant & varié que m'offrait sa Cour.

Kaoucham était devenu le centre de la Tartarie, tous les ordres en émanaient, on s'y rendait de toutes parts, & la foule des Courtisans augmentait chaque jour. Les nouveaux Ministres que j'avais connu en Crimée, & qui s'étaient apperçus des bontés particulières dont le Kam m'honorait, me choisirent pour obtenir de leur maître une grace qu'ils n'auraient osé solliciter. L'expérience de son premier regne leur avait fait observer qu'il était important de le garantir d'un premier acte de cruauté qui répugnerait d'abord à son caractère; mais après lequel il était à craindre qu'il ne s'arrêtât plus. Un malheureux Tartare pris en contravention de quelques ordres trop sévères, venait d'être condamné à mort par le Kam. On se préparait à conduire

duire ce malheureux au ſupplice au moment où j'arrivais au Palais. Pluſieurs Sultans m'entourèrent auſſitôt, m'expliquèrent le fait, m'engagèrent à préſerver, les Tartares des ſuites de cette exécution. J'entrai chez Krim-Gueray que je trouvai encore agité de l'effort qu'il avait fait ſur lui-même pour l'ordonner; je m'approchai de lui, & m'étant incliné pour lui baiſer la main, ce qui ne m'arrivait jamais; je la retins nonobſtant le mouvement qu'il fit pour la retirer. Que voulez-vous, me dit-il, avec une ſorte de ſévérité? La grace du coupable, lui répondis-je. Quel intérêt, me répliqua-t-il, pouvez-vous prendre à ce malheureux? Aucun, ajoutai-je; un homme qui vous a déſobéi ne peut m'en inſpirer: ce n'eſt auſſi que de vous ſeul dont je m'occupe; vous ſeriez bientôt cruel, ſi vous étiez un moment trop ſévère, & vous n'avez pas beſoin de ceſſer d'être

bon, pour être conſtamment craint & reſpecté. Il ſourit, m'abandonna ſa main, je la baiſai, & je fus de ſa part, annoncer la grace qu'il m'accordait. La joie qu'elle répandit fut entretenue par une nouvelle Comédie Turque d'un genre aſſez burleſque. Krim-Guéray me fit pendant la piéce beaucoup de queſtions ſur le théâtre de Molière dont il avait entendu parler : ce que je lui dis des règles dramatiques & des bienſéances qui s'obſervent ſur nos théâtres lui donna du dégoût pour les parades auxquelles les Turcs ſont encore réduits. Il ſentit de lui-même que le Tartuffe était préférable à Pourceaugnac; mais il ne put concevoir que le ſujet du Bourgeois Gentilhomme exiſtât dans une ſociété où les loix ont fixé les différens états d'une manière invariable, & j'aimai mieux lui laiſſer croire que le Poëte avait tort, que d'entreprendre de le juſtifier en lui préſentant le tableau de nos

désordres ; mais si personne, ajouta-t-il ne peut tromper sur sa naissance, il est aisé d'en imposer sur son caractère. Tous les pays ont leurs Tartuffes, la Tartarie a les siens, & je desire que vous me fassiez traduire cette piéce [1].

Tandis que notre imagination se livrait à des projets aussi pacifiques, un Envoyé des Confédérés de Pologne arrivait à Kaouchan pour combiner avec le Kam l'ouverture de la campagne. Ce Prince avait promis au Grand-Seigneur de débuter par une incursion dans la nouvelle Servie, l'Ukraine Polonaise pouvait s'en ressentir & cette circonstance exigeait quelques négociations préliminaires auxquelles les pouvoirs de l'envoyé Polonais ne parurent pas suffisans. Cependant le

1 M. Ruffin, Secrétaire Interprête du Roi à Versailles, était chargé de ce travail : son esprit eût jetté les fondemens du bon goût chez les Tartares, si les circonstances lui avaient permis de se livrer à ce travail.

temps preſſait, & Krim-Gueray deſira que je me rendiſſe auprès de Cotchim, pour y traiter en ſon nom avec les Chefs de la confédération qui s'y étaient réfugiés ; mais quelque flatté que je fuſſe de la confiance de ce Prince, je ne crus pas devoir accepter cette commiſſion ſans un Collégue Tartare, qui, nommé ſur le champ, fut ainſi que moi revêtu de pleins pouvoirs. Notre Ambaſſade exigeait plus de promptitude que de luxe, & nous fûmes le lendemain coucher ſur les terres de Moldavie. Le tableau de la plus affreuſe dévaſtation y avait précédé la guerre, & l'effroi des habitans produit par les incurſions de quelques troupes avait ſeul occaſionné ce déſaſtre. La déſertion des villages & la ceſſation de toute culture, ne promettaient ſans doute pas à l'armée Ottomane l'abondance des vivres qu'elle devait naturellement eſpérer de raſſembler dans le voiſinage

du Danube ; mais ces réflexions dont j'entretenais mon Collégue l'intéressaient infiniment moins que la disette actuelle qu'il nous fallut supporter jusqu'à notre arrivée à Dankowtza [1]. Les Comtes Crazinski & Potoski nous y reçurent avec toute la considération due au Prince que nous réprésentions, mais ce qui plut davantage à l'Ambassadeur Tartare, ce fut le bon vin de Tockai dont on le régala. Je l'avais amené dans ma voiture;mais l'incommodité d'un siége élevé lui fit desirer pour son retour un chariot Turc, dans lequel il put être couché tout à son aise. Je m'empressai de procurer cette satisfaction à un homme dont le grand âge & le caractère aimable étaient également intéressans. Un chariot de suite voiturait nos équipages & quelques domestiques. Nous nous acheminâ-

[1] Village près de Cotchim où les Confédérés s'étaient retirés après la déclaration de la guerre.

mes ainſi par une route qu'on nous avait aſſuré meilleure, quoiqu'un peu plus longue. A des neiges abondantes venait de ſuccéder un froid aſſez vif; il fallait en profiter pour paſſer à Gué-le-Pruth, avant la crue des eaux que le plus petit dégel eut occaſionné. Conduits par un guide, nous arrivons au bord de cette rivière dont le courant chariait des glaces avec rapidité. J'ignorais la profondeur de ſes eaux, j'en craignais l'effort; mais le conducteur me raſſura en précédant ma voiture qui ouvrit la marche. Elle était attelée de ſix bons chevaux & aſſez peſante pour réſiſter au courant; elle arriva en effet très-heureuſement ſur le bord oppoſé; je m'empreſſai d'y mettre pied à terre pour voir les deux autres charriots dont la légéreté m'inquiétait. Ils étaient à peine au tiers du paſſage que l'eau commençait à les ſoulever. Je criai d'arrêter; mais loin

de m'écouter, les poſtillons appuient leurs chevaux, les deux voitures ſe renverſent, & dans l'inſtant le fleuve entraîne pêle-mêle avec les glaçons tous les débris de ce naufrage. Je cours au poſtillon de ma voiture pour lui dire de dételer la volée & de conduire ſes chevaux au ſecours de l'Envoyé Tartare & de mes gens : je le trouve à terre expirant de froid, je le traîne près d'un foſſé voiſin, où je le précipite pour le couvrir de neige. Mon cocher avait déja ſuivi le cours de la rivière juſqu'à un moulin, où par ſes cris il avait excité l'attention des meuniers. J'y arrive auſſitôt, & je les trouve occupés à repêcher avec des crocs ceux qui avaient été ſubmergés. Mais je cherche en vain mon vieux Collégue, & j'étais agité du plus violent déſeſpoir ſur ſon ſort, lorſque j'entendis ſa voix qui m'invitait à me calmer, tandis qu'au milieu des glaçons, la tête

ſeulement hors de l'eau par la portière de ſa voiture ; il n'était retenu que par un bas fonds, d'où le moindre effort pouvait l'entraîner. Je fus enfin aſſez heureux pour lui porter du ſecours & réunir tous mes naufragés, qu'il me fallait encore préſerver du riſque de mourir de froid. En effet la gelée avait tellement durci leurs vêtemens qu'on ne put les déshabiller, qu'après que la chaleur d'un grand feu eût ramolli les étoffes. Quand je me fus aſſuré que le ſoin des Meuniers pouvait leur ſuffire, je courus avec mon cocher pour ramener mon poſtillon : la neige l'avait guéri. Nous le vîmes en arrivant occupé à ſortir du trou où je l'avais précipité. Le bon feu du moulin acheva de le tirer d'affaire, & je fus agréablement ſurpris en y rentrant de voir tous mes équipages repêchés. Je pourvus de mon mieux à tous les nouveaux ſecours que la circonſtance exi-

geait, & bientôt je n'eus plus qu'à m'attendrir ſur l'extrême ſenſibilité de mon Collégue, qui après avoir couru lui-même le plus grand riſque ne parlait jamais que de mon inquiétude. Le tems qu'il fallut pour ſécher les habits, pour rétablir les chariots & ravitailler la troupe ne nous permit de partir que le lendemain. Juſques-là je n'avais pas à me louer de ma nouvelle route, & les mauvais chemins que nous rencontrâmes auraient achevé de m'en dégoûter ſans l'eſpoir d'arriver bientôt à Botouchan. On m'avait annoncé cette ville, l'une des plus conſidérables de la Moldavie, comme une terre de promiſſion où je pourrais m'approviſionner pour le reſte de ma route; il était encore jour quand nous y entrâmes; mais nous la trouvâmes totalement abandonnée, & les maiſons ouvertes nous permirent d'entrer dans celle qui avait le plus d'apparence,

& que mon conducteur me dit appartenir à un Boyard [1]. Cette position nous offrait peu de ressources, j'obtins cependant de mon guide d'aller en demander de ma part au Supérieur d'un Couvent voisin : j'attendais son retour avec impatience, lorsque je vis paraître dans ma cour un carrosse à six chevaux, c'était le maître du logis : il me dit en entrant qu'informé par mon Emissaire du domicile que j'avais élu, & de mes besoins, il était venu lui-même pour ne laisser à personne la satisfaction d'y pourvoir. Un début aussi honnête ranima nos espérances, & l'arrivée des provisions ne nous fit pas languir. Quelqu'important que fut mon hôte, j'apperçus dans sa conversation qu'il n'était pas l'aigle du canton, & que, cédant par faiblesse de caractère à toutes les impulsions qu'on

[1] Gentilhomme Moldave.

lui donnait, le dernier avait toujours raiſon auprès de lui. En conſéquence il me devint facile de lui démontrer le danger où les Boyards s'expoſaient, en ne s'oppoſant pas à l'abandon des maiſons & même en l'autoriſant par leur exemple. Il venait de m'apprendre que tous les habitans de la ville, au nombre de ſept à huit mille, effrayés des mauvais traitemens & du maraudage de quelques Sipahis, s'étaient refugiés dans l'enceinte du Couvent où j'avais envoyé; que pluſieurs Boyards auſſi timides que la multitude, fomentaient ce déſordre ſans en prévoir les ſuites : j'ai été du nombre, ajouta-t-il, vous m'avez converti, venez rendre le même ſervice à mes compagnons. Le plaiſir de rapprocher tous ces malheureux de leurs foyers, qu'aucune vexation ne menaçait, m'étourdit ſur le danger de tenter cette bonne-œuvre, je retins mon hôte à coucher,

& comme ma route m'obligeait de paſſer devant la porte du Monaſtère, les cris des femmes, des enfans, le tumulte d'une multitude entaſſée & le tableau de la misère qui l'environnait, achevèrent de me déterminer à ſuivre mon Boyard. Il m'aida à percer la foule, juſqu'à un perron au haut duquel ſes compagnons me reçurent & m'introduiſirent dans le ſallon où ils tenaient leurs aſſiſes. J'avais fait un tel effet ſur mon hôte, qu'encore plein de mes argumens, il voulut eſſayer la converſion de ſes camarades ; mais il fut d'abord interrompu par les injures dont on l'accabla, & qui me confirmèrent dans l'opinion que cet homme n'était pas Chef de parti. Je crus devoir alors développer mon éloquence, & je vis bientôt qu'elle n'aurait pas grand ſuccès ; mon auditoire était orageux, le tumulte laiſſait peu d'accès au calme que je voulais établir.

J'eus recours alors à des moyens plus efficaces. Une terreur panique avait occaſionné le déſordre ; une terreur plus réelle pouvait ſeule y remédier. Je changeai de ton, je menaçai de porter plainte au Kam, & de lui faire faire une prompte juſtice. J'excuſai le peuple qui ſe laiſſe toujours conduire : j'inculpai de rébellion ceux qui m'écoutaient, & je ne vis plus devant moi que des gens tremblans & ſoumis. Parlez donc vous-même à cette foule effrayée, me dit le plus turbulent des Boyards ; vous les perſuaderez mieux que nous ne les perſuaderions nous-mêmes, ils vous béniront, & loin de nous accuſer, vous rendrez témoignage de notre bonne volonté ; je me défendis long-temps, je n'aurais même jamais accepté le dangereux rôle qu'on me propoſait, ſi en revenant ſur le perron, pour m'en aller, je n'avais apperçu l'impoſſibilité de percer la foule

que l'inquiétude agitait fortement depuis mon arrivée : parlez à ces malheureux, me répete encore le même Boyard, en s'avançant ſur le devant du perron, pour me ſervir ſans doute de Collègue ſur cette nouvelle tribune aux harangues. Trois Jéniſſaires armés juſqu'aux dents y ſiégeaient avec toute la morgue de l'iſlaniſme. Leur air d'importance annonçait des protecteurs, & forcé de mettre à fin cette aventure, je crus qu'il était à propos de commencer par en impoſer à ces braves pour étonner la multitude. Que faites-vous ici ? leur dis-je d'un ton ferme. Nous défendons ces infideles, me répondit un d'eux. Vous les défendez, répliquai-je, & contre qui ? Où ſont leurs ennemis ? Eſt-ce le Grand-Seigneur, ou le Kam des Tartares ? Dans ce cas vous êtes des rébelles & les ſeuls moteurs du déſordre qui regne ici. Comptez ſur moi pour vous en faire

punir. Je n'avais pas fini cette courte apoſtrophe, que l'orgueil de mes Turcs avait fait place à la crainte, ils s'étaient levés pour m'écouter, ils deſcendirent les eſcaliers en ſe diſculpant. Ce premier avantage ſur les troupes auxiliaires avait attiré l'attention de la foule, dont le ſilence me parut d'un bon augure. Je m'avance alors & élevant ma voix en Grec, j'allais obtenir tous les ſuccès de Démoſthène; quand un ivrogne perçant la foule, & s'érigeant en champion adverſe, me tint inſolemment ce diſcours: Que parlez-vous de ſoumiſſion, de tranquillité, de culture, tandis que nous mourons de faim ? Apportez-nous du pain, s'écria ce furieux, voilà ce qu'il nous faut; oui du pain, répéta le peuple en fureur, voyant alors tout mon édifice renverſé, & nulle reſſource pour ſortir du pas où je m'étais engagé ſi imprudemment, je prends dans mes poches

deux poignées d'argent que j'avais en différente monnaie; tenez, m'écriai-je, en le jettant ſur la foule, voilà du pain, mes enfans, rentrez dans vos habitations vous y trouverez l'abondance. La ſcène change auſſi-tôt, tout ſe culbute pour ramaſſer les eſpèces, l'ivrogne diſparaît ſous le poids des aſſaillans, les bénédictions ſuccédent aux injures, & mon empreſſement à me retirer fut égal au zèle indiſcret qui m'avait amené. Ma retraite eut cependant tous les honneurs de la guerre, & je parvins à ma voiture au milieu des applaudiſſemens du peuple qui m'avait ouvert un paſſage, & qui le lendemain regagna ſes foyers. Mon Collégue en attendant à la porte de ce couvent où j'avais été pérorer, n'était pas ſans inquiétude ſur les ſuites de mon imprudence. Nous eûmes l'un & l'autre grand plaiſir à nous rejoindre, & nous continuâmes notre route En ménageant journellement

journellement les provifions que le Boyard nous avait donné. Les villages que nous traverfions compris dans la dévaftation qui couvrait la Moldavie, nous offraient à peine le couvert pendant la nuit. La Valachie avait effuyé les mêmes ravages de la part de quelques troupes Turques deftinées à joindre le Kam, & qui ne s'étaient en effet occupées qu'à détruire leur propre pays. Il n'eft point d'horreur que ces Turcs n'aient commis, & femblables aux Soldats effrénés, qui dans le fac d'une ville, non contens de difpofer de tout à leur gré, prétendent encore aux fuccès les moins défirables. Quelques Sipahis [1] avaient porté leurs attentats jufques fur la perfonne du vieux Rabin de la Synagogue, & celle de l'Archevêque Grec.

Nous arrivâmes enfin à Kichenow

1 Cavaliers Turcs.

défaftre, il expédia fur le champ des ordres pour y rémedier. L'examen des motifs qui en étaient caufe invita Krim-Gueray à me développer l'opinion qu'il avait conçue du Grand-Vifir Emin Pacha. Ce Turc avait commencé par être courtaut de boutique ; parvenu enfuite à une charge d'Ecrivain de la Tréforerie il s'était rapidement élevé aux premières charges par fes intrigues ; fon infolente préfomption lui fit défirer le Vifiriat lors de la déclaration de la guerre, & fon ignorance donna bientôt lieu à fon Maître de fe repentir d'avoir fait un fi mauvais choix : ces défauts du Grand Vifir ne pouvaient échapper aux lumieres du Kam, il s'en expliquait hautement & ne penfait qu'aux moyens de préferver l'Empire Ottoman des fuites de l'inconduite & de l'ineptie de fon premier Miniftre.

L'incurfion de la nouvelle Servie

décidée à Conſtantionple, avait été conſentie dans l'aſſemblée des Grands Vaſſaux de Tartarie, & les ordres furent expédiés dans toutes les provinces, pour y impoſer la redevance du ſervice militaire. On demanda trois cavaliers par huit familles ; on eſtima ce nombre ſuffiſant aux trois armées qui devaient attaquer en même temps ; celle du Nouradin de 40,000 hommes avait ordre de ſe porter ſur le petit Don, celle du Calga de 60,000 devait prolonger la rive gauche du Boriſthène, juſqu'au délà de l'Oréle, & celle que le Kam commandait en perſonne & qui était de 100,000 hommes était deſtinée à pénétrer dans la nouvelle Servie. Les troupes du Yédeſan & du Boudjak, furent particulièrement affectées à cette derniere armée dont le rendez-vous général fut fixé près de Tombachar.

En me faiſant part de tous ces détails

Krim-Gueray me demanda ſi je comptais le ſuivre dans cette expédition : je lui répondis que l'honneur de réſider auprès de lui de la part de l'Empereur de France, m'impoſant le devoir de ne pas m'éloigner de ſa perſonne, m'ôtait le mérite du choix. Ce titre qui vous a fixé près de moi, repliqua-t-il, m'invite à vous conſerver. Nous allons eſſuyer de grands froids; votre habit ne vous permettrait pas de les ſupporter, vétiſſez-vous à la Tartare, le temps preſſe, nous partirons dans huit jours. Je me levai auſſitôt pour aller mettre ordre à mon équipage de campagne, & je ſortais de l'appartement du Prince, lorſque le Maître des Cérémonies ſuivi de deux Pages de la Chambre me revêtit d'une ſuperbe péliſſe de gorge de loup blanc de Laponie, doublé de petit gris : je me retournai pour remercier le Kam de l'honneur qu'il me faiſait; c'eſt une

maiſon Tartare que je vous donne, me dit-il en riant ; j'en ai une pareille, & j'ai voulu que nous fuſſions en uniforme.

Le Grand Ecuyer m'envoya le même jour dix chevaux Circaſſes, en m'invitant de la part de ſon Maître de ne pas mener en campagne mes chevaux Arabes qui ne pourraient ſupporter ni le froid ni le défaut de nourriture : mais la maigreur de cette remonte n'excitait pas ma confiance, & je ne crus pas devoir ſuivre le conſeil qui l'accompagnait.

Tandis qu'on travaillait à mes vêtemens Tartares, je me pourvus de trois dromadaires, & je fis préparer les tentes dont j'avais beſoin. Leur méchaniſme auſſi ſimple que facile, mérite quelques détails : habituellement campés, les Tartares ont dû ſans doute perfectionner cet art. Toutes leurs idées ſe ſont réunies ſur un objet devenu pour eux le premier des beſoins. Une nation qui n'a jamais

connu le luxe de l'indolence, devait porter tous ſes ſoins & toutes ſes recherches vers celui qui concerne l'exercice du corps, les chaſſes & l'attirail de la guerre. Les Tartares ne goûtent que le repos dans leurs loiſirs, ils ſont ſédentaires ſans moleſſe & leur camps reſſemblent abſolument à leurs habitations ordinaires.

Un treillage qui ſe plie & ſe développe facilement forme un petit mur circulaire de 4 pieds & demi d'élévation; les deux extrémités de ce treillage, écartées d'environ deux pieds l'une de l'autre, déterminent l'entrée de la tente, après quoi une vingtaine de baguettes reunies par un des bouts, & dont l'autre extrémité eſt garnie d'un petit anneau de cuir pour l'accrocher ſur les croiſées du treillage forment la charpente du dôme & ſoutiennent la toiture: elle conſiſte en un coqueluchon de feutre dont le pourtour recouvre les murailles

qui ſont également garnies de la même étoffe ; une ſangle enveloppe ce recouvrement, & quelques pelletées de terre ou de neige rapprochées du pied des murs, empêchent l'air d'y pénétrer, & conſolident parfaitement ces tentes ſans mâts ni cordages. Une plus grande recherche en fait conſtruire dont le cône tronqué par un cercle qui réunit les baguettes, ſert de paſſage à la fumée, permet d'allumer du feu dans la tente & la rend inacceſſible aux intempéries du climat le plus rigoureux.

La tente du Kam était de ce genre, mais d'un ſi grand volume que plus de 60 perſonnes pouvaient s'y aſſeoir commodément autour d'un feu de bois de corde. Intérieurement décorée d'une étoffe cramoiſie, elle était meublée d'un tapis circulaire & de quelques couſſins. Douze petites tentes placées autour de celle du Prince, deſtinées à ſes Officiers

& à ſes Pages, étaient compriſes dans une enceinte de feutre de cinq pieds d'élévation.

Tout était préparé pour entrer en campagne ; les troupes de Beſſarabie raſſemblées à Kichela ſous les ordres du Sultan Séraskier, n'attendaient que le ſignal du départ. Il fut fixé au 7 Janvier 1769 que Krim-Gueray partit lui-même de Kaouchan avec les troupes de ſa garde, les Sultans admis à le ſuivre, ſes Miniſtres, ſes Grands Officiers & tous les Mirzas volontaires. Cette premiere journée ne fut cependant employée qu'à paſſer le Nieſter. On avait à cet effet préparé ſur ce fleuve huit radeaux dont ont s'était ſervi la veille pour tranſporter les équipages. Nous trouvâmes auſſi à l'autre rive toutes les tentes dreſſées. Le premier ſoin du Kam fut de demander où les miennes étaient placées, & les trouvant trop

éloignées, il ordonna qu'à l'avenir elles fussent rapprochées de son enceinte. Ce Prince avait également exigé que je ne fisse aucunes provisions, & s'était réservé le soin de me nourrir pendant la campagne. La journée du 8 ne fut employée qu'à passer les troupes de Bessarabie.

J'étais le soir dans la tente du Kam, avec quelques Sultans qui lui tenaient compagnie, lorsque son Visir vint lui annoncer l'arrivée d'un Prince Lesguis frere du Souverain de ces Tartares Asiatiques. Il était revêtu du caractère d'Ambassadeur, afin de rendre hommage à Krim-Gueray & de lui offrir un secours de 30 mille hommes pour la présente guerre. J'eus le plaisir d'assister à sa présentation. Une courte harangue prononcée noblement expliquait l'objet de sa mission, & la réponse du Kam en agréant l'hommage, sans accepter le secours, ménageait à la

fois la dignité du Suzerain & l'amour-propre du Général. L'Ambaſſadeur ſollicita alors & obtint la permiſſion de faire la campagne. Le cérémonial terminé, Krim-Gueray voulant traiter ce Prince avec diſtinction le fit manger avec lui.

Si l'on pouvait juger d'une nation par un Ambaſſadeur de ce rang & par les perſonnes qui l'accompagnaient, on devrait avoir des Leſguis, l'opinion la plus avantageuſe. Ceux-ci d'une grande taille, bien proportionnée, réuniſſaient à des figures nobles, un maintien aiſé, un air militaire. J'obſerverai que leurs armes à l'Européenne étaient parfaitement travaillées, & j'ajouterai ſur le témoignage de Krim-Gueray lui-même que cet échantillon, n'exagere point l'enſemble des troupes Leſguis. J'ai lieu de croire auſſi, qu'à portée de cette nation, le Kam n'aurait pas refuſé ſon

offre, ſi le côté de la mer Caſpienne que ces peuples habitent, avait pu ſans danger, pour le Cabarta, être dégarnis des moyens de le défendre.

Les froids qui malgré l'abondance des neiges, n'avaient pas encore fait geler le Boriſthène, devinrent bientôt aſſez vifs pour livrer paſſage ſur la glace aux Tartares raſſemblés à l'autre rive. Nous fûmes camper près de Tombachar pour les y attendre. Je paſſais mes ſoirées avec Krim-Gueray, dont les idées ſouvent neuves, étaient toujours nobles & toujours rendues de la maniere la plus piquante. Ce Prince avait eſſentiellement beſoin de donner carriere à un eſprit philoſophique que ſes courtiſans ne pouvaient alimenter. Nos entretiens étaient auſſi le ſeul reméde capable de diſſiper les affections hypocondriaques auxquelles il était ſujet. Il ſe plaiſait ſur-tout dans l'examen des

préjugés qui gouvernent les différentes nations, il s'égayait à remonter aux ſources même de ces préjugés, il leur attribuait les erreurs & même la plupart des crimes, & en plaignant l'humanité, il ſe faiſait ainſi un amuſement philoſophique de la juſtifier. Je dois rendre témoignage aux talens & à l'eſprit de ce Prince : je l'ai entendu pluſieurs fois s'exprimer ſur l'influence des climats, ſur l'abus & les avantages de la liberté, ſur les principes de l'honneur, ſur les loix & ſur les maximes du Gouvernement d'une manière qui aurait fait honneur à Monteſquieu lui-même.

Une grande partie des troupes était déja raſſemblée, & l'effet des meſures priſes pour approviſionner l'armée pendant le ſéjour qu'elle devait faire à Balta détermina le Kam à s'y rendre. Cette ville ſituée ſur la liſiere de la Pologne, & dont le fauxbourg eſt en Tartarie,

devenue célébre par les premières hoſtilités ; mais alors entièrement dénuée d'habitans, n'offrait plus que le tableau du plus affreux ravage. Les dix-mille Sipahis, deſtinés par la Porte à ſe joindre aux Tartares, nous y avaient précédés, ils avaient non-ſeulement dévaſté Balta, mais brulé auſſi tous les villages voiſins. Krim-Gueray ne conduiſait qu'à regret, des troupes ſi mauvaiſes & ſi mal diſciplinées ; il augurait mal de leur courage, & déférait ſeulement à la bonne opinion que le Grand-Seigneur en en avait conçue. Cette cavalerie accoutumée aux douceurs & à l'inaction d'une longue paix : nullement faite à la fatigue, incapable de réſiſter au froid ; & d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir ſupporter, n'était effectivement, d'aucune reſſource. Leur bravoure n'était pas moins ſuſpects au Kam des Tartares que leurs principes de religion le ſont

en général. On ne ſait en effet auquel du Coran ou de l'Évangile les Arnaouts [1] Timariots [2] donnent la préférence. Vêtu à la Tartare, je revenais un ſoir de chez le Kam, & je traverſais la place de Balta pour me rendre au logement qu'on m'y avait donné; deux Sipahis qui gagnaient auſſi leur gîte, me précédaient, cauſaient en Grec, maudiſſaient leur poſition & juraient ſur la ſainte Croix de ſe révolter à la première occaſion. Je cede auſſitôt au déſir de me faire expliquer cette contradiction, & doublant le pas, je les joins, en leur donnant le ſalut mahométan, qu'ils me rendent dévotement en Turc, parlant Grec alors, je leur dis : Adieu freres, nous ne ſommes pas plus Turcs l'un que l'autre :

[1] On comprend ſous le nom d'Arnaouts les peuples de la Turquie Européenne qui avoiſinent la Sclavonie.

[2] Timariots ſont des poſſeſſeurs de fiefs domaniaux à redevance militaire, & les Timars ſont particuliérement affectées aux Sipahis qui compoſent la Cavalerie Turque.

Cet

Cet adieu n'était pas de nature à nous séparer sitôt. Enchantés de moi, ils étaient seulement étonnés qu'un Chrétien pût être Tartare; mais ne voulant pas me faire connaître, je fabriquai une histoire. Ils m'avouerent qu'ils n'étaient Mahométans que pour le Timar : c'était tout ce que je voulais savoir.

L'armée était rassemblée, & les froids devinrent si violens qu'ils donnaient aux Tartares un champ libre pour pénétrer dans la nouvelle Servie. On venait d'apprendre que l'armée du Calga s'élevait vers la Samara; que celle du Nouradin était également en marche; & Krim-Gueray après avoir rectifié son plan sur de nouvelles informations, partit de Balta pour aller camper près d'Olmar. Ce bourg dépendant de la Tartarie, avait été en partie brûlé par les Sipahis, qui achevèrent de le consumer sous les yeux même du Souverain. A cet excès

ils joignirent l'insolence de venir en troupe lui demander de l'orge pour leurs chevaux, lorsque les siens ainsi que tous ceux de l'armée étaient réduits à brouter sous la neige. Peu s'en fallût que l'indignation du Kam ne se manifestât de la manière la plus cruelle ; mais il s'en tint aux menaces, & se contenta de prévoir que ces insolents seraient bientôt réduits par le froid & la misere à la plus grande soumission.

Jusques-là j'avais été nourri par le Prince, nos provisions étaient toujours fraîches, & je n'avais pas été à portée de juger de celles qui nous étaient destinées pendant le cours de la campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendais sans inquiétude, mais non sans appétit, lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne ; elle

consistait en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs accompagnaient ce plateau ; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar [1] & des raisins secs, en succédant à ce service, completèrent le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant ? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je. Un Page auquel il venait de parler bas, me présenta un moment après, la même coupe d'or qui servait à son maître : goûtez aussi ma boisson, me dit Krim-Gueray. C'était d'excellent vin de Hongrie, dont il continua de me faire part pendant toute la campagne.

L'armée marcha les jours suivans en

[1] La Poutargue & le Caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés.

ſe rapprochant du Bog que nous traverſâmes ſur la glace pour établir notre premier camp dans les deſerts Zaporoviens. Nonobſtant le conſeil qu'on m'avait donné, j'avais au nombre de mes chevaux une bête Arabe, qui bientôt épuiſée, cédant à la rigueur du climat, tomba mourante après le paſſage du fleuve. Cet animal reſpirait encore à peine, lorſque quelques Noguais vinrent me prier de leur en faire préſent. Eh ! que ferez-vous, leur dis-je, d'un cheval mort ? Rien, me dit l'un d'eux, mais il ne l'eſt pas encore, nous ſerons à temps de le tuer & de nous en régaler, d'autant mieux que la chair de cheval blanc eſt la plus délicate. Je cedai ſans difficulté à ce qui pouvait ſatisfaire leur appétit ; mais je ne garantirais pas qu'ils ſoient arrivés à temps pour ſatisfaire la loi muſulmane, avec le ſcrupule & l'exactitude requiſe.

Cependant le froid était devenu si violent, & les plaines que nous parcourions, précédemment brûlées, offraient si peu de pâturages, qu'après avoir traversé l'Eau-Morte [1] on se détermina à côtoyer cette riviere pour aller camper au milieu des roseaux qui venaient d'être découverts par nos patrouilles. Nous en avions besoin pour nous réchauffer & pour alimenter les chevaux; mais la cavalerie Turque qui s'était sans doute flattée de ne faire la guerre qu'aux villages Polonais, n'étant pourvue ni de tentes ni de vivres, éprouvait à la fois les rigueurs du froid & celles de la faim : à leur première imprudence, ils joignirent celle de s'approcher indiscretement du feu ; le plus grand nombre en fut estropié, & la pitié succéda bientôt à l'indignation

[1] Riviere de la nouvelle Servie.

que leur brigandage avait inſpiré. Le Kam inſtruit que ces malheureux mandiaient leur ſubſiſtance à la porte de toutes les tentes, ordonna que ſur chaque Mirza il ſe fit une perception de biſcuit qu'on leur diſtribua.

Une petite bute que nous trouvâmes le lendemain ſur notre route, pendant que l'armée développée dans la plaine marchait en bataille, inſpira à Krim-Gueray le déſir d'y monter pour voir toutes ſes troupes d'un coup d'œil. Il ordonna de faire halte : je le ſuivis ſur cette éminence, & la couleur ſombre des vêtemens Tartares, jointe à la blancheur de la neige qui ſervait de fond à ce tableau, n'en laiſſait rien échapper. On y diſtinguait par les étendards, les troupes des différentes provinces; je remarquai que ſans aucun ordre déterminé, cette armée était naturellement ſur vingt files de profon-

deur & paſſablement alignée. Chaque Sultan Séraskier avec une petite Cour formait un grouppe en avant de ſa diviſion. Le centre de la ligne occupé par le Souverain préſentait un corps avancé aſſez nombreux dont l'arrangement offrait un tableau également militaire & agréable. Quarante compagnies chacune de 40 cavaliers marchaient en avant ſur 4 de front, en deux colonnes, & formaient une avenue bordée de chaque côté de 20 étendarts. Le Grand-Ecuyer ſuivi de douze chevaux de main & d'un traîneau couvert, marchait immédiatement après, & précédait le gros de cavaliers qui environnait le Kam. L'étendart du Prophète porté par un Émir, ainſi que les deux flammes vertes qui l'accompagnent, venaient enſuite & flottaient avec les étendarts des Inat-Coſaques, dont la troupe annexée à la Garde du Prince, fermait la marche.

Cette Nation qui doit ſes poſſeſſions & ſon nom aux circonſtances qui l'ont fait émigrer de la Ruſſie, eſt établie dans le Couban. Un certain Ignace, plus jaloux ſans doute de ſa barbe que de ſa liberté, ſe réfugia auprès du Kam avec une nombreuſe ſuite pour ſe ſouſtraire au raſoir de Pierre Premier. Les Tartares trouvèrent tant de rapport entre le mot d'Inat (entêté) & celui d'Ignace, que le premier leur eſt reſté pour déſigner le motif de leur émigration. Ils ne paraiſſent pas avoir pris le même ſoin de conſerver la pureté du Chriſtianiſme, mais ils en ont fidélement gardé le ſigne dans leurs drapeaux, & ſont toujours ſcrupuleuſement attachés au privilége de manger du porc. Chacun de nos Inats en avait un quartier en guiſe de porte-manteau. Les Turcs devaient trouver l'étendart du Prophête en mauvaiſe compagnie, & j'en ai ſouvent

entendu plusieurs qui blamaient entre leurs dents, comme une profanation sacrilège, ce que les Tartares avaient le bon esprit de trouver tout simple & tout naturel.

Le reste de l'armée n'avait pas une prévoyance aussi apparente. Huit ou dix livres de farine de millet rôti, pilée & pressée dans un petit sac de cuir pendu à la selle de chaque Noguais assurait à l'armée cinquante jours de vivres. Les chevaux seuls pour leur subsistance étaient abandonnés à leur propre industrie ; mais leur position différait peu de celle qui leur est habituelle. La possibilité d'en user sans assujettissement fait aussi que chaque Tartare mene avec lui deux ou trois chevaux souvent davantage, & que notre armée en réunissait plus de 300,000.

Le Kam qui s'était plu à ce coup d'œil, demanda aux Sultans & à ses

Miniſtres, ſi dans l'examen qu'ils venaient de faire, ils avaient démêlé le plus brave de l'armée. Le ſilence des Courtiſans indiquait aſſez leur réponſe. Ce n'eſt ni vous ni moi, reprit Krim-Gueray avec gaieté. Nous ſommes tous armés, Tott eſt le ſeul qui ſans armes oſe venir à la guerre, il n'a pas même un couteau. Cette plaiſanterie termina la revue, & l'armée reprit ſa marche pour ſe rendre à la ſource de l'Eau-Morte. Nous n'y arrivâmes que très-tard, & nous y établîmes notre camp dans un eſpace immenſe bordé de roſeaux.

Depuis pluſieurs jours Krim-Gueray ſe plaignait d'une douleur au pouce : un abſcès s'y était formé, il en avait la fiévre ; aucun Chirurgien ne nous accompagnait. J'offris mes ſervices, & l'inſpection d'un étui de lancettes que je portais ſur moi pour en faire uſage

au befoin, détermina fa confiance. J'inftrumentai auffitôt; l'incifion calma les douleurs, la fiévre difparut, & la plaie cicatrifée en peu de jours me fit grand honneur & fur-tout grand plaifir.

Depuis notre entrée dans les plaines Zaporoviennes, je ne quittais pas la tente du Kam, nous y caufions tête à tête jufqu'à minuit. Enveloppé de fa peliffe il s'appuyait alors fur un couffin pour repofer, & m'ordonnait d'en faire autant, tandis que deux Pages entretenaient le feu dont nous avions grand befoin; mais s'il s'occupait de mon repos, il n'était pas d'humeur à m'en laiffer jouir long-temps. Ce Prince était accoutumé à ne dormir que trois heures, & j'en obtenais à peine cinq minutes de grace, pendant lefquelles le café fe préparait. Réveillé alors, fans changer de place, je reprenais l'attitude de la veille.

On s'était bien apperçu que la tente du Kam était affife fur la glace, mais on ne découvrit qu'à la pointe du jour & au moment du départ que toute l'armée avait campé fur un lac, dont la furface, criblée par une infinité de trous faits pour fe procurer de l'eau menaçait de tout engloutir. Il ne reftait plus fur pied que la tente du Kam, j'étais feul avec lui, lorfqu'un foldat Polonais attaché à ma fuite entrant comme un furieux, fe précipite auprès du feu, fe deshabille : je cours à cet homme, je le crois ivre ou fou ; pour le faire fortir, je le menace de la colère du Kam ; rien ne l'emeut, & je n'obtiens qu'un figne de le laiffer tranquille. Déja fes bottes font ôtées, quand Krim-Gueray apperçoit au craquement de fes habits qu'il était tombé dans l'eau. Qu'exigez-vous de ce malheureux, me dit-il avec bonté ? L'homme qui fe meurt

n'eſt-il pas indépendant ? Il ne connaît que celui qui peut le ſecourir, les Rois ne ſont plus rien pour lui ; laiſſons-lui le champ libre. Nous ſortîmes, & j'ordonnai à mes gens de pourvoir à ſes beſoins.

L'armée dirigeant toujours ſa marche vers le nord, cherchait à ſe rapprocher du grand Ingul ſur la poſition duquel on n'avait que des notions aſſez vagues. Ce fut auſſi par une marche forcée de douze lieues que nous parvîmmes à aſſeoir notre camp ſur la rive de ce fleuve : quelques habitations abandonnées & des meules de foin qui les environnaient nous furent d'un grand ſecours.

Nous touchions à la nouvelle Servie, nous étions arrivés au point d'où l'incurſion devait frapper ſur ſes malheureux habitans, & le conſeil de guerre fut convoqué pour régler la quantité de

troupes néceſſaires à cette expédition. Tandis qu'il ſe raſſemblait, un courier & quelques priſonniers faits par les patrouilles, déposèrent que ſur notre droite les Coſaques Zaporoviens contenus par le Calga Sultan, ayant demandé & obtenu de ce Prince la neutralité, venaient de refuſer tout ſecours au Gouverneur général de Sainte-Eliſabeth. Les priſonniers ajoutaient que ce fort ſitué ſur notre gauche contenait une forte garniſon. Ces détails éclairèrent le Kam & les Généraux ſur leur véritable poſition. Il fut décidé que le tiers de l'armée compoſé de volontaires raſſemblés ſous les ordres d'un Sultan & de pluſieurs Mirzas, paſſerait le fleuve à minuit, ſe diviſerait en pluſieurs colonnes, ſe ſubdiviſerait ſucceſſivement, & couvrirait ainſi la ſurface de la nouvelle Servie, pour y brûler tous les villages, toutes les récoltes amon-

celées, enlever tous les habitans & emmener tous les troupeaux. On décida encore que chaque ſoldat employé pour l'incurſion aurait deux aſſociés dans le reſte de l'armée. Par cet arrangement, tout le monde devait avoir part au butin, ſans diſcuſſion ſur les partages, & l'intérêt général concourait avec l'intérêt particulier pour bien choiſir les ſoldats deſtinés à faire cette expédition. Le détachement fut également prévenu que le reſte de l'armée, après avoir paſſé l'Ingul le lendemain, dirigerait ſa marche à petites journées vers la frontière de Pologne, en ſerrant Sainte-Eliſabeth, pour protéger les fourageurs & attendre leur retour. Les talens deſtructifs dont les Sipahis avaient fait preuve ſemblaient annoncer tant de zèle pour la dévaſtation, qu'on leur propoſa d'y avoir part; mais le froid les avait ſi fort abbattus, qu'aucun

d'eux ne voulut marcher. Il n'y eut que les Serdenguetchety [1] & quelques autres Turcs qui ſuivirent le Sultan.

Le détachement ſous ſes ordres était parti, & le froid déja moins rigoureux que la veille, s'était tellement adouci pendant la nuit qu'on devait craindre le dégel. L'eau commençait même à recouvrir la glace du fleuve & ne laiſſait d'eſpoir pour le traverſer qu'en précipitant notre départ. L'armée fut bientôt prête. On la développa le long de l'Ingul; elle s'ébranle en même temps, & les Tartares accoutumés à de ſemblables expéditions en s'éloignant à une certaine diſtance les uns des autres traverſèrent légérement au petit trot; mais nombre de Sipahis que la crainte faiſait marcher péſamment & que le fracas des

[1] Eſpèce de troupes Turques dont le nom déſigne des enfans perdus, des volontaires déterminés à vaincre ou mourir; mais il ne leur arrive jamais ni l'un ni l'autre.

glaces

glaces rompues intimidait au point de les faire arrêter, disparurent & furent engloutis à nos yeux. Nous avions fait halte de l'autre côté du fleuve pour donner aux troupes le temps de se reformer. Quelques Sipahis échappés au danger de leur pusillanimité, vinrent déplorer le sort de leurs camarades, ils plaignent sur-tout un de ces malheureux qui vient d'être abîmé dans le fleuve, avec une somme assez considérable pour faire la fortune d'un fils qu'il laisse. Un des Inats-Cosaques propose aussitôt d'aller pour deux séquins repêcher la bourse. On accepte son offre, il se deshabille pendant qu'on lui indique le trou parmi les glaces ; il y plonge aussitôt & reste assez long-temps sous l'eau pour inquiéter les spectateurs, mais au bout de quelques minutes, il reparait avec le trésor en main. Ce succès encourage les camarades du mort ; ils regrettent

encore des pistolets garnis en argent; l'intrépide Cosaque entreprend un second voyage, les satisfait sans disputer sur une augmentation de salaire, reçoit les deux séquins reprend ses vêtemens & court rejoindre ses drapeaux.

Pour suivre le plan arrêté, l'armée remonta jusqu'à ce qu'elle eut joint le chemin frayé dans la neige par les troupes de l'incursion. Nous traversâmes ce chemin près de l'endroit où se divisant en sept branches, il formait une patte d'oye, dont nous tînmes constamment la gauche, observant de ne jamais entamer aucune des subdivisions que nous rencontrâmes successivement, & dont les dernières n'étaient plus que des sentiers tracés par un ou deux cavaliers. Le temps devenu pluvieux força l'armée de s'arrêter sur le bord de l'Adjemka où elle passa la nuit. Mais au dégel qui nous avait d'abord inquiété, succéda

rapidement un froid ſi vif, qu'on eut peine à plier les tentes. Une petite grêle violemment pouſſée coupait le viſage, faiſait ſortir le ſang par les pores du nez, & la reſpiration ſe gelant aux mouſtaches, y formait des glaçons dont le poids était très-douloureux. Une grande partie des Sipahis eſtropiés des marches précédentes périt dans cette journée : les Tartares même en furent maltraités, mais perſonne n'oſait s'en plaindre. Krim-Gueray qui depuis ſon incommodité faiſait une partie de la route dans un traîneau couvert, s'égayait pendant ce temps à me faire des queſtions ſur le Pape, comparait ſa poſition à celle du Saint Pere, & regrettait de n'être pas à ſa place. Je ſaiſis ce moment pour lui repréſenter la déſolation que le froid occaſionnait dans ſon armée, & le danger d'une trop longue marche. Je ne puis adoucir le temps, me dit-il; mais

je puis leur inſpirer le courage d'en ſupporter la rigueur ; auſſitôt il demande un cheval, & ſe conformant à l'uſage qui interdit aux Souverains Orientaux les Chales [1] dont les particuliers s'enveloppent la tête, il brave les frimats, & force par ſon exemple, les Sultans, ſes Miniſtres, & tout ce qui l'environne, à ſe découvrir. Cet acte de vigueur, en arrêtant les murmures, plaçait ſous les yeux du Prince le tableau des déſaſtres qui les occaſionnaient. En effet chaque inſtant nous enlevait des hommes & des chevaux. Nous ne rencontrions que des troupeaux gelés dans la plaine, & vingt colonnes de fumée qui s'élevaient déja dans l'horiſon, complettaient l'horreur du tableau, en nous annonçant les feux qui devaſtaient la nouvelle Servie [2].

[1] Les Chales ſont une étoffe de laine fabriquée aux Indes, & de la plus grande fineſſe.

[2] Cette journée coûta à l'armée plus de 3000 hommes & 30000 chevaux qui périrent de froid.

La rencontre de quelques brouſſailles & d'un peu de fourage détermina enfin le Kam à s'arrêter. On établit ſa tente près d'une meule de foin qu'il fit diſtribuer, & qui malgré ſon énormité diſparut en un inſtant. Nous nous amuſâmes de ce coup-d'œil, il préſentait à la fois l'avidité du pillage & la ſévérité du bon ordre; un courier du Sultan qui commandait l'incurſion, nous apporta le ſoir des nouvelles de ce Prince. Il mandait que les habitans d'un gros village s'étant retirés au nombre de douze cents dans un monaſtère, l'avaient contraint par leur réſiſtance, de faire attacher des mêches ſouffrées à quelques fléches, dans l'eſpérance de voir céder leur opiniatreté à la crainte du feu; mais que l'incendie en enveloppant trop rapidement ces malheureux, les avait tous conſumés. Le Sultan ajoutait au regret qu'il témoignait de cet événement quel-

ques plaintes ſur la cruauté des Turcs qui l'avaient accompagné ; dont le ſeul courage, diſait-il, était de ſe baigner dans le ſang de leurs priſonniers.

Krim-Gueray ne fut pas moins ſenſible que le Sultan au triſte effet de l'incendie ; la cruauté des Turcs l'indigna : l'aſpect des têtes coupées le révoltait d'avance [1]. Je ferais pendre, ajouta-t-il, un Tartare qui oſerait ſe préſenter devant moi, dans l'attitude d'un bourreau. Comment peut-il exiſter une nation aſſez féroce pour entretenir la barbarie en la payant, & pour ſe plaire à des objets auſſi dégoûtans ?

L'arrivée ſucceſſive des Tartares qui revenaient déja chargés de butin en apportant de nouveaux détails, nous avait fait veiller juſqu'à trois heures du

[1] Les Turcs ſont dans l'uſage d'apporter les têtes des ennemis tués au Général qui les commandent, les Tartares au contraire répugnent à cet uſage.

matin. L'entrée de la tente du Kam ne pouvait être interdite dans cette circonstance, & j'obtins la liberté d'aller prendre quelques heures de repos dans la mienne. MM. Ruffin & Couftillier l'occupaient, étaient gelés, dormaient peu, mouraient de faim. Une neige ferme formait le lit que je venais partager avec eux & fur lequel enveloppé de ma peliffe, je pris place & m'endormis; bientôt après un page du Kam entr'ouvre la porte, annonce un préfent que fon Maître envoie, le place aux pieds de M. Ruffin, & fe retire. M. Couftillier que la faim tenait plus éveillé, ne doute pas un moment que le préfent ne foit mangeable; il fçait auffi que je ne n'ai rien de caché pour fon appétit : mais trop éloigné pour faire l'examen du paquet, il prie fon camarade de le vifiter : celui-ci que le grand froid retient, fe défend long-temps, & forcé

de céder, il avance ſon bras ſans ſortir ſa tête de ſa peliſſe, ſaiſit quelque choſe de velu, le ſouleve à la lueur d'une lanterne ſuſpendue au dôme de la tente, & ne préſente à l'œil avide de M. Couſtillier qu'une figure humaine. Frappé de cet objet horrible, il s'écrie, mon ami, c'eſt une tête, & l'éclair n'eſt pas plus prompt que M. Ruffin ne le fut à la jetter hors de la tente, en maudiſſant tous deux le froid, la faim, & les plaiſanteries Tartares.

Le froid augmenta ſi fort le lendemain, qu'au moment du départ nonobſtant des gants doublés de peau de lievre, mes mains en furent ſaiſies dans le ſeul inſtant de me mettre en ſelle, & j'eus beaucoup de peine à y rétablir la circulation. Les colonnes de fumée qui bordaient l'horiſon à droite, & le Fort Sainte-Elizabeth que nous appercevions à gauche ne laiſſaient plus

d'incertitude ſur la route que nous devions tenir. Nous la dirigeâmes vers des eſpèces de jalons placés devant nous & que nous reconnûmes bientôt pour une préparation de feux de ſignaux. Des charpentes triangulaires à huit étages, remplies de paille & de fagots, n'étaient ſans doute deſtinés qu'à répandre l'alarme à la première apparition des Tartares, elles ne ſervirent cependant que de guides à leur armée juſqu'à Adjemka; ce bourg préſervé des ravages de l'incurſion par ſa poſition dans le voiſinage de Sainte-Elizabeth, ne nous préſenta qu'un petit nombre d'habitans, & l'on ſoupçonna que la plus grande partie s'était réfugié ſous le canon de cette fortereſſe.

L'armée était en ſi mauvais état, qu'elle avait tout à craindre elle-même d'une ſortie : en effet deux ou trois mille hommes, en l'attaquant dans la nuit

n'auraient eu que la peine de nous tailler en pieces. Ce danger n'était pas moins prouvé que l'impossibilité de s'y soustraire en continuant une marche dont les troupes ne pouvaient plus supporter la fatigue. Dans cette extrémité Krim-Guéray ordonna aux Sultans & aux Mirzas de former un détachement de 300 cavaliers pour aller au coucher du soleil, insulter Sainte-Elizabeth, afin d'en tenir la garnison sur la défensive. Cette troupe d'élite, la seule dont le ressort moral pût encore surmonter l'abattement physique, en allant faire des prisonniers jusques dans le fauxbourg, assura tellement le succès de cette ruse militaire, que l'armée pût séjourner & réparer ses fatigues au milieu de la plus grande abondance. Le bourg d'Adgemka, de huit à neuf cent feux, situé sur une petite rivière du même nom, annonçait par l'abondance des récoltes en tout genre,

la fertilité du ſol. On défendit cependant aux troupes d'occuper les maiſons dans la crainte d'une incendie prématurée. Il fut ſeulement permis d'enlever le bois & les vivres qu'on pourrait conſommer. Le Kam lui-même donna l'exemple en logeant ſous la tente. Le repos du lendemain, en réparant les forces & en donnant à une partie des troupes de l'incurſion le temps de rejoindre avec une infinité d'eſclaves & de troupeaux, acheva de répandre la gaieté dans l'armée.

J'obſervai que les Tartares de chaque horde & de chaque troupe avaient un mot de ralliement auquel leurs camarades répondaient pour les diriger. Celui d'Ak-sérai (le Palais blanc) était affecté à la maiſon du Kam; mais s'il eſt aiſé de concevoir l'utilité de cet expédient, ce que l'on comprendrait à peine en le voyant; ce ſont les ſoins, la patience & l'extrême agilité que les Tartares met-

tent à conſerver ce qu'ils ont pris. Cinq ou ſix eſclaves de tout âge, ſoixante moutons & vingt bœufs, la capture d'un ſeul homme ne l'embarraſſent pas. Les enfans la tête hors d'un ſac ſuſpendu au pommeau de la ſelle, une jeune fille aſſiſe ſur le devant ſoutenue par le bras gauche, la mere en croupe, le pere ſur un des chevaux de main, le fils ſur un autre, moutons & bœufs en avant, tout marche & rien ne s'égare ſous l'œil vigilant du berger de ce troupeau. Le raſſembler, le conduire, pourvoir à ſa ſubſiſtance, aller à pied lui-même pour ſoulager ſes eſclaves; rien ne lui coûte, & ce tableau ſerait vraiment intéreſſant ſi l'avarice & l'injuſtice la plus cruelle n'en était pas le ſujet. J'étais ſorti avec le Kam pour jouir de ce ſpectacle; un Officier de la garde qui formait autour de ſa tente une ligne de circonvallation, vint l'avertir qu'un Noguais demandait

à lui porter plainte. Krim-Gueray y consentit, & suivi du même Officier, le Noguais s'avance vers nous; mais incertain par la conformité de nos pelisses ne sachant auquel des deux s'adresser, il semble me destiner la préférence. Cependant j'allais me reculer pour terminer son embarras, lorsque le Kam qui s'en était apperçu faisant signe à l'Officier de le laisser dans l'erreur se recula lui-même & m'ordonna d'écouter. Il s'agissait d'un cheval perdu & d'un autre qu'il avait volé en échange, sans pouvoir justifier le droit de représailles qu'il s'était attribué. Que dois-je répondre dis-je au Kam? Jugez comme vous pourrez, me répondit-il en riant. Je prononçai alors la restitution du vol, & j'allais mettre les parties hors de Cour, lorsque Krim-Gueray qui s'amusait de cette plaisanterie me dit à l'oreille de ne pas oublier la bastonade. J'ajoutai aussitôt:

je te fais grace des coups de bâton que tu as mérité. Un ſigne à l'Officier d'exécuter ma ſentence me prouva que le Kam ne me ſavait pas mauvais gré d'avoir adouci la ſienne.

Quelque ſoin qu'on eut mis en arrivant à la recherche des habitans d'Adgemka, ce ne fut que le ſur-lendemain, au moment du départ, lorſqu'on mit le feu à toutes les meules de bled & de fourage qui recelaient ces malheureux, qu'ils vinrent ſe jetter dans les bras de leurs ennemis pour échapper aux flammes qui dévoraient leurs récoltes & leurs foyers. L'ordre de brûler Adjemka fut exécuté ſi précipitamment, & le feu prit à toutes ces maiſons couvertes de chaume avec une telle violence & une telle rapidité, que nous ne pûmes en ſortir nous-mêmes qu'à travers les flammes. L'atmoſphère chargé de cendres & de la vapeur des neiges fondues, après avoir obſcurci le

ſoleil pendant quelque temps forma de la réunion de ces matières une neige grisâtre qui craquait ſous la dent. Cent cinquante villages également incendiés en produiſant le même effet, étendirent ce nuage cendré juſqu'à vingt lieues en Pologne, où notre arrivée put ſeule donner l'explication de ce phénomène. L'armée marcha long-temps dans cette obſcurité, & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on découvrit la déſertion d'une grande partie des Noguais du Yédeſan dont les fourageurs nous avaient déja rejoint, & qui dans l'eſpérance de ſouſtraire leurs priſes au droit de dix pour cent dû au Souverain s'en retournaient à tout riſque par le déſert.

La route dirigée vers la frontière de l'Ukraine Polonaiſe conduiſit l'armée à Craſnikow. Ce village ſitué derriere un ravin marécageux contenait une eſpèce de redoute dans laquelle les habitans

réunis à une centaine de Soldats opposèrent d'abord quelque résistance ; mais la crainte des flammes les força bientôt de fuir dans un bois voisin d'où ils pouvaient fusiller jusques dans le village. Pour les en déloger Krim-Guéray qui s'était porté à la tête du bois, ordonna de rassembler le reste des Sipahis qu'il voulait faire attaquer. Mais ces braves que le séjour d'Adgemka & la cessation du grand froid rendait déja insolens, s'étaient dissipés au premier coup de fusil. Les Ignats-Cosaques rangés derrière nous animés par la présence du Souverain, demandèrent & obtinrent la permission d'attaquer. Pied à terre aussitôt, ils pénètrent dans les bois, enveloppent, le groupe qui s'y défend, en tuent une quarantaine & ramènent prisonniers ceux qui n'ont pu échapper par la fuite. Pendant cette expédition qui ne coûta aux Cosaques que huit ou dix des leurs

&

& quelques légéres bleſſures aux Tartares qui environnaient le Kam : ce Prince indigné de la lâcheté des Turcs m'en entretenait & préſageait l'humiliation qu'elle préparait à l'Empire Ottoman. Occupé de cette idée, il était encore à cheval à l'entrée du village, lorſqu'il apperçut un Turc de la race des Emirs, qui venait à pied, du bois, en tenant une tête à la main. Voyez-vous, me dit-il, ce coquin ? il vient m'empêcher de ſouper : mais remarquez-le bien, à peine oſe-t-il toucher la tête qu'il a coupée. L'Emir arrive, jette ſon trophée aux pieds du cheval du Prince, & prononce avec emphaſe les vœux qu'il fait pour que tous les ennemis de l'Empereur des Tartares éprouvent le même ſort que celui qu'il vient d'exterminer. Cependant Krim-Gueray avait déja reconnu dans cette tête coupée la figure d'un de ſes propres Coſaques.

Malheureux, dit-il à l'Emir, comment l'aurais-tu tué ? mort, il te fait peur; vivant, il t'aurait mangé : c'eſt un de mes Inat tué à l'attaque du bois : quelqu'autre pour t'aider à me tromper, aura ſéparé ſa tête, tu n'aurais pas même eu ce courage. Le Turc déconcerté cherche à ſe défendre, il inſiſte, il oſe aſſurer qu'il a tué cet homme lui-même, & que c'était un ennemi. Viſitez ſes armes, dit alors le Prince : couteau, ſabre, piſtolets, tout fut viſité ſur le champ, & rien n'annonçait le meurtre. Aſſommez ce faux brave, s'écria Krim-Gueray. Auſſi-tôt un Officier de ſa garde le frappant légérement avec ſon fouet, veut, en ſatisfaiſant la colère de ſon maître, préſerver ce malheureux; mais celui-ci fier de ſa qualité d'Emir, dont le ſeul privilège en Turquie n'eſt toutesfois que d'ôter reſpectueuſement la coëffure de celui qu'on veut roſſer,

reclame insolemment contre l'attentat commis en sa personne. La fureur du Kam éclate alors : coupez le turban verd à coups de fouet sur la tête de ce coquin. Cet ordre prononcé d'un ton ferme qui n'admettait plus de ménagement fut exécuté avec une rigueur plus cruelle que la mort. Cette exécution en imposa aussi aux Sipahis, qui après avoir refusé de partager avec les Tartares la fatigue de l'incursion, guettaient leur retour, leur enlevaient le pistolet sur la gorge les esclaves qu'ils amenaient, traînaient ces malheureux pendant quelque temps, & fatigués de ce soin, les coupaient en pièces pour s'en débarrasser.

Le Kam s'était proposé de faire attaquer le lendemain matin la petite ville de Sibiloff, située derriere le bois, à une lieue & demie de nous ; mais sur le rapport des prisonniers, la garnison

lui paraiſſant trop forte, pour eſpérer de l'enlever ſans artillerie, il permit ſeulement à quelques volontaires d'y aller, tandis qu'à la tête de ſon armée il ſe porta ſur Bourky en Pologne. Le canon de Sibiloff dont nous entendîmes le bruit pendant notre route, ne put empêcher le détachement Tartare qui s'y était porté de brûler les fauxbourgs & d'y faire un grand nombre d'eſclaves. Tous les villages qui étaient ſur notre direction éprouvèrent le même ſort; & les Tartares plus diſpoſés à s'approprier la perſonne des habitans, qu'à s'étudier à diſtinguer les limites de la Pologne, continuèrent leurs brigandages bien au-delà des bornes qui leur étaient preſcrites : mais ſi la ſévérité des ordres du Kam ne put d'abord empêcher les ruſes de l'avidité Tartare qui ne s'occupait qu'à confondre les habitans de la nouvelle Servie avec ceux de l'Ukraine

Polonaiſe, les meſures que ce Prince avait priſes, eurent à la fin le ſuccès qu'il deſirait, & d'ailleurs la punition ſuivit toujours le délit de très-près.

Pour garder plus ſûrement les ménagemens dûs à la République de Pologne, le gros de l'armée campait toujours dans les environs des villages, ſe nourriſſant de ſes propres vivres, & les Turcs qu'on ne pouvait ſe diſpenſer de loger, ayant oſé mettre le feu à quelques maiſons, furent rigoureuſement punis. Un premier apperçu portait à vingt mille le nombre des eſclaves que l'armée conduiſait; les troupeaux étaient innombrables. Nous ne pouvions plus aller qu'à petites journées, & la néceſſité de ſurveiller la conduite des Tartares détermina Krim-Gueray à marcher ſur ſept colonnes. Dans chaque village où nous nous arrêtions, nos logemens marques à la craie, laiſſaient aux Sipahis

la jouiſſance des maiſons que la ſuite du Kam n'occupait pas. Ce Prince avait ordonné que la mienne fût toujours à portée de lui. Je jouiſſais tranquillement de cet avantage depuis pluſieurs jours, lorſqu'un Alay-Bey [1] qui n'avait pas trouvé ſans doute dans le village une habitation digne de lui, entre gravement chez moi, ſuivi de deux Sipahis qui portaient ſon équipage. Je lui demande ce qu'il veut : ne vous dérangez pas, me dit-il froidement. En même temps il s'établit ſur une eſpece d'eſtrade entre deux couſſins qui ne le quittaient pas, & demande ſa pipe. En vain lui faisje obſerver que ce logement m'eſt deſtiné, que nous ne pouvions l'occuper enſemble, que je ne puis m'éloigner du Souverain, ni lui de ſa troupe. Aucun argument ne le perſuade; ſon établiſſement eſt fait, il eſt inébranlable. Je

[1] Colonel des Arnaouts Sipahis.

prends alors le parti de faire prier le Sélictar de me débarrasser de cet hôte incommode. Le Sélictar vient aussi-tôt sous le prétexte de me visiter, & demande en entrant au colonel, depuis quand il me connaît ? Celui-ci, sans se déconcerter, répond qu'il est venu pour faire connaissance en logeant avec moi. C'est à l'attaque du bois, lui répond avec ironie le Capitaine des gardes, qu'il fallait chercher à nous connaître, nous vous aurions tous bien reçus alors ; mais il faut aujourd'hui vous retirer & ne pas attendre sur-tout que le Kam informé de votre démarche ne saisisse ce prétéxte pour faire éclater son mécontentement. Je connais, répond l'Officier, tout son pouvoir ; pour disposer de ma tête, un mot lui suffit ; il peut le prononcer ; mais vivant, je ne sortirai d'ici que lorsque l'armée partira. C'était son dernier

mot ; rien ne put l'émouvoir. Furieux contre ce fou, le Sélictar me quitta pour aller informer Krim-Gueray de ce qui se passait. Je reçus bientôt l'invitation de me rendre chez lui. Ce Prince était occupé à donner des ordres dont la sévérité me fit trembler. Animé depuis long-temps contre l'indiscipline & la lâcheté des Turcs, l'insolence de mon Alay-Bey venait de le pousser à bout. On ne m'appellait en effet que pour laisser le champ libre au coup qu'on allait lui porter. Le Kam voulait étendre sa rigueur sur tous les Sipahis, & ne pouvait être retenu que par la crainte du soupçon de partialité. S'il hésitait à cet égard, j'étais bien décidé à mettre tout en usage pour laisser en paix le colonel, dont la devise n'était pas vaincre ou mourir, mais dormir ou mourir Je prétendis que ma plainte pouvait avoir été mal rendue, que

c'était moi qu'il fallait entendre; & parvenu à égayer le Kam ſur le ridicule entêtement des Arnaoutes, je fis diſparaître le mien dans la foule. L'ordre fut révoqué ſous la clauſe obligeante que je ne quitterais plus ſa tente.

L'armée chargée des dépouilles de la nouvelle Servie, réglant ſa marche ſur celle des troupeaux, s'approchait lentement de la frontière & les Tartares toujours inſatiables n'étaient occupés qu'à tromper la ſurveillance du Kam, pour ajouter à leur butin, par une maraude prohibée ſous les peines les plus ſévères ; mais la couleur brune des vêtemens Tartares s'appercevait de trop loin ſur la neige pour favoriſer les ruſes des pillards. Quelques Noguais s'étaient cependant détachés pour tourner un village Polonais derriere lequel ils étaient prêts à ſe cacher, lorſque le Kam qui prolongeait la liſiere d'un bois

ſur un plateau d'où l'on dominait la plaine, apperçut ces maraudeurs : il ordonna auſſitôt de faire halte, & chargea ſon Sélictar d'aller en perſonne avec quatres Seimens nétoyer le village, & lui amener celui des Noguais, qu'il trouverait en flagrant délit. L'air ſombre dont Krim-Gueray donna cet ordre, annonçait un exemple. Déja le Sélictar qui s'était tranſporté à toutes jambes pour l'exécuter, reparait & ramene un Noguais avec une piece de toile & deux pelotons de laine qu'il avait pris. Interrogé par ſon Souverain, ce maraudeur avoue ſa faute, convient qu'il eſt inſtruit de la rigueur des défenſes, n'objecte rien en ſa faveur, ne ſollicite aucune grace, ne cherche à intéreſſer perſonne, & attend froidement ſon arrêt, ſans montrer ni orgueil ni faibleſſe. Qu'il mette pied à terre, qu'on l'attache à la queue d'un cheval, qu'on le traîne juſ-

qu'à ce qu'il expire, & qu'un crieur, en l'accompagnant, inſtruiſe l'armée du motif de la punition. A cette ſentence prononcée par le Kam, le Noguais ne répond qu'en deſcendant de cheval, & en s'approchant des Seimens qui doivent le lier ; mais on ne trouve ni corde ni courroie. Tandis qu'on ſe diſpoſe à en chercher, j'eſſaie un mot en ſa faveur ; & pour toute réponſe, l'impatience de Krim-Gueray preſcrit d'en finir, en ſe ſervant de la corde d'un arc : on objecte qu'elle eſt trop courte : eh bien, dit-il, qu'il paſſe ſa tête dans l'arc tendu : le Noguais obéit, ſuit le cavalier qui l'entraîne ; mais ne pouvant ſuffire au trot du cheval, il tombe & échappe ainſi au joug qui le retenait. Cependant un nouvel ordre du Prince remédie encore à cet incident. Qu'il tienne l'arc avec ſes mains ajouta-t-il. Le coupable paſſe auſſi-tôt ſes bras en croix,

& l'exécution de cet arrêt qui condamnait le coupable à être ſon propre bourreau eſt ſans doute l'exemple de la ſoumiſſion la plus extraordinaire, elle ſurpaſſe ce qu'on a raconté de plus étrange ſur l'aveugle dévouement aux ordres du vieux de la Montagne [1].

Les ſoins de Krim-Gueray pour le maintien du bon ordre en Pologne s'étendirent jusqu'au culte religieux des habitans, & quelques Noguais convaincus d'avoir mutilé un tableau repréſentant le Chriſt, reçurent cent coups de bâton à la porte de l'égliſe : il faut, diſait-il, apprendre aux Tartares à reſpecter les beaux arts & les prophêtes.

Savran [2] était le point déſiré, celui où l'on devait faire les partages, con-

1 M. Ruffin qui m'accompagnait, & qui eſt aujourd'hui Profeſſeur au Collége Royal a été ainſi que moi témoin d'un fait auſſi incroyable.

2 Ville de Pologne dans le Palatinat de Bruklaw.

gédier les différentes hordes, ne réserver que les troupes de Bessarabie & débarrasser de la cohue qui nous environnait. Il fut décidé qu'on y séjournerait, & l'on procéda le lendemain de notre arrivée aux partages; mais l'exactitude des enquêtes n'empêcha pas quelques frippons de soustraire une partie de leur butin au droit de 10 pour $\frac{0}{0}$ qui se prélevait pour le Souverain. Cependant, malgré la fraude, ce Prince eut encore pour sa part près de deux mille esclaves qu'il distribuait à tous venans. J'assistais nécessairement à ces détails; & témoin des libéralités du Kam, dans ce genre, je lui représentai que s'il continuait il en tarirait bientôt la source.

KRIM-GUERAY.

Il m'en restera toujours assez, mon ami; l'âge de la soif est passé; mais je ne vous ai pas oublié : éloigné de votre

KRIM-GUERAY.

Lequel?

LE BARON.

Ma religion?

KRIM-GUERAY.

Pour celui-ci je me garderai bien d'y toucher : c'eſt ſans doute bien fait de s'y conformer ; mais convenez au moins que cela eſt pénible.

LE BARON.

Je ferai plus, j'avouerai que la foibleſſe humaine s'en écarte aſſez ſouvent ; par exemple, il eſt poſſible aujourd'hui que je ne me montre ſi ſcrupuleux & ſi attaché à mes devoirs, que parce que votre offre ne me tente nullement d'y manquer ; peut-être que ſix jolies filles m'auraient fait oublier tous mes principes,

pès, & si l'on recherchait bien, on verrait souvent que les plus sublimes efforts de vertu ne tiennent gueres qu'au genre de la tentation.

KRIM-GUERAY.

J'entends cela parfaitement, & ce moyen de séduction ne m'aurait pas échappé si j'avais pu l'employer; mais mon ami, j'ai ma religion aussi, elle me permet de donner aux Chrétiens des esclaves mâles, & me prescrit de garder les femelles, afin d'en faire des prosélites.

LE BARON.

Les hommes vous paraissent-ils donc moins précieux à convertir que les femmes?

KRIM-GUERAY.

Non sans doute, la sagesse de notre

grand Prophète a tout prévu. Cette diſtinction en eſt la preuve.

LE BARON.

J'avoue, Seigneur, que je n'en pénètre pas le motif, & vous me permettrez de croire ſimplement que les jolies filles vous plaiſent davantage.

KRIM-GUERAY.

Point du tout, je vous jure, mais j'obéis à la loi la plus raiſonnable. En effet, l'homme étant par ſa nature indépendant, dans l'eſclavage même, il conſerve un reſſort que la crainte contient à peine. Il a le ſentiment de ſes forces, le moral le domine, Dieu ſeul peut agir ſur ce moral. Chez vous, chez moi il peut être également éclairé: la converſion d'un homme eſt toujours un miracle; celle des femmes au contraire eſt la choſe du monde la plus naturelle

& la plus ſimple : elles ſont toujours de la religion de leurs amants : oui, mon ami, l'amour eſt le grand miſſionnaire, lorſqu'il paraît, jamais elles ne diſputent.

Je ne diſputai pas non plus ſur cette étrange aſſertion qui, ſans doute, n'eſt applicable qu'aux femmes dans l'eſclavage.

Après avoir diſtribué la plus grande partie des Eſclaves qui lui étaient échus en partage, & congédié les Noguais, le Kam dirigea ſa marche ſur Bender; mais ſi la diminution de l'armée lui promettait plus de légéreté dans ſa marche, la générosité du Prince venait de mettre un nouvel obſtacle au deſir qu'il avait de preſſer ſon retour. En effet, les Sultans & les Miniſtres réduits juſques-là au ſeul équipage de campagne, tenaient de leur Maître un ſuperflu qui ne leur permettait plus de marcher avec autant de célérité. Le Cadi-Lesker le plus inſa-

tiable comme le plus habile à fuccéder était auffi le mieux partagé. Curieux de l'examiner au milieu de fon abondance, je fus le voir un foir.

Ce grand Juge, vénérable par fon âge & fa barbe blanche, nonchalamment couché fur le tapis deftiné aux cinq prières, l'œil avide & avec un fourire malin, n'y contemplait alors qu'une quarantaine d'efclaves de tout âge, qui raffemblés auprès d'un poële formaient un grouppe de figures des deux fexes dont tous les regards étaient également fixés fur lui. Je vous fais mon compliment, lui-dis-je, en entrant, fur le fuccès d'une guerre dont il me paraît que vous avez tiré bon parti.

LE CADI-LESKER.

Vous voyez en effet que le Kam m'a très-bien traité ; mais vous favez auffi qu'il faut employer fes richeffes pour en jouir, & cela m'eft difficile.

LE BARON.

Si j'en crois cependant les principes du Kam sur la conversion des femmes, il a compté sur vous, pour des prosélites.

LE CADI-LESKER.

Je cherchais quand vous êtes venu, laquelle de ces figures est la plus agréable. Examinez de votre côté, & voyons si nous ferons le même choix.

LE BARON.

Je suis déja décidé : cette jolie fille élevée sur ce banc, dont la taille est swelte, le maintien modeste, le regard doux, emporte mon suffrage.

LE CADI-LESKER.

Moi je donne le mien à ce visage rond, bien coloré, & je réponds que ce

petit drôle vêtu en Page sera charmant. Je vous avouerai même que cette taille swelte qui vous a séduit ne me paraît à moi qu'un défaut d'embonpoint.

LE BARON.

En ce cas je cesse de vous plaindre, car elle est la seule à qui l'on puisse reprocher ce défaut ; mais j'en vois-là de bien jeunes : pourriez-vous me dire à quel âge on s'occupe de leur conversion, & si les Noguais, dont je connais la diligence à enlever les filles, n'ont pas trop de promptitude à les épouser.

LE CADI-LESKER.

Non, les Tartares sont au contraire très-scrupuleux à cet égard.

LE BARON.

Mais, Monsieur, scrupuleux tant que

vous voudrez, ils ne peuvent interroger leurs esclaves sur leur âge, & cette connaissance même ne suffirait pas.

LE CADI-LESKER.

Ils ont aussi un meilleur moyen pour tranquilliser leur conscience. Le voici, la force d'une jeune fille leur paraît-elle douteuse, ils ont l'air de se fâcher, l'effraient, l'obligent à se sauver; & c'est lorsqu'elle se met en course, qu'ils lui lancent un de leurs bonnets, dont le choc, sans être dangereux, suffit cependant pour la faire tomber, si elle est faible. Dans ce cas ils respectent sa grande jeunesse, la consolent de sa chûte, & attendent patiemment qu'elle soit assez forte pour résister à cette épreuve.

LE BARON.

Je ne sais si elle suffit, mais dans ce

cas même, répondriez-vous de la bonne foi de ceux qui l'emploient. On peut toujours garantir, me répondit le Cadi-lesker, que les usages sont plus fidèlement observés chez une nation simple que les loix les plus séveres ne le sont parmi les nations policées.

Une sorte de mal-être que j'éprouvais dans ce moment, & que j'attribuai à la chaleur étouffante de la chambre au Cadi-Lesker, me détermina à le quitter pour me rendre chez moi; mais le passage subit d'une pareille atmosphère au froid le plus vif me fit une telle révolution, que je tombai sans connaissance sur la neige. J'y étais depuis quelque temps, lorsqu'un des gens du Juge s'en apperçut & en avertit son maître. Cependant les secours qu'il s'empressa de me donner auraient eu peu de succès, si Krim-Gueray instruit de mon accident n'avait envoyé par un de ses Pages de l'eau de

Luce qu'il me fit refpirer. Nonobftant ce fecours, j'étais trop faible pour pouvoir gagner mon logement, quatre Tartares m'y tranfportèrent, & l'effroi qu'en eurent MM. Ruffin & Conftellier, en excitant ma fenfibilité, acheva de ranimer mes efprits.

Nous arrivâmes le lendemain à Bender. Nous en étions encore à quelque diftance, lorfque nous apperçûmes le Gouverneur de cette ville qui venait au-devant de nous. A l'approche du Kam, ce Vifir fuivi d'un grand cortège, met pied à terre avec fa troupe, s'avance vers le Prince, le falue profondément & fe retourne pour marcher à pied devant lui; mais après ce témoignage de refpect, il en reçut la permiffion de remonter à cheval & accompagna Krim-Gueray jufqu'au Niefter qui nous féparait de la fortereffe. Nous apperçûmes alors un pont de bateaux que le Pacha avait fait conftruire

avec d'autant plus de difficulté, qu'il avait fallu rompre les glaces qui couvraient encore le fleuve; mais ces soins qu'il avait pris pour faire sa cour au Souverain des Tartares, eurent peu de succès, & toutes les instances du Visir ne déterminèrent point ce Prince à vouloir en profiter. Je passe les fleuves, dit-il, d'une manière plus économique. Aussi-tôt il pousse son cheval au petit trot, & force le Pacha, que cette gaieté fit frémir, à suivre son exemple. Le fracas des glaces qui se fendaient sous nous devait en effet lui faire regretter ses pontons, & ce ne fut qu'à l'autre rive qu'il put réellement se convaincre de leur inutilité. Pendant ce trajet, le canon de la place avait commencé son salut; Krim-Gueray entra dans Bender, au bruit de toute son artillerie. Logé chez le Gouverneur, il y séjourna pour congédier ses troupes, tandis que sa Maison

fut à Caouchan se préparer à le recevoir, & nous y arrivâmes tous également satisfaits de pouvoir nous reposer des fatigues de la campagne.

Cependant les nouvelles que l'on recevait de Constantinople, d'où l'armée Ottomane se disposait à partir pour s'approcher du Danube, ne promettaient pas aux Tartares une longue inaction. Au milieu des plaisirs dans lesquels Krim-Gueray aimait à se délasser, sa prévoyance avait déja donné ordre de rassembler de nouvelles troupes, il croyait nécessaire de se porter lui-même vers Cotchim, afin d'en éloigner le Grand Visir. L'ignorance qui conduisait ce premier Ministre avait en effet besoin d'être contrariée par un homme aussi puissant, aussi éclairé que le Kam, & l'on a déja vu que ses dispositions n'étaient pas favorables à Emin Pacha. Celui-ci plus circonspect dans son mécontentement, &

forcé de cacher les moyens de le manifester, n'en était qu'un ennemi plus dangereux.

Au milieu de ces occupations, Krim-Gueray éprouvait plus fréquemment les affections hypocondriaques auxquelles il était sujet. Seul avec lui pendant une de ces attaques qu'il supportait avec impatience, je cherchais à l'éloigner de tout remède empyrique, lorsque le nommé Siropolo, qui lui en avait déja proposé, entra dans l'appartement. Cet homme né à Corfou, Grec de Religion, grand Chymiste, Médecin du Prince de Valachie, & son Agent en Tartarie, avait à ce titre ses entrées, il ne manqua pas cette occasion d'offrir les secours de son art, en assurant qu'une seule potion, nullement désagréable au goût, suffirait pour le guérir radicalement. A cette condition j'y consens, répondit le Prince; & le Médecin sortit pour la remplir. Je frémis d'une manière

ſi marquée, que Krim-Gueray s'en appercevant, me dit en ſouriant : quoi, mon ami, vous avez peur; ſans doute, lui répliquai-je vivement; examinez la poſition de cet homme, examinez la vôtre, & jugez ſi j'ai tort. Quelle folie dit-il, à quoi bon cet examen? Un coup-d'œil ſuffit, regardez-le, regardez-moi, & voyez ſi cet infidele oſerait. J'employai vainement les inſtances les plus vives, juſqu'à l'arrivée du remède, & la promptitude avec laquelle il diſſipa l'indiſpoſition du Kam, ne fit qu'ajouter à mes craintes. La journée du lendemain accrut auſſi mes ſoupçons. A peine ſa faibleſſe lui permit-elle de paraître en public; mais l'adreſſe du Médecin, en annonçant une criſe ſalutaire en faiſait agréer le ſymptôme & garantiſſait la guériſon. Cependant Krim-Guéray ne ſortait plus du Harem, & juſtement effrayé de ſon état & de la ſécurité de ſes Miniſtres, en leur

faiſant partager ma terreur, je les déterminai à faire comparaître Siropolo pour lui ſignifier que ſa vie dépendait de celle de leur Maître. Mais ce Chimiſte connaiſſait aſſez le moral de ſes Juges pour croire que leur ambition s'occuperait moins du mort que du ſucceſſeur. Aucunes menaces ne purent le troubler. Nous étions ſans eſpérance, & je ne comptais plus revoir le Kam, lorſqu'il me fit dire de venir lui parler. Introduit dans ſon Harem, j'y trouvai pluſieurs de ſes femmes à qui leur douleur & la conſternation générale avait fait oublier de ſe retirer. J'entrai dans l'appartement où Krim-Gueray était couché. Il venait de terminer différentes expéditions avec ſon Divan-Effendi [1]. En me montrant les papiers qui l'environnaient, voilà, dit-il, mon dernier travail, & je vous ai deſtiné mon dernier moment. Mais s'apperce-

[1] Secrétaire du Conſeil.

vant bientôt que les plus grands efforts ne pouvaient vaincre la douleur qui m'accablait ; féparons-nous, ajouta-t-il, votre fenfibilité m'attendrirait, & je veux tâcher de m'endormir plus gaiement : il fait figne alors à fix Muficiens rangés au fond de la chambre de commencer leur concert, & j'appris une heure après que ce malheureux Prince venait d'expirer au fon des inftrumens. Je n'ai pas befoin de dire combien fa perte caufa de regrets & à quel point elle m'affligea moi-même. La défolation fut générale, & l'effroi même s'empara tellement des efprits que ceux qui la veille dormaient dans une parfaite fécurité croyaient déja l'ennemi à leur porte.

Tandis que le Divan affemblé expédiait des couriers, décernait l'autorité de l'interregne à un Sultan, & fe difpofait à faire inhumer Krim-Gueray, Siropolo obtint fans nulle difficulté le

paſſeport & le billet de poſte dont il avait beſoin pour ſe rendre tranquillement en Valachie. Cependant les ſymptômes du poiſon ſe manifeſtèrent ſenſiblement lorſqu'on embauma le corps; mais l'interêt préſent de cette Cour étouffa toute idée de vengeance & de punition du coupable. Le corps du Prince fut tranſporté en Crimée dans un carroſſe drapé, attelé de ſix chevaux caparaçonné de drap noir. Cinquante cavaliers, nombre de Mirzas & un Sultan qui commandait l'eſcorte étaient également en deuil, & l'on remarquera que dans tout l'Orient cet uſage n'eſt connu que des Tartares.

La grande fatigue que j'avais ſupportée ſi long-temps, jointe à l'incertitude que cet événement jettait ſur ma poſition, me fit céder facilement au déſir de me rendre à Conſtantinople pour y attendre les ordres qu'on jugerait

à propos de m'y adreſſer. Une partie de ma maiſon était encore à Baċtché-ſeray, je laiſſai l'autre à Caouchan où M. Ruffin reſtait chargé des affaires, & je partis avec mon Secrétaire, un Chirurgien, un Laquais, & le Bachetchoadar du Kam chargé de me conduire & muni des ordres néceſſaires. Nous étions vêtus à la Tartare, & notre équipage y était analogue; il chargeait à peine un cheval que le poſtillon conduiſait en main, & que nous ſuivions à franc étrier; mais nonobſtant le grand trot de la poſte Tartare, la diſtance des relais réduiſit à quinze lieues notre premiere journée; il était encore jour lorſque nous arrivâmes au village de Beſſarabie que mon conducteur avait élu pour notre domicile: il me fit arrêter au milieu d'une place enceinte de maiſons. J'y remarquai que chaque habitant ſe tenait ſur ſa porte le regard fixé ſur nous,

tandis que le Tchoadar, faiſant des yeux ſa ronde les examinait l'un après l'autre. Eh bien, lui dis-je, où logeons-nous ? Je ne vois perſonne s'en occuper : au contraire, me répondit-il, tout le monde attend & deſire la préférence : en choiſiſſant la maiſon qui vous plaira le plus, vous ferez un heureux. J'obſervai pendant ce diſcours un Vieillard ſeul devant ſa porte. Son air vénérable m'intéreſſait, je me décidai pour lui, & ce choix ne fut pas plutôt manifeſté, que tous les habitans rentrèrent chez eux. L'empreſſement de mon nouvel hôte exprimait ſa ſatisfaction. A peine m'eut-il introduit dans une chambre baſſe aſſez proprement rangée, qu'il amena ſa femme & ſa fille, toutes deux à viſage découvert [1]; la premiere portait

[1] On voit que la loi du Namckrem dont j'ai parlé dans le Diſcours Préliminaire, n'eſt pas obſervée ſcrupuleuſement par les femmes Tartares. On a dû remarquer auſſi chez ce

un bassin & une aiguière, la seconde une serviette qu'elle étendit sur mes mains après que je les eus lavées : prévenu par mon conducteur je me soumis sans difficulté à tout ce que l'hospitalité dictoit à ces bonnes gens. Après s'être occupé

peuple un grand nombre d'usage qui semblent indiquer l'origine de ceux des nôtres qui leur sont analogues, ne pourroit-on pas aussi, retrouver le motif de la couronne nuptiale & des dragées qui sont usitées aux mariages des peuples Européens, dans la maniere dont les Tartares dotaient leurs filles. Ils les couvroient de millet. Dans l'origine des premieres sociétés, les semailles ont dû être le signe représentatif de toutes les richesses. On plaçait à cet effet un plateau d'environ un pied de diamètre sur la tête de la mariée, on y étendait un voile qui lui recouvrait la figure & descendait jusqu'aux épaules; après quoi on versait sur le plateau du millet qui, en se répandant autour d'elle, formait un cône dont la base se proportionnait à la taille de la nouvelle épouse. Sa dot n'était complettée que lorsque la pyramide de millet arrivait jusqu'au plateau dont le voile ménageait la respiration. Cet usage n'était pas favorable aux petites tailles, & l'on se contente aujourd'hui d'estimer la quantité de mesures de millet que vaut une fille; mais les Turcs & les Arméniens qui font leurs calculs en argent en conservant l'usage du plateau & du voile, jettent des pièces de monnaies sur la mariée, ce qu'ils appellent répandre le millet. La couronne & les dragées, n'auraient-ils pas la même origine ?

du souper, & avoir laissé aux femmes le soin de le préparer, le Vieillard, qui jusques-là m'avait cru Mirza, détrompé par le Tchoardar, vint aussitôt me prier d'excuser son peu de moyens pour me recevoir convenablement : ma réponse le tranquillisa ; & comme je voulais le questionner sur les objets qui m'environnaient, je l'obligeai de s'asseoir, de fumer & de prendre avec moi le café que mon Laquais m'apporta. Cette petite honnêteté qu'un Mirza n'aurait sûrement pas faite à mon hôte, acheva de le disposer à la conversation. Je le priai alors de me dire pourquoi dans la seule vue d'exercer l'hospitalité, ils s'étaient assujettis à un usage dont il éprouvait en ce moment l'inconvénient, & qui serait capable de ruiner le particulier le plus riche, si le choix des voyageurs tombait fréquemment sur lui par l'effet du hasard.

LE VIEILLARD.

La préférence que vous m'avez donnée, ne m'a fait ſentir que le plaiſir de l'obtenir. Nous ne conſidérons l'hoſpitalité que comme un bénéfice ; celui d'entre nous qui jouirait conſtamment de cet avantage ne ferait que des jaloux, mais nous ne nous permettons aucune démarche capable de déterminer les choix des Voyageurs : notre empreſſement à nous rendre ſur la porte de nos maiſons n'a pour objet que de prouver qu'elles ſont habitées ; leur uniformité maintient la balance, & ma bonne étoile a pu ſeule me procurer le bonheur de vous poſſéder.

LE BARON.

Dites-moi, je vous prie, traitez-vous le premier venu avec la même humanité ?

LE VIEILLARD.

La feule différence que nous y mettons eft d'aller au-devant du malheureux que la mifere rend toujours timide. Dans ce cas, le plaifir de le fecourir appartient de droit à celui qui peut le premier s'en emparer.

LE BARON.

On ne peut remplir avec plus d'exactitude la loi de Mahomet; mais les Turcs ne font pas fi fidéles obfervateurs du Coran.

LE VIEILLARD.

Nous ne croyons pas non plus en exerçant l'hofpitalité obéir à ce livre divin. On eft homme avant d'être Mufulman, l'humanité a dicté nos ufages, ils font plus anciens que la loi.

LE BARON.

Je remarque cependant que vous en avez d'affez modernes. Par exemple ce lit à quatre colonnes, l'impériale [1], le coucher, cette table, ces chaifes, font-ce des meubles Tartares, ou bien ne les trouve-t-on que chez vous ?

LE VIEILLARD.

Nous n'en connaiffons point d'autres.

[1] La forme des lits Tartares que je viens de citer, ainfi que celle du trône du Grand-Seigneur qui préfente également un lit à quatre colonnes invitent à un rapprochement qui peut paraître intéreffant. Si l'on confidere que les premiers Gouvernemens ont dû être paternels, & que les Tartares offrent dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, les annales les plus anciennes, on ne fera pas étonné que la forme du lit fur lequel leurs vieillards devaient naturellement rendre les jugemens ait été adoptée pour fervir de modele aux trônes de l'Orient, & fi l'on ajoute à cette remarque l'envahiffement de toute l'Europe par des peuples originairement Tartares, on aura l'explication du terme, Lit de juftice, toujours employé lorfque la Majefté Souveraine fe déploie.

LE BARON.

J'en ſuis d'autant plus étonné, que les Moldaves & les Turcs n'en ont point de ſemblables, & j'ai peine à concevoir par quelle route cet uſage Européen a pu vous parvenir; comment n'avez-vous pas adopté, ainſi que vos freres de Crimée, les meubles Turcs?

LE VIEILLARD.

Vous voyez auſſi quelques couſſins que nos peres ne connaiſſaient pas: mais la corruption a dû faire ici moins de progrès qu'en Crimée où nos Sultans donnent l'exemple de la molleſſe Turque, dans laquelle ils ſont élevés en Romélie.

LE BARON.

Je ſens parfaitement cette diſtinction,

mais elle ne m'éclaire pas fur l'origine des meubles Européens que je retrouve ici.

LE VIEILLARD.

Rien ne marque cependant mieux cette origine que vous defirez connaître ; ces meubles de famille ne peuvent être européens : nous fommes la tige aînée ; ce font vos meubles qui font Tartares.

Cette réponfe ne pouvait qu'exciter ma curiofité, je multipliai mes queftions, j'eus le plaifir d'entendre répéter à mon hôte tout ce que javais déja conjecturé moi-même à ce fujet. Il m'apprit auffi que les Tartares de la mer Cafpienne, & ceux qui font au-delà de cette mer confervaient les mêmes ufages.

Le defir d'aller coucher fur le bord du Danube nous forçait-à partir de très

de 4 lieues pour joindre le ſecond bras vis-à-vis Tultcha, fortereſſe Turque ſituée un peu au deſſous du confluent: après y avoir pris le relais nous continuâmes notre route à travers une forêt dans laquelle le poſtillon nous prévint d'être ſur nos gardes; mais il me ſemblait que cinq Tartares ne pouvaient exciter l'avidité du fils du Gouverneur & de quelques Seigneurs de ſon âge, qui, au dire de notre guide s'amuſaient à détrouſſer les paſſans. Nous nous croyons à l'abri de ces eſpiégleries, lorſqu'au ſortir du bois nous rencontrâmes un Cavalier proprement vêtu, bien monté & ſuivi d'un coupe-jarret, tous deux armés avec une profuſion vraiment ridicule; deux carabines, trois paires de piſtolets, deux ſabres & trois ou quatre grands couteaux perſuadaient à chacun de ces hommes qu'ils étaient redoutables. A cet étrange

attirail de guerre, ſe joignait un ton d'inſolence deſtiné ſans doute à en impoſer aux gens timides, & faire juger ſi l'on devait attaquer ou non. Nous leur donnâmes civilement le ſalut lorſqu'ils furent à portée de nous, & leur premiere hoſtilité fut de n'y pas répondre. Jugeant alors par notre douceur à recevoir cette eſpèce d'inſulte que quelques bravades nous rendraient tout à fait traitables, celui de ces coquins qui paraiſſait être le maître, prend un piſtolet dans ſon arſenal, anime ſon cheval, caracole à côté de nous; mais enfin fatigué de voir que ce drôle voulait nous en impoſer, & refléchiſſant d'ailleurs que l'opinion de notre timidité pouvait le conduire à quelques démarches qui nous aurait forcé nous même à le tuer, je crus qu'il était plus prudent de s'en débarraſſer en réformant ſes idées. Je me détachai alors de notre

troupe, & le piſtolet à la main, j'entre en lice avec le caracoleur : étonné de cette ſortie, il rallentit ſes évolutions. Votre cheval me paraît bien dreſſé, lui-dis-je en riant ; mais s'il eſt de bonne race, il ne doit pas crainde le feu ; voyons : auſſi-tôt je tire près de ſes oreilles ; l'animal ſe cabre, le cavalier jette ſon arme pour ſe tenir aux crins, ſon bonnet tombe, & je l'abandonne dans ce petit déſordre qui le corrige ſuffiſamment pour nous laiſſer continuer notre route.

Après avoir traverſé les plaines du Dobrodgan [1], j'obſervai que leſol qui s'élevait inſenſiblement vers le pied des montagnes qui nous ſéparaient de la Thrace offrait par-tout des couches de marbres qui ſemblent ſervir de bâſe

[1] Province de la Turquie Européenne entre le Danube & les montagnes de Thrace, elle eſt célébre par une petite race de chevaux, dont les Turcs font ſur-tout grand cas à cauſe qu'ils ſont tous ambleurs.

au Balkan [1]. Nous pénétrâmes dans ces montagnes par une gorge d'où ſort le Kamtchikſouy (la riviere du Fouet). Ce torrent conſtamment alimenté par des ſources d'eau vive, renvoyé dans ſon cours d'un rocher à l'autre, ſerpente de manière qu'il faut le traverſer dix-ſept fois pour arriver au fond de la gorge, où nous commençâmes à nous élever ſur les montagnes par des chemins très-difficiles. Nous nous arrêtâmes pour paſſer la nuit dans un village ſitué vers la moyenne région, & nous commençions à y prendre quelque repos, lorſque le bruit d'une nombreuſe cavalcade vint l'interrompre. C'était le nouveau Calga Sultan, frere de Dewlet-Gueray que la Porte venait de nommer pour ſuccéder à Krim-Gueray ſur le

[1] C'eſt le nom que les Turcs donnent aux montagnes de Thrace, & en général aux chaînes de montagnes les plus élevées.

trône des Tartares. Ce Prince qui me croyait encore à Caouchan, n'eut pas plutôt appris que j'étais dans le même village, qu'il me fit prier de l'aller voir. Il me dit que l'armée Ottomane était en marche ; & après m'avoir témoigné quelques regrets sur la différence de nos routes, il finit par m'engager à me détourner un peu de la mienne pour aller à Serai [1] voir le nouveau Kam son frere. Il se prépare à en partir, ajouta-t-il, & j'espère qu'en vous déterminant à revenir avec nous, il vous fera oublier une perte que vous avez cru irréparable. Je ne croyais pas en effet que Krim-Gueray fut aisé à remplacer : mais je me déterminai sans peine à parcourir les appanages des Sultans Tartares, afin d'achever par le tableau de la manière dont ils existent

1 Séray, ville de la Romélie dans l'appanage des Sultans Tartares.

dans

dans la Romélie l'examen de tout ce qui concerne cette nation.

Nous avions encore à traverſer la plus haute chaîne des montagnes du Balkan; l'aſpect de leurs différentes couches & la variété des roches que la nature ſemble n'avoir rompu avec effort que pour laiſſer échapper les indices des tréſors qu'elle renferment, préſentent à chaque pas ces grands caractères qui en étendant nos idées ſur l'origine de la nature, nous ramenent à contempler ſon ouvrage avec plus d'ardeur & plus d'intérêt. Je vis dans cet endroit des montagnes des ruines d'anciens châteaux, j'y obſervai de nombreuſes excavations ſemblables à celles que j'avais remarqué en Crimée, & qui ſans doute ne ſont auſſi dans le Balkan qu'autant de monumens de la tyrannie.

Parvenus juſqu'à la haute région de ces montagnes, nous y trouvâmes des

violettes en abondance dont la tige & les feuilles cachées ſous la neige formaient un tapis auſſi étonnant qu'agréable. En continuant notre route, nous joignîmes celle qu'on venait de tracer pour l'armée Ottomane. Elle était dirigée ſur Yſſakché. Cette route ſeulement indiquée par quelques abbatis d'arbres dont les troncs étaient coupés à deux pieds de terre pour la commodité des travailleurs promettaient peu de facilité à l'artillerie qui devait y paſſer. Deux monticules de terre, élevées à droite & à gauche du chemin, répétées de diſtance en diſtance & toujours en vue les unes des autres, étaient dans les plaines les ſeuls jallons de cette route. Je la quittai à Kirk-Kiliſſié (les quarante Egliſes). Pendant qu'on s'occupait à me chercher des chevaux dont la poſte manquait, le Turc chargé de la direction de cette poſte voulut me

consoler de ce retard, il m'invita poliment à monter chez lui; & après avoir ordonné de faire un café lourd [1], il me fit donner une pipe en attendant, & pour comble de régal, il y plaça galamment un petit morceau de bois d'aloës : cela fait, mon hôte rejettant sur le Gouvernement le défaut de service dont je pouvais me plaindre, se mit à politiquer : mais fatigué de son bavardage, je l'invitai à fumer avec moi, dans l'espérance que cette occupation rallentirait ses discours. Il regarde aussitôt sa montre, compte avec ses doigts, & me dit, je serai à vous tout à l'heure.

Une tête panchée sur un col allongé, l'ensemble de sa personne un tant

[1] Expression dont les Turcs se servent pour avertir qu'on n'épargne pas le café. C'est un préjugé très-faux, que celui de croire que les Turcs aiment le café faible, & s'ils en ont fait prendre à quelques Européens, cela prouve seulement qu'on ne s'était pas occupé de les bien traiter.

ſoit peu excentrique m'avait déjà fait ſoupçonner qu'il était amateur d'opium. Effectivement il tira de ſa poche une petite boëte avec un grand air de myſtère ; il frappe alors des mains pour appeller un de ſes gens, lui montre la boëte, & ce ſigne fit arriver tout de ſuite & le café pour nous & la pipe du maître, que précédait un grand verre d'eau fraîche. L'amateur ſourit à ce tableau, ouvre ſa boëte, en tire trois pillules d'un volume égal à de groſſes olives, les roule dans ſa main l'une après l'autre, m'en offre autant, & ſur mon refus avale avec une gravité merveilleuſe la doſe de bonheur qu'il s'était préparée & cette doſe aurait ſans doute ſuffi parmi nous pour tuer vingt perſonnes. Le temps qu'il fallut pour avoir les relais, me donna celui d'examiner le jeu des muſcles & les écarts d'imagination qui préludérent à l'ivreſſe dans laquelle

je laiſſai ce bienheureux Thériaki [1].

Nous étions entrés en Romélie, & nous n'eûmes pas plutôt pénétré dans l'appanage des Princes Ginguiſiens, que je fus frappé d'un aſpect auſſi riche qu'étranger au reſte de l'Empire Ottoman. Des productions variées, abondantes & ſoignées, des maiſons de campagnes, des jardins agréablement ſitués, nombres de villages à chacun deſquels on diſtinguait le château du Seigneur & ſes plantations, tapiſſaient le ſol, s'élevaient juſques ſur les collines, & formaient un enſemble dans le goût Européen, dont les détails redoublaient mon étonnement.

La ville de Séray ſe préſentait devant nous, ainſi que le Palais du Kam. Nous y arrivâmes par une grande avenue qui prolongeait la façade des bâtimens, & conduiſait de-là ſur l'eſplanade qui ſé-

[1] On appelle ainſi les amateurs d'opium.

pare la ville du château. Plusieurs rues aboutissantes dans la direction des rayons d'un cercle étaient prolongées dans la plaine par des plantations, & formaient une étoile dont la première cour occupait le centre. Nous la traversâmes pour arriver à la seconde où nous mîmes pied à terre. Je fus d'abord introduit chez le Sélictar dans un des bâtimens latéraux. Cet Officier après m'avoir laissé quelques momens de repos que le café accompagne toujours, fut avertir son maître de mon arrivée, & revint un instant après pour me conduire à son audience. Une Cour d'honneur précédait le corps-de-logis isolé que Dewlet-Gueray habitait. Environné d'un grand nombre de Courtisans, il paraissait plus occupé d'une barbe naissante que son élévation au trône l'obligeait de laisser croître, que de la tâche difficile qu'il avait à remplir. J'ai été à portée de me convaincre dans

un long entretien avec ce Prince, que trop jeune encore, & peut-être même d'un caractère trop faible, pour oser suivre les traces de Krim-Gueray son oncle, il n'avait eu pour toute ambition que celle de se dévouer au Grand Visir.

Il était trop tard lorsque je quittai le nouveau Kam pour que je cherchasse à continuer ma route. J'acceptai l'offre qui me fut faite de passer la nuit dans le Palais, & cela d'autant plus volontiers, que le Sélictar chargé de m'héberger m'avait paru aimable, & assez instruit pour répondre aux questions que j'avais à lui faire sur tout ce que je venais d'observer. Il m'apprit que cette province donnée en appanage à la famille de Gengiskam, divisée en territoires particuliers assurait à chacun de ses membres des possessions héréditaires, indépendantes de la Porte, & dans lesquelles le droit d'asyle est inviolable. Cet objet accessoire est devenu

le principal, il n'y a point de coquin dans l'Empire Ottoman qui ne trouve l'impunité, s'il a de quoi payer le Sultan qui la lui procure. A ces aubaines qui ſont fréquentes, & dont le caſuel ſe perçoit comptant, ſe joignent les dîmes en nature, la capitation, & les autres droits domaniaux. La fortune de ces Princes s'accroît encore par le produit des emplois qu'ils exercent ſucceſſivement en Crimée; mais cet avantage dont la Porte faiſait jouir les ſeuls deſcendans de Sélim-Gueray les diſtinguait par leur opulence, des autres branches dont les Sultans réduits à leurs ſeuls appanages ont végété juſqu'à ce jour dans une grande médiocrité *.

* Sélim Gueray qui régnait à la fin du dernier ſiécle & au commencement de celui-ci, après avoir par ſon courage ſauvé l'armée Turque prête à ſuccomber ſous les forces réunies des Allemans, des Polonais & des Moſcovites refuſa le trône Ottoman ſur lequel l'enthouſiaſme des milices voulait l'élever, & le Grand-Seigneur pour récompenſer la

Je partis de Séray, & le détour que j'avais fait pour m'y rendre, ayant donné

valeur & le désintéressement de son libérateur, assura à ses descendans le trône des Tartares au préjudice des autres Princes Ginguisiens : Sélim Gueray obtint aussi la liberté de faire le pélerinage de la Mecque, qu'aucun Prince de cette Maison n'avait encore obtenu. La Porte pouvait craindre en effet que dans l'éloignement ils ne cherchassent & ne parvinssent à soulever les peuples en leur faveur. Mais Sélim ne pouvait inspirer de méfiance, il fit ce pieux voyage, & ses descendans ont substitué le surnom de Hadgi (Pélerin) à celui de Tchoban (berger) commun à toute la famille; & que les autres branches ont conservé.

On sera curieux de connaître aussi l'origine du surnom de Gueray que portent les Princes régnans en Tartarie. La tradition porte qu'un des grands Vassaux dont le nom ne s'est pas plus conservé que l'époque de son crime, après avoir formé le projet d'usurper le trône de ses maîtres & en avoir préparé les moyens, ordonna le massacre des Princes Ginguisiens; mais qu'un sujet fidéle profitant du tumulte eut l'adresse de soustraire à la connaissance des assassins, un de ces Princes encore au berceau, & qu'il confia ce trésor & son secret à un berger nommé Gueray dont la probité était universellement reconnue. Le jeune Ginguis élevé sous le nom de Gueray, voyait sans le connaître son héritage en proie à la tyrannie, tandis qu'occupé d'une vie champêtre son prétendu pere attendait le moment où la haine publique serait parvenue au point de soulever les Tartares contre l'usurpateur. Le Prince avait atteint l'âge de 20 ans

le temps à l'armée Turque de dépasser Pazardgik, je n'en rencontrai plus que les traîneurs, lorsque j'eus rejoint la

lorsque cet événement arriva. Le vieux Berger toujours plus considéré, vit naître la conjuration, anima les conjurés présenta son Souverain & le rétablit sur le trône de ses peres après la mort du tyran.

Jusques-là le nouveau Kam n'avait aux yeux de son peuple d'autre titre pour le gouverner, que le témoignage d'un vieillard respectable à la vérité, mais qui pouvait toujours être soupçonné d'avoir agi par des vues d'ambition. Son désintéressement dissipa bientôt les soupçons. Appellé au pied du trône, pour recevoir le prix du service le plus signalé, il refuse tous les honneurs qui lui sont offerts, & ne veut recevoir d'autre grace que celle d'immortaliser son zèle en immortalisant son nom. Dès ce moment il retourna garder son troupeau; le Kam gouverna sous le nom de Tchoban-Gueray, & le surnom de Guéray s'est conservé jusqu'à ce jour dans toute la succession des Souverains Tartares, ainsi que celui de berger *Tchoban*. Les Historiens Turcs différent sur ce point, & leurs compilations répandraient du doute sur la tradition Tartare, si le faux qui s'apperçoit dans les histoires Ottomanes les plus récentes ne forçait à rejetter l'opinion des Annalistes Turcs. Ils prétendent que le nom de Gueray fut porté par une des branches cadettes de Gingis-Kam; mais c'est moins l'origine d'un nom propre que celle de l'épithéte Berger qu'il faut chercher. Or on ne la trouve que dans la tradition que je viens de rapporter.

route de Conſtantinople ; mais les cadavres dont elle était jonchée, le ſaccagement des villages & la déſolation de tout le pays annonçait d'ailleurs le déſordre horrible qui l'accompagnait dans ſa marche. Des pelotons de cavalerie & d'infanterie rejoignaient cette armée à la file les uns des autres ſans Officiers & ſans apparence de diſcipline. Les petites troupes que nous rencontrions, ne paraiſſaient réunies que pour ſe chamailler entr'elles, tirer à tort & à travers, s'amuſer des accidens qui en réſultaient, aſſaſſiner quelques malheureux Chrétiens, croire déja leurs ennemis exterminés, & chemin faiſant, glaner pour ainſi dire après la récolte ; mais elle était ſi bien faite par le gros de l'armée que les débris de cette horrible moiſſon touchait les murs même de Conſtantinople ; le feu avait tout ravagé. Nous changions nos relais ſur les cendres des maiſons de

poſte, & nous ne pûmes trouver aucun aſyle ſur cette route juſqu'aux Sept-Tours où je mis pied à terre pour me rendre par mer au fauxbourg de Péra.

Tandis qu'on me cherchait un bateau & que l'on préparait l'embarquement de notre petit équipage, un Turc, le nouvelliſte du quartier, m'obſerve, demande à mon conducteur qui je ſuis : c'eſt un Mirza, répond-il ; auſſitôt le curieux m'aborde, me ſalue & m'invite à me rafraîchir : j'accepte, nous entrons dans un café voiſin dont il était le coryphée. Sur un ſigne de ſa part, la place d'honneur m'eſt cédée, la compagnie ſe leve, je paſſe gravement par-deſſus vingt tuyaux de pipes prolongées, je m'aſſeois, & conſtamment fêté & queſtionné juſqu'au moment de mon départ, je payai mon écot avec quelques monoſyllabes dont les politiques tirerent grand parti, & dont la compagnie fut très-ſatisfaite :

je ne le fus pas moins de me ſéparer d'eux pour me rendre à Péra où je ne tardai pas à quitter l'accoûtrement Tartare.

Fin de la ſeconde Partie.




To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below



914.96 Tott, F.
T718 Mémoires du baron de Tott.
v.2
NAME
DATE
NAME
DATE
914.96
T718
v.2

